GERARDMER/FANTASTIC'ARTS 97 : DEMANDEZ LE PROGRAMME

105

Ciné Fantastique

MadMovies

numéro spécial

THE CROW 2
- ténébreux -

FANTÔMES CONTRE FANTÔMES
- frénétique -

GHOST IN THE SHELL
- envoûtant -

LOST HIGHWAY
- mystérieux -

L'ÎLE DU Dr. MOREAU
- bestial -

MARS ATTACKS !

L'incroyable OVNI de Tim Burton !

agne : 700 Pts
sse : 8 F - RCI : 2800 CFA
gique : 180 FB - Canada : 7,50 $

2016 - 105 - 25,00 F - RD

ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAPON

Album

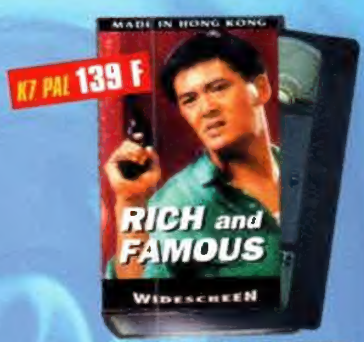
ACHAT ET VENTE DE LASERDISCS D'OCCASION

NOUVEAUTÉS

ZU: LES GUERRIERS DE LA MONTAGNE MAGIQUE

TOKYO FIST

THE X-FILES VOL. 7



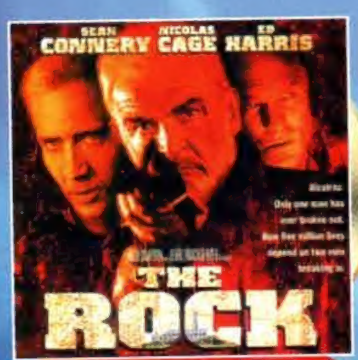
RICH AND FAMOUS

PLUS DE 10 000 LASERDISCS ET VIDÉOS.

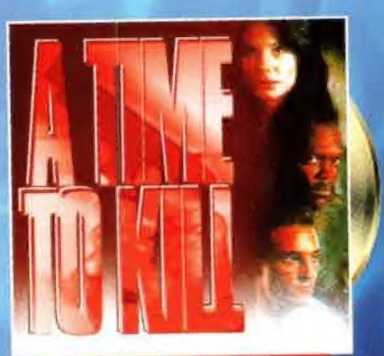
CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F.

Mise à jour mensuelle.

Album c'est aussi :
- Tout sur les «X-Files» : guide officiel, vidéos, T-Shirts, etc...
- Tout sur «Star Wars» : art of, script, movie books, etc...

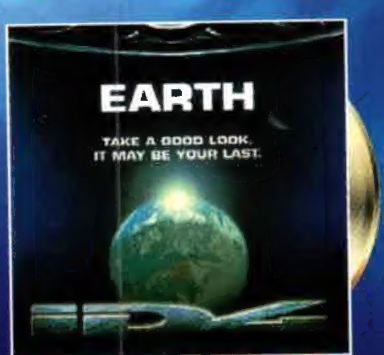


THE ROCK
NTSC - LTBX - THX - AC.3 **230 F**
jusqu'au 18/01/97



A TIME TO KILL
NTSC - LTBX - AC.3 **230 F**
jusqu'au 18/01/97

ESCAPE FROM L.A.
NTSC - LTBX - THX - AC.3 **230 F**
jusqu'au 18/02/97



INDEPENDENCE DAY
NTSC - LTBX - THX - AC.3 **230 F**
jusqu'au 28/02/97

Sans oublier...

(EN LD NTSC)

THE CROW 2
LTBX - AC.3 DIR. CUT : 230 F

TALES FROM THE CRYPT
BORDELLO OF BLOOD
LTBX : 200 F

FLED
LTBX - AC.3 : 230 F

CHAIN REACTION
LTBX : 230 F

STRIPTEASE
LTBX : 230 F

BAMBI
LTBX - CLV - THX : 180 F

CABLE GUY
LTBX : 200 F

Album

7, rue Dante
75005 Paris
Tél.: 01 43 25 54 76
Fax : 01 43 25 82 70

Du mardi au samedi
de 10 heures à 20 heures.

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉAVIS.

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 105

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Christophe Carrière
Betty Chappe
Stéphane Derdérian
Guy Giraud
Christophe Lemaire
David Martinez
Peter Parker
Géraldine Richard
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Olivier Albin
Didier Allouch
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Nak Nak

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Janvier 1997

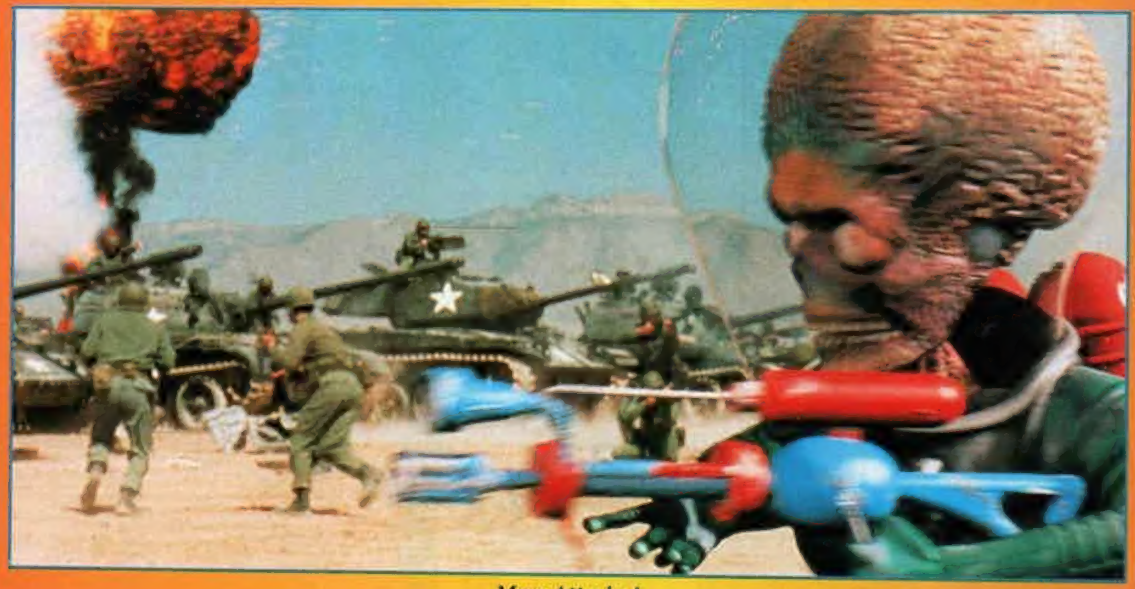
Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Parait tous les deux mois

Remerciements
Pierre Assouline - Daniel Benzakein - Cécile Bozakian - Carole Chomand - Marquita Doassans - Michèle Dormoy - Bernard Dauman - Naphalie Dauphin - Laurent Erre - Berangère de Ferron - Sylvie Forestier - Terry Gnichwski - Christina Hoffman - François Frey - Laurent Geismann - Fabienne Isnard - Benjamin Jaussens - Jérôme Jouneaux - Anne Lara - Cécile de Lavernette - Etienne Lerbret - Fanny Louie - Christophe Lunn - Bruno Maccanone - Olivier Marshal - Aliette Maillard - Christine Nicolay - Joseph Remis - Agnes Rosique - Alexi Rubinovitch

Sommaire



Mars Attacks !

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

11 - Abonnement

12 - Mars Attacks !

Après la guerre entre les pro et les anti-**Indepen-dence Day**, Tim Burton met tout le monde d'accord avec **Mars Attacks !**, incarnation parfaite du «Mad Movie». Tout ce qu'il faut savoir sur cet objet cultissime, à commencer par son réalisateur, dont le génie et la folie créatrice atteignent ici quelques fulgurants sommets !

26 - Lost Highway

Quatre ans après **Twin Peaks**, David Lynch revient sur le devant de la scène avec **Lost Highway**, sans aucun doute son film le plus... «lynchien» ! Paradoxe temporel, échange d'identité, schyzophrénie, personnages fantomatiques... Lynch cultive plus que jamais le goût du mystère, à la grande satisfaction de ses fans.

30 - The Crow - La Cité des Anges

Attendue par les uns, crainte par les autres, la suite du déjà mythique **The Crow** ne fait pas l'unanimité. Tim Pope explique que le monde est vraiment dégueulasse et qu'il ne fait pas bon y balader sa pureté. Propos soutenus par Vincent Pérez, le frenchie qui succède à Brandon Lee. Une séquelle plastiquement formidable mais au scénario tout de même faiblard.

36 - Space Jam

Quand l'ultra-mégastar du basket américain fait du cinéma, c'est pour vendre des chaussures et son image. Pas moins, pas plus, dans ce simili **Roger Rabbit** où un lièvre célèbre remplace un autre lapin. A l'exception du rassemblement historique des Looney Tunes de *Warner*, voilà du cinéma marketing techniquement au point, mais à l'inspiration de petite pointure.

38 - Fantômes contre Fantômes

La rencontre a priori contre nature entre Robert Zemeckis (**Retour vers le Futur**), ici producteur, et Peter Jackson débouche en fait sur un film réjouissant. Le réalisateur de **Brain Dead** et **Heavenly Creatures** oppose gentils et méchants fantômes dans une comédie d'effroi où Jeffrey Combs se livre à un cabotinage irrésistible !

46 - Ghost in the Shell

Le réalisateur des **Patlabor**, Mamoru Oshii, adapte le célèbre manga de Masamune Shirow, et livre un condensé de SF métaphysico-technologique. Un chef-d'œuvre terrassant de beauté, capable d'enthousiasmer les plus réfractaires à la «culture manga», et dont James Cameron souhaiterait carrément tourner une version «live».

50 - L'Ile du Dr. Moreau

Un tournage mouvementé pour cette nouvelle adaptation du classique de H.G. Wells. Aux côtés de Marlon «Buddha» Brandon et Val «Batman» Kilmer, on retrouve l'équipe gagnante constituée de quelques acteurs maquillés comme des bêtes et aboyant leur malheur à la face du monde. Décadent et bizarre.

54 - The Relic

L'horreur dans le musée, **Alien** dans les antiquités ! Recette connue, mais ça fonctionne encore. Suffit d'y mettre un monstre plus redoutable que ses prédécesseurs, essentiellement grâce à des images de synthèse parfaitement maîtrisées, et une dose de savoir-faire. Peter Hyams n'en manque pas, même si le plat sent plutôt le réchauffé.

59 - Gérardmer/ Fantastic'Arts 97

Quatrième édition, déjà, du successeur d'Avoriaz. Une édition que ses organisateurs s'efforcent de tirer vers le haut, mêlant films d'auteur un rien austères, manga intelligent, gore débridé, tronçonneuse, space opera organique, dérision cinéphilique, fantômes frénétiques et blockbusters hollywoodiens... De **Space Jam** à **The Crow, La Cité des Anges** en passant par **Ghost in the Shell**, le nouveau Wes Craven et le scandinave **Evil Ed**, Gérardmer 97, présidé par William Friedkin, abat quelques cartes maîtresses.

70 - Vidéo et Débats

77 - Mad'gazine

78 - Rayon Laser

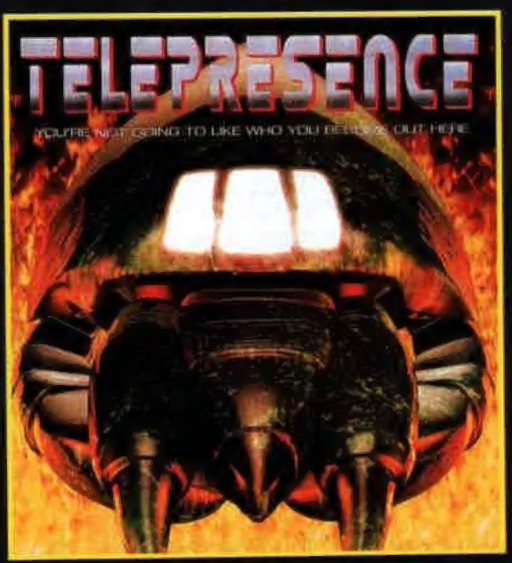
80 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

The Crow, la Cité des Anges

Fantômes contre Fantômes

L'Ile du Dr. Moreau

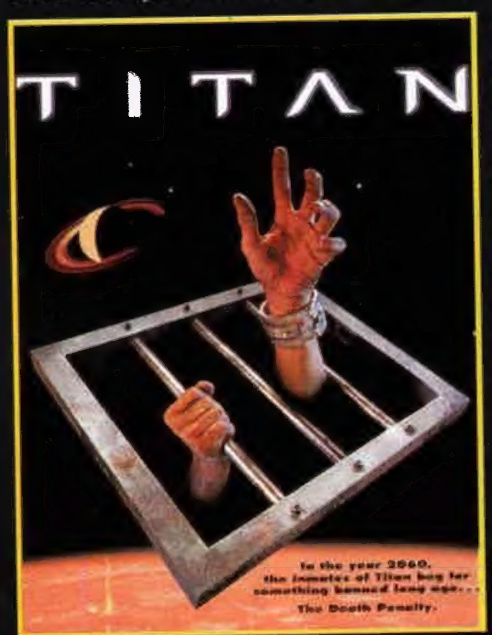
NOTULES LUNAIRES



■ L'absence de moyens n'empêche pas certains entrepreneurs de se lancer dans des projets ambitieux. Initiateur et réalisateur de **Telepresence**, Raymond V. Di Carlo fait partie du nombre. Spécialiste des effets spéciaux, il travaille sur **Abyss**, **Freejack**, **Flight of the Intruder**. Réalisateur et producteur, Di Carlo tourne donc **Telepresence**, encore une guerre contre un envahisseur extraterrestre. Dernier chance pour l'espèce humaine : une technologie révolutionnaire du nom de Telepresence, laquelle permet de connecter le cerveau des soldats à de gigantesques robots. Une arme qui n'est pas sans danger d'ailleurs et que Di Carlo doit sortir d'un quelconque manga animé. Malgré un budget riquiqui, **Telepresence** s'offre tout de même quelques titans d'acier en images de synthèse.

■ Par ces temps de froidures, que peut bien faire notre ami Jésus Franco ? Rassurez-vous, il tourne bien au chaud du côté de Malaga un petit bis dont il a le secret. Humour noir, horreur et érotisme sont en effet au menu de **Bocato di Cardinale** (ou **Tender Flesh** dans sa version internationale), une production germano-américaine qui n'est pas sans évoquer **Les Chasses du Comtes Zaroff**. Au générique, on retrouve les Américains Monique Parent, Amber Newman, les Espagnols Aldo Sambrell et Lina Romay, ainsi que le Français, et francophile distingué, Alain Petit, dans le rôle du sinistre Radek, un chef de cuisine très spécial. Mais, dès que l'on entend Jésus Franco, tout le monde crie «Bis» et c'est pourquoi le petit Jésus s'attaque aussitôt à deux autres productions qui devraient se tourner dans la foulée. Quelle santé !

■ Annoncé mais toujours sur les étagères, **Fortress 2** devait se dérouler dans un pénitencier spatial. Depuis, **Titan** de G. Philip Jackson lui a soufflé l'idée après que **Alien 3** l'ait également exploitée. Sa prison se situe en effet sur Titan, l'un des satellites de Saturne où s'entassent les pires criminels de la galaxie en 2060. Au milieu des assassins, il y a l'innocent Michael Owen, prisonnier politique dont le secret pourrait déstabiliser le monde. Son code génétique dissimule en effet l'histoire et la technologie d'une race extraterrestre éteinte : le seul moyen pour que des gouvernements mal intentionnés ne s'en emparent.



Titan reprend les clichés du film de prison lorsque gronde la mutinerie et que le pouvoir envoie une escouade de trouffions musclés pour la mater. Avec ordre, cependant, d'épargner le précieux Michael Owen. G. Philip Jackson n'étant pas un Orson Welles en puissance (fort peu de distributeurs vidéo ont fait l'acquisition de son **Replikator** !), **Titan** oscille quelque part entre série B et Z.

EDITORIAL

Décidément, le temps passe... Je me revois, en janvier dernier, tentant de dresser un bilan 95 et promettant plein de bonnes choses pour 96, on dirait que ça fait un an à peine (?). Sinon, l'année écoulée remplit ses promesses fantastiques, du moins au niveau quantitatif, même si le biais de la comédie vampirisa la bonne moitié des titres : **Toy Story**, **Dracula Mort et Heureux de l'Être**, **Cœur de Dragon**, **Disjoncté**, **Professeur Foldingue**, **Mes Doubles, Ma Femme et Moi**, **Un Vampire à Brooklyn**, **T-Rex**, **Le Cobaye 2**, **Jumanji**, et même le dissipé **Une Nuit en Enfer**. Hormis les conventionnels mais pas inintéressants **Barbwire**, **Planète Hurlante**, **Loch Ness** et **Dangereuse Alliance**, il ne nous restait plus, au niveau de l'émotion débarrassée de ses alibis grand-publico-poudre aux yeux, que **Mary Reilly**, **Heavenly Creatures**, **Babe**, **L.A. 2013**, **Crash** ou **L'Armée des 12 Singes**. Une récolte des plus honorables avant l'assaut final porté par un **Independence Day** qui remporta finalement la mise. Du moins au box-office.

Heureusement, l'année 97 remplira, elle aussi, ses promesses fantastiques (si si, sérieux : je viens de le lire dans une revue concurrente. Donc, c'est vrai !). Avant d'aller vérifier si **The Crow 2** et **L'Île du Docteur Moreau** participent vraiment de cette bonne cuvée nouvelle (à votre avis ?), il est permis d'attendre avec confiance le **Mars Attacks !** de Tim Burton, dont on se demande à sa vision s'il n'a pas été uniquement mis en chantier pour ridiculiser **Independence Day** et ses pompeux artifices. **Mars Attacks !** ne nous montre pas une Amérique triomphale comme elle le mérite, mais au contraire un pays décadent, battu en brèche et dont les rares survivants (artistes, rêveurs, hippies ou idéalistes) auront à cœur de le reconstruire d'une manière toute différente. Résultat des courses ? Premier week-end US pour **Mars Attacks !** : 9 millions de dollars. Ceci après **Independence Day** et ses presque 40 millions. Choisis ton camp, camarade !

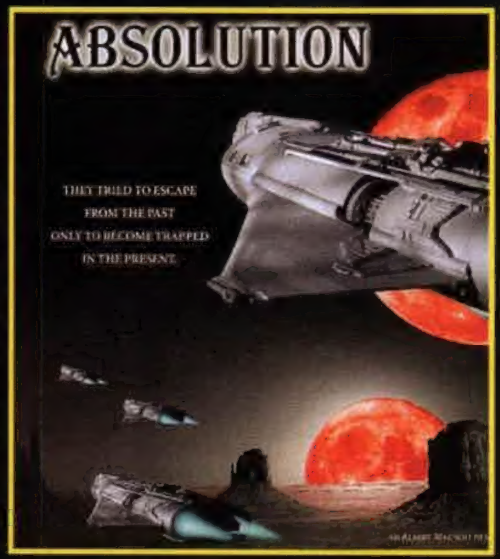
Le film de Burton ose s'adresser à des spectateurs capables d'humour distancié, de second degré, d'un brin de vraie folie. *«Une civilisation parvenue au faîte de sa technologie ne peut être que pacifique»* émet doctement le scientifique Pierce Brosnan dès les premières séquences, alors que déjà, dans la salle, les gloussements d'aise se manifestent. Eh bien non, justement pas ! Les Martiens ne suivent aucun projet construit, ne rêvent d'aucun échange culturel, d'aucun partage. Comme de grands gosses farceurs, ils veulent seulement tout détruire en s'amusant le plus possible. Et d'abord, ils ne respectent rien : ni l'argent, ni les édifices, ni les assemblée législatives, ni le président, ni l'armée, ni la presse, ni même - fait quasiment unique - les multiples héros du film qui jonchent le sol à mesure que progresse le métrage. Si ce n'est pas de la vaccination anti-**Independence Day**, une pareille volonté iconoclaste, ça lui ressemble très fort. Et, du coup, la question que chacun se pose est la suivante : Burton a-t-il vu le film d'Emmerich (il s'en défend, le bougre...), ou bien l'imaginait-il assez bien pour en prendre le contrepied systématique sans forcer ? Prévoyait-il ces personnages aussi fantoches et inexistants, au point de leur opposer dans le sien de véritables pointures amoureusement brossées au vitriol et servies par des acteurs magistralement inspirés : Nicholson, Glenn Close (étourdissante), Sarah Jessica Parker, Michael J. Fox, Annette Bening, Natalie Portman (la petite fille de **Leon**, qui a bien grandi depuis), Pierce Brosnan, Rod Steiger, Martin Short, Tom Jones, et surtout Lisa Marie (la Vampira d'**Ed Wood**, du même Tim Burton, dans un numéro stupéfiant). Ce qui fait quand même pas mal pour un seul film. Du coup, ici, tout le monde adore, ce qui ne s'était pas vu non plus depuis un moment à *Mad Movies*.

Bon, alors, récapitulons : 14 pages à **Mars Attacks !**, ce n'est que justice, **Lost Highway**, disons 4 pages, **The Crow 2**, bon allez, 6 pages, les photos sont belles, **Space Jam** : 2 pages, **Fantômes Contre Fantômes** : 8 pages, **Ghost in the Shell**, le retour du manga au grand écran : 4 pages, **The Relic** : 4 pages, **L'Île du Docteur Moreau**, O.K., 4 pages, c'est très attendu. Et n'oublions pas le quatrième Festival de Gérardmer, je lui verrais bien entre 10 et 12 pages... Comment ? Bon d'accord, 11 pages. Ajoutons les rubriques : une bonne vingtaine de pages, et nous arrivons joyeusement à... eh oui, 80 pages, ce qui fait beaucoup pour un magazine gravitant ordinairement autour des 68 pages. Et voilà comment un numéro devient spécial, à la différence du prix de vente qui, lui, reste à 25 F. Une affaire que vous ne pouviez décemment pas laisser passer.

En plus de cette actualité déjà chargée, il est en effet permis d'attendre beaucoup de 97 qui nous promet encore un retour du film catastrophe (avec **Independence Day**, on croyait que c'était déjà fait...), la ressortie en mars prochain des trois épisodes de **Star Wars** revus à la fois sur le fond et sur la forme (séquences supplémentaires, effets spéciaux revisités, vaisseaux multipliés, etc...), en attendant pour les beaux jours **Starship Troopers** (Paul Verhoeven), **Alien Resurrection** (Jean-Pierre Jeunet), **Dark City** (Alex Proyas), **Men in Black** (Barry Sonnenfeld), **Star Trek 8** (Jonathan Frakes), **Batman et Robin** (Joel Shumacher), **Contact** (Robert Zemeckis), **Lost Word** (la suite de **Jurassic Park**, toujours de Spielberg), et encore l'ambitieux et science-fictionnel **Cinquième Élément** de Luc Besson, avec Bruce Willis. Est-il vraiment nécessaire de se souhaiter après ça une bonne année ? Oui, ben vous êtes difficiles !

Jean-Pierre PUTTERS

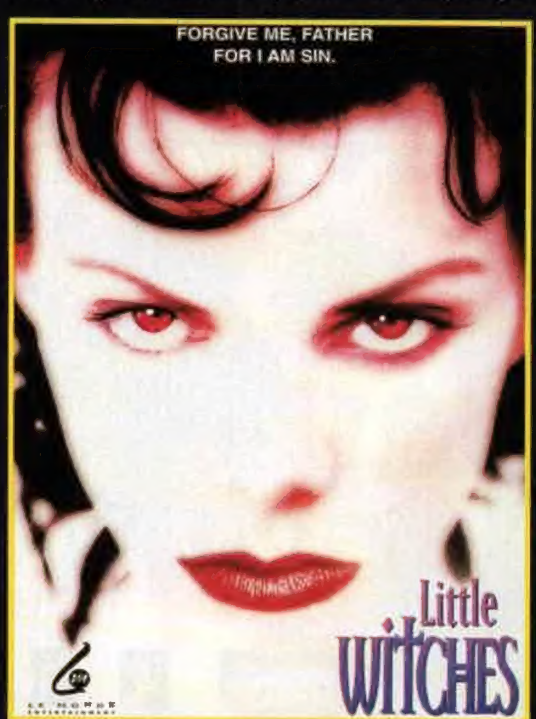
■ Guy de Maupassant dans l'espace ? Oui, tout arrive car son roman "Boule de Suif", déjà à l'origine du western **La Chevauchée Fantastique**, inspire le scénario d'**Absolution**, un petit space opera d'Albert Magnoli (**Purple Rain**). **Absolution** reprend les grandes lignes du livre de Maupassant pour les transplanter en l'an 2243, après qu'une énième guerre des étoiles ait ravagé la galaxie. La puissante *Orion Triumvirate* contre la *Federate Alliance*, tyrannie contre démocratie... Le conflit semble enfin à son terme. C'est dans ce cadre explosif que des passagers hétéroclites embarquent depuis New Victoria dans une navette spatiale. Il y a la superbe et génétiquement diminuée Valérie Lasalle en quête d'une nouvelle existence, un rebelle, deux religieuses, trois riches couples... Remplacez la diligence par le véhicule cosmique, la Révolution Française par des hostilités à l'échelle galactique et vous retrouvez l'intégralité du livre original. Tout, y compris un fort dilemme. Valérie va-t-elle céder aux avances du Commandant de la base FE557 et, par conséquent, sauver sa peau et celle de ses compagnons (oui, sûrement...) ?



■ On en sait désormais un peu plus sur le projet que développent actuellement John McTiernan et Michael Crichton, **Eaters of the Dead** d'après un roman du second. Le film est une violente épopée viking, touchant également aux mythologies nordiques. Alléchant. La production de **Eaters of the Dead** est un coup dur infligé à John Milius qui, en vain, cherche à monter **Northmen**, une autre saga viking, depuis des années.

■ Tandis que **Le Syndrome de Stendhal** divise la critique après que **Trauma** ait fait l'unanimité contre lui, Dario Argento planche déjà sur un nouveau scénario, celui d'une énième version du "Fantôme de l'Opéra" de Gaston Leroux, l'histoire d'un musicien dépossédé de son oeuvre et qui, défiguré, revient hanter celui qui l'a volé. Un classique. Il faudra au cinéaste italien renouer avec les splendeurs baroques, les envolées lyrico-horrifiques de **Suspiria** et **Inferno** pour réussir le film. Mais ce sujet, ne l'a-t-il pas abordé à travers le très inégal **Terreur à l'Opéra** ?

■ Les sorcières ont actuellement une cote d'enfer au cinéma. Entre **Dangereuse Alliance** et le retour de *Ma Sorcière bien Aimée* interprétée par Alicia Silverstone, une série B se glisse. **Little Witches** de Jane Simpson raconte, à quelques broutilles près, la même histoire que **Dangereuse Alliance**, à la différence près que les maîtresses du Démon sont six au lieu de quatre, que l'intrigue ne se déroule plus dans un collège mais dans un établissement religieux et que les auteurs se sont autorisés quelques audaces gentiment érotiques. Quant à Jennifer Rubin, ses yeux de chatte et son physique longiligne lui donnaient la prestance de la grande prêtresse du Diable. Ici, à contre-emploi, elle incarne une religieuse. Idem pour Zelda Rubenstein, la médium naine de **Poltergeist**.



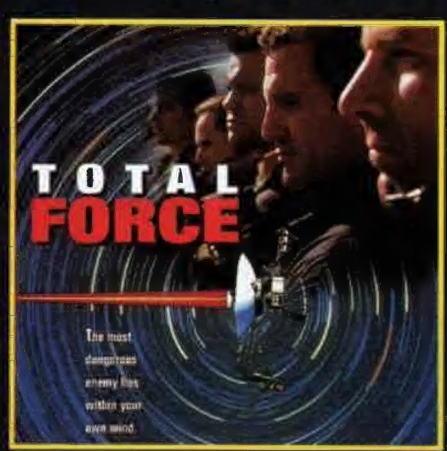
VAMPIRES DE PETITE VERTU

Il existait déjà des bars de nuit tenus par des vampires (**Une Nuit en Enfer**, **Vamp**). Il y a désormais le bordel dont les goulues pensionnaires pompent allègrement la carotide de la clientèle. A vrai dire, le prélèvement de sang constitue le seul mode de paiement accepté dans les murs de ce One Two Two mortuaire. Une idée toute bonne pour le deuxième film dérivé d'une série TV qui atteint en grande forme sa septième saison, ***Les Contes de la Crypte***. Deuxième après **Le Cavalier du Diable** exploité directement en vidéo en notre douce France malgré un honorable box-office aux States. D'après une histoire originale de Robert Zemeckis et Bob Gale (les compères de la trilogie **Retour vers le Futur**), interprété par Erika Eleniak, Chris Sarandon et Corey Feldman et réalisé par Gil Adler (l'un des piliers de la série), **Bordello of Blood** situe tout naturellement sa maison de passe sous un cimetière. Un boxon, donc, où arrive le détective privé Rafe Guttman, engagé par la plantureuse Katherine Verdoux afin de retrouver son frère disparu. L'enquête le mène à l'établissement discrètement tenu par Lilith (le top-model Angie Everhardt), la véritable Madame Claude des ténèbres, mais aussi à un certain révérend Current, un "homme de Dieu" pas tout à fait franc du goupillon...

Bordello of Blood, c'est d'abord des effets spéciaux gores d'un nouveau genre, numériques. Trou béant dans le ventre façon **La Mort vous va si Bien**, tête peu délicatement arrachée des épaules, explosions de prostituées au niveau du torse... L'ordinateur supplée au latex et aux prothèses des maquilleurs traditionnels. Une perspective qui ouvre bien des portes au genre.

Bordello of Blood. *Beau titre, belles pensionnaires, et le client règle toujours en liquide...*

■ Les coûts de fabrication d'un film étant ridiculement bas derrière l'ex-Rideau de Fer, de plus en plus de tournages américains s'y installent. Pas des grosses productions uniquement (**Cœur de Dragon**, **Kull the Conqueror** récemment), mais aussi de toutes petites, des minuscules. Si *Full Moon* travaille surtout avec la Roumanie, Roger Corman signe un deal de 27 titres avec l'Ukraine. C'est également le cas de la firme *Cinequanon Pictures* qui joue ouvertement la carte de la coproduction avec l'ancien satellite de Moscou. Il en résulte **Total Force** et sa séquelle immédiate assez intelligemment titrée **Total Force 2**, réalisés et écrits par Steven W. Kaman. Interprétés par une cargaison de seconds couteaux US (Frank Stallone, Timothy Bottons, Richard Lynch) et une star du cru (Oleg Taktarov), les **Total Force** mettent en scène un commando mixte, sous le double commandement de l'Américain John Drake et du Russe Boris Chekniov. Leur mission consiste à empêcher que le satellite du savant Edmund Wellington attaque le système nerveux des terriens et les transforment ainsi en bêtes sauvages (y'a des moments où l'on croit pourtant que c'est déjà fait !). L'idée semble trop bonne et du coup le scénariste-réalisateur la sert à deux reprises. Malheureusement, le résultat à l'écran s'avère si fâcheux que le distributeur français résilie son contrat pour cause de nullité ! Un truc qui pourrait faire jurisprudence, méfions-nous !



LE BOUFFON DU DIABLE

Les bandes dessinées continuent à faire l'objet d'adaptations cinématographiques. L'une des dernières en date : «Spawn» créé par Todd McFarlane. Presque inconnu en France mais déjà star aux Etats-Unis, le Spawn en question porte officieusement l'identité de Al Simmons (Michael Jai White, rôle-titre du téléfilm **Tyson**), un super membre de l'agence F6, une branche de la CIA. Entraîné pour jouer les armes fatales, Simmons perd peu à peu toute humanité en dépit des attentions de sa superbe épouse, Wanda. Dans sa nouvelle mission, les choses se gâtent encore car des innocents, impliqués malgré eux, sont assassinés. Suspicieux, Simmons se heurte à son supérieur, l'ambitieux et très opaque Jason Wynn, en cheville avec un grand méchant comme les aiment tant les comics US, l'énorme Clown, paradoxalement joué par le maigrichon John Leguizamo, petite frappe dans **L'Impasse** et troufion dans **Ultime Décision**. Gênant, l'espion doit disparaître.

*John Leguizamo dans **Spawn**, un clown pas toujours drôle !*

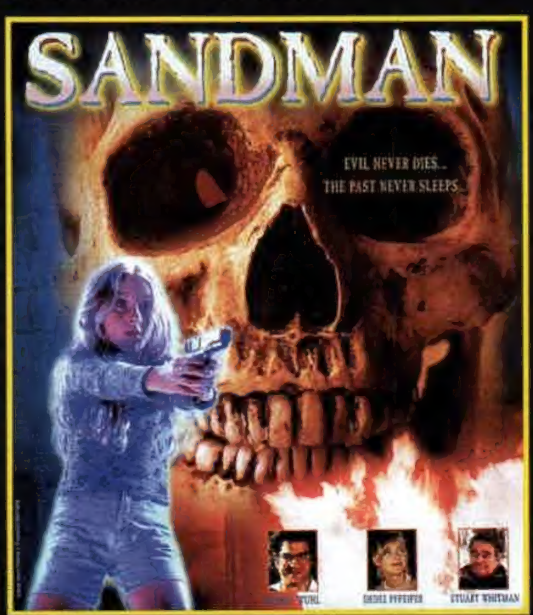
Wynn et Clown pensent s'en être définitivement débarrassé mais, quelques années après, il réapparaît, métamorphosé en super-héros, pour contrarier plus efficacement les plans du bouffon diabolique dont le maître n'est autre que Satan en personne. Facile pour lui de se transformer en ce monstre démoniaque qu'est Violator, lequel tient en otage la femme et la fille du presque défunt Spawn...
Produit par *New Line* (**The Mask** justement), le **Spawn** cinématographique s'annonce déjà moins violent que sa bande dessinée, assez gratinée il est vrai. Adaptée sous forme de scénario par Alan McElroy (**Halloween 4**), **Spawn** marque l'apparition du premier super-héros noir d'Hollywood. C'est aussi la première mise en scène de Mark Dippe, jusque là spécialiste des effets spéciaux infographiques (**Terminator 2**, **Jurassic Park**). Martin Sheen participe au projet ainsi que les ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*. Détail amusant : **Spawn** ressemble comme un frère au **Toxic** de *Troma* !

Spawn empoigne le méchant Martin Sheen...

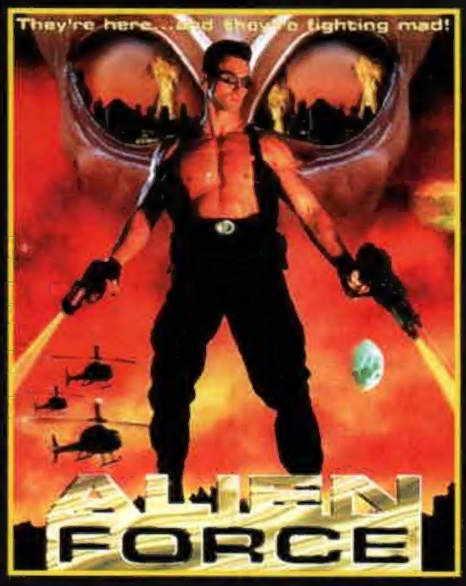
■ Des films de science-fiction et fantastiques, Rutger Hauer en tourne des paquets ces temps-ci. Dernier en date, après l'épouvantable **Golden Planet** de *Hemoglobin*, un **Crossworlds** signé Krishna Rao. L'acteur hollandais y incarne A.T., un mercenaire à la recherche d'un cristal qui possède la capacité de supprimer les frontières entre tous les univers. L'aventure, il la vit dans une vallée mystique où s'imbriquent les mondes, en compagnie d'une belle extraterrestre et de l'héritier du fameux cristal. Evidemment, des vilains enturbanés de rouge se lancent à leur tour dans la course. Bien qu'il promette un faramineux combat entre le Bien et le Mal, ainsi que de multiples batailles épiques et très spectaculaires dans l'immensité de l'univers, **Crossworlds** ne possède pas forcément les moyens de ses ambitions.

■ Abonné aux films de kick-boxing, genre en perte de vitesse, Jeff Wincott (**Police Parallèle**, **Traqués** et autre **Une Balle dans la Peau**), à l'instar de quelques camarades de baston, retourne sa veste et s'oriente vers des genres qui marchent davantage. La science-fiction par exemple. Le voilà dans **Future Fear**, une série B signée Lewis Baumander dont il partage l'affiche avec Maria Ford et Stacy Keach. Ne doutant de rien, Jeff Wincott s'octroie le rôle de John Denniel, généticien marié à une militaire. Tout deux se battent pour trouver un antidote à un virus cannibale en provenance de l'espace. Dans moins d'un an, toute la population de la planète risque l'infection, la loi martiale tombe comme une chape de plomb... Tirant avantage du désastre imminent dans une sorte d'épuration ethnique à très grande échelle, le Général Wallace surveille de près les époux combatifs.

■ De la série B fantastique comme on l'aime avec **Sandman**, filmé sur deux ans avec seulement quelques dollars en poche par Eric Woster. Ne serait-ce pas un remake à peine camouflé de **Poltergeist** et d'**Amityville** réunis ? Ça y ressemble fort en tout cas. Comme **Poltergeist**, **Sandman** se déroule dans une résidence de la banlieue cossue de Los Angeles, bien sûr bâtie sur un cimetière indien. S'y installe un mécano en provenance du Montana. En Californie, il souhaite démarrer une nouvelle vie et c'est en fait ce qui lui arrive, mais pas dans le sens désiré. Après la découverte d'un crâne portant de petites cornes sur le front, les choses se gâtent assez rapidement. Jake, le meilleur ami du locataire, subit l'influence néfaste des lieux et descend un motard avant que la police ne l'abatte. Les démons frappent méchamment, le mécano remonte le cours du temps, doute de sa raison et un détective mal intentionné déboule dans l'intrigue...
Visiblement, Eric Woster se donne beaucoup de mal pour que **Sandman** sorte du lot. Il se paie aussi la participation de Stuart Whitman, ex-jeune premier hollywoodien plein d'avenir, recyclé dans le nanar depuis une vingtaine d'années.



Les extraterrestres, vous n'avez pas fini d'en bouffer à tous les repas. Dans des méga-productions hollywoodiennes bien sûr, mais aussi dans d'obscures mini-productions. **Alien Force** du pas célèbre Ron Ford est parmi les premiers à occuper le terrain. Son argument : un météorite contenant l'esprit de millions d'aliens belliqueux tombe sur terre. Horreur, malheur, les prédateurs de l'espace risquent d'anéantir l'espèce humaine. Refrain connu. Heureusement que Trace, un valeureux guerrier extraterrestre, intervient manu militari. Quoi de mieux pour sauver la Terre que de se téléporter dans le corps d'un champion d'arts martiaux ? Trace le fait et se mesure, comme au plus beau jour du film de kick-boxing, au méchant Gorek (ça c'est du patronyme !) qui pourrait ouvrir les portes du météorite à ses copains. Reste que sa copine Sandy et lui sont talonnés par deux agents du FBI, un homme et une femme dont les modèles doivent se nommer Dana Scully et Fox Mulder. Beaucoup de castagne, de gros bras dans cet **Alien Force**, mais aussi un masque d'alien à la Roswell porté par un karatéka ! A hurler de rire.



PARIS BY NIGHT

Certaines séquelles se font attendre au-delà du raisonnable. Celle du **Loup-Garou de Londres** par exemple. Réalisé en 1981 par John Landis, cette suite, à la production sans cesse ajournée, passe entre les mains de John Landis (évidemment) et ensuite de Marco Brambilla (**Demolition Man**), avant qu'Anthony Weller (**Témoin Muet**) n'accepte d'en tenir les rênes. Après la capitale britannique, les lycanthropes poursuivent leur tour d'Europe. Voici donc **An American Werewolf in Paris**. Le scénario colle au plus près à celui de l'original. Andy (Tom Everett Scott), un étudiant américain, s'installe à Paris où il tombe éperdument amoureux de la belle et mystérieuse Sérafine (Julie Delpy). Il n'aurait pas dû car, dans l'étreinte, la belle Française lui transmet les germes de la lycanthropie. Les nuits de pleine lune, Andy se transforme en loup-garou tandis que les morts-vivants commencent à grouiller autour de lui...

Six ans de préparation infructueuse, un bataillon de scénaristes et plusieurs scripts abandonnés... **An American Werewolf in Paris** voit enfin le jour. Façon de parler. "*Mêler frissons, suspense et humour*" : Anthony Weller insiste sur ce point, pour bien montrer qu'il respecte scrupuleusement l'esprit du **Loup-Garou de Londres**. Niveau effets spéciaux, progrès techniques aidant, les métamorphoses passent par des maquillages traditionnels, relayés par des images digitales très sophistiquées. De simples morphings ? "*Non, **An American Werewolf in Paris**, ce sont les dinosaures de **Jurassic Park** avec des poils*" assure John Grower, responsable des logiciels et des lycanthropes assistés par ordinateur. Les effets spéciaux de Rick Baker et Rob Bottin vont-ils prendre un méchant coup de vieux ?

Auprès de l'héroïne, la toute belle Julie Delpy, d'autres compatriotes (Tom Novembre, Thierry Lhermitte) hurlent avec les loups, sur les toits de Paris.

Attention, le félin est très à crocs...

FLASHES

● Après **The Game**, David Fincher s'attèlera effectivement au déjà annoncé **The Sky is Falling**, l'histoire de la découverte archéologique de la preuve de l'existence de Dieu dont des moines-assassins du Vatican cherchent à éviter la divulgation.

● Patrick Swayze sera le héros de **Sanctuary**, une aventure maritime se déroulant dans les grands fonds et jonglant avec le fantastique.

● Gene Hackman et Brad Pitt se partagent la vedette de **Meet Joe Blak** de Martin Brest, remake de **Trois Jours chez les Vivants** (1934, Mitchell Leisen). Il s'agit d'une allégorie dans laquelle la Mort elle-même part à la découverte de l'espèce humaine et de l'amour.

● Alex Cox retrouve l'interprète principal de **Repo Man**, Emilio Estevez, pour **Waldo's Hawaiian Holiday** dans lequel un type, revenant de Mars, doit choisir entre un dévouement inconditionnel à son boss et sa petite amie.

● Il y aura un **Professeur Foldingue 2** avec Eddie Murphy (star retablie par les kilos) et toujours Tom Shadyac à la mise en scène.

● La productrice Gale Anne Hurd prépare actuellement une variation sur le thème de **Waterworld** avec **Submerged** qui se déroule au 21ème siècle, après l'immersion totale de Los Angeles. La population sous-marine et les partisans d'un parc d'attraction nautique en viennent aux mains... palmées évidemment !

● Dans **Comes the Watcher**, Sylvester Stallone pourrait incarner un ancien militaire qui intègre un service officieux de la CIA où ses pouvoirs psychiques sont les bienvenus.

● Parmi les prochains succès cinématographiques à se métamorphoser en série TV, on relève notamment **The Crow**, **StarGate** et **Dune**, sous la forme d'un long téléfilm en deux parties.

● Tim Burton et Oliver Stone s'associent pour produire la série TV ***Weird Tales*** dont les histoires proviennent du pulp homonyme des années 40/50 qui publiait nombre de nouvelles fantastiques.

● Tim Burton abandonne le grand-guignolesque **The Demon Barber** et cède sa place à John Schlesinger (**Marathon Man**, **Envoûtés**) qui mettra en scène Ben Kingsley, lui-même et Joanna Lumley (la Purdey du dernier ***Chapeau Melon & Bottes de Cuir*** en date) dans cette comédie horrifique où un barbier réserve un sort peu enviable à sa clientèle.

● Jeremy Irons et Amy Brenneman (**Daylight**) s'installent à bord de **Event Horizon** de Paul **Mortal Kombat** Anderson.

● Tim Burton toujours. Il est question que la séquelle, maintes fois repoussée, de **Beetlejuice** voit enfin le jour.

● Les mannequins continuent d'envahir les écrans puisque Monica Belluci croise Pierce Brosnan dans le prochain 007 et Elle McPherson tombe dans les bras de George Clooney, nouveau Batman en titre.

● Ragaillardi par le succès de **Scream** aux States, Wes Craven s'attaque au thriller fantastique **The Fountain Society**, décrit comme le croisement des **Trois Jours du Condor** et de science-fiction à la Michael Crichton.

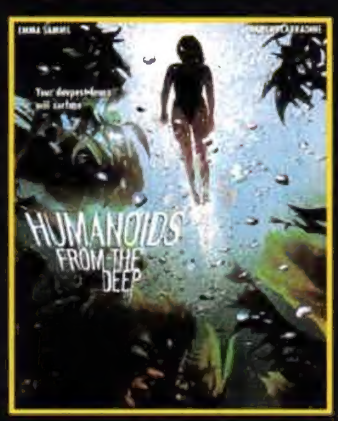
● Joe Dante délaisse **The Jetsons**, version spatiale et science-fiction de **La Famille Pierrafeu**. Peter Segal le remplace.

● Deux projets pour le trop rare Michele Soavi (**Dellamorte Dellamore**). Ce sont **The Rose of Hebridon** avec Ornella Mutti et le remake de **Théâtre de Sang** oublié par Chris Columbus. Que devient son thriller satanique avec Dolph Lundgren, **The Minion** ? Il stationne sur une voie de garage.

● Ce n'est plus Harrison Ford mais Nicolas Cage qui sera le **Defective Detective** de Terry Gilliam.

● L'ex-chef opérateur Dean Semler abandonne le remake de **Monsieur Joe**, une sorte de **King Kong** en plus petit et plus débonnaire, au profit de Ron Underwood (**Tremors**). Ron Underwood s'intéresse également à **Toddlers** dans lequel les survivants d'un crash aérien découvrent, sur l'Himalaya, un peuple de géants hostiles.

Le producteur Roger Corman continue de faire tourner son stock de scripts déjà portés à l'écran. Après les multiples suites-remakes de **Not of the Earth**, **The Wasp Woman** et autre **Piranhas**, il mise une fois encore sur la mémoire courte du public en renflouant aussi **Les Monstres de la Mer**, alias **Humanoids from the Deep**, rigolote série B tournée en 1980 par Barbara Peeters. Le premier ayant fait ses preuves et rapporté gros, Corman ne demande que des modifications mineures. Ce nouvel **Humanoids from the Deep**, une réalisation Jeff Yonis, se déroule donc après que des poissons, génétiquement bidouillés pour être transformés en combattants d'élite, se soient évadés de leur laboratoire. Ce ne serait encore pas bien grave si une pollution chimique ne les transformait ensuite en mutants sanguinaires. Deux scientifiques agissent au mieux pour les empêcher de décimer la population d'une petite ville côtière. L'imagination n'étant décidément pas le fort d'**Humanoids from the Deep**, son affiche s'inspire ouvertement de celle des **Dents de la Mer**.



San HELVING

LES COULEURS DU DIABLE

Nicolas (Wadeck Stanczak) est un jeune peintre dont les toiles illustrent la violence quotidienne : meurtres, suicides... Une violence qu'il imagine, dont il n'a jamais été directement témoin. Il est doué et inspiré mais le succès n'est pas au rendez-vous. Jusqu'au jour où il rencontre Bellisle (Ruggero Raimondi), mystérieux personnage qui lui promet richesse et célébrité. Leur association porte ses fruits, la gloire sourit à Nicolas. Mais le succès a un prix, que l'artiste va payer très cher : sa compagne le quitte, son ami de toujours devient distant. Devenu témoin de la mort qu'il dépeint, jusqu'où Nicolas est-il prêt à aller au nom du succès ?
Intrigue policière, histoire d'amour, passion créatrice et destructrice... Alain Jessua brasse les genres et va même au-delà, en dénonçant la manipulation, le voyeurisme et la violence. Cette dernière, très convoitée, se paye cher. D'un côté comme de l'autre : pour celui qui la vend et celui qui l'achète. Mais faut-il participer à la violence, même passivement, afin d'en faire cette monnaie d'échange qui mène au succès ? Faut-il transgresser la morale au nom de la célébrité ? Pour Alain Jessua, non. Partant sur une histoire proche du mythe de Faust et rappelant **La Main du Diable** de Maurice Tourneur (l'artiste vend son âme au diable pour embrasser la gloire), le réalisateur tente de montrer que cet engrenage violence-succès n'est qu'un cercle vicieux dont on devient rapidement le jouet, puis la victime. Car si son héros, alléché par la gloire, assume très bien au début cette nouvelle vie, jonchée de suicides et de meurtres organisés, il refuse par la suite, après avoir livré un combat avec ses démons intérieurs, de sacrifier Valérie (Isabelle Pasco), cette jeune fille que Bellisle juge sans importance. C'est cette banalisation, cette utilisation de la violence en dépit de la créativité qu'Alain Jessua semble vouloir condamner. Une prise de position que l'on ne peut reprocher au réalisateur de **Traitement de Choc**. Mais si l'intérêt du sujet est présent sur le papier, il s'éclipse, une fois transposé sur pellicule, par un traitement peu habile, des acteurs qui manquent sincèrement de crédibilité et une dénonciation de la violence qui passe par des images très graphiques et parfois gratuites. N'oublions pas qu'Alain Jessua s'était aussi porté coupable de **Frankenstein 90**. Un handicap certain !

Damien GRANGER

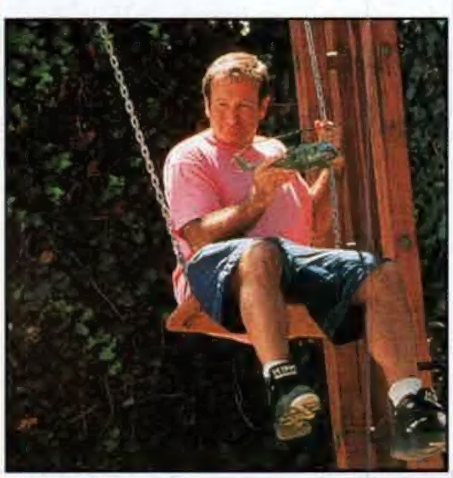
France. 1996. Réal.: Alain Jessua. Scén.: Alain Jessua d'après le roman «Cold Eye» de Giles Blunt. Dir. phot.: Pasqualino De Santis. Mus.: Michel Portal. Prod.: Sergio Gobbi pour Les Films de l'Astre. Int.: Wadeck Stanczak, Ruggero Raimondi, Isabelle Pasco, Bettina Giovannini, Philippe Dajoux, Andréa Ferreol... Dur.: 1 h 30. Dist.: Les Films de L'Astre. Sortie le 22 janvier 1997.

JACK

On peut trouver mille raisons de snober **Jack**. C'est une petite chose assez insignifiante réalisée par l'auteur d'**Apocalypse Now** et du **Parrain**. C'est un quasi-remake d'une niaiserie rigolote, **Big** de Penny Marshall. C'est d'une neutralité visuelle embarrassante. C'est avec le cabotin Robin Williams dans son numéro usé jusqu'à la corde de grand enfant. Ça vous donne des leçons pontifiantes sur le sens et le poids de la vie. Et pourtant...
Pourtant, **Jack** va à contre-courant de tout ce qu'on peut craindre d'un «projet» pareil. Dès les premières minutes pendant lesquelles on assiste à la naissance du héros, Francis Coppola cherche à détourner l'attention du spectateur du seul élément dramatique de l'histoire : prématuré à deux mois, Jack a une horloge biologique quatre fois plus rapide que la normale et connaîtra un vieillissement accéléré, ce qui lui laisse une espérance de vie de tout au plus 25 ans. Cette condamnation sans appel d'un personnage à peine introduit dans la fiction (on pense à **Vivre** de Kurosawa, ou **Lorenzo** de George Miller), Coppola ne met jamais l'accent dessus, préférant faire un bond dans le temps et s'adonner à tous les clichés du film de mômes. C'est ainsi qu'on retrouve Jack à 10 ans, avec le corps d'un homme de 40, en l'occurrence celui de Robin Williams. Cloîtré chez lui comme un freak, couvé par une mère pathétiquement possessive (Diane Lane, superbe), Jack ne désire rien d'autre que rejoindre ses «semblables». Il fait donc sa rentrée des classes et tente de se faire accepter des autres enfants, avec ce que cela suppose de mises à l'épreuve, d'humiliations, puis de reconnaissance salvatrice. Très à l'aise dans l'exercice de la comédie, Coppola a suffisamment d'humilité pour s'appuyer avant tout sur le jeu de ses jeunes comédiens, formidables de justesse face à un Robin Williams qui parvient à se faire oublier pour servir son rôle.
Fin stratège, le réalisateur attend que le spectateur se soit bien amusé, jusqu'à en avoir oublié les enjeux profonds du film, pour réinjecter dans le récit l'équation morbide : à ce rythme de croissance, Jack aura du mal à décrocher son diplôme universitaire. Oeuvrant dans une gamme très «pastels», Coppola n'impose pas l'émotion. Parce qu'il est sûr de lui, son film devient bouleversant, dans un mode mineur rappelant son très joli **Peggy Sue s'est Mariée**. Mais après les consternants **Parrain 3** et **Dracula**, qui a dit qu'on attendait de Coppola qu'il revienne à un mode majeur ?

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1996. Réal.: Francis Ford Coppola. Scén.: James DeMonaco & Gary Nadeau. Dir. phot.: John Toll. Mus.: Michael Kamen. Prod.: Ricardo Mestres, Fred Fuchs & Francis Ford Coppola pour American Zoetrope/Great Oaks. Int.: Robin Williams, Diane Lane, Jennifer Lopez, Fran Drescher, Bill Cosby... Dur.: 1 h 53. Dist.: Gaumont BuenaVista International. Sorti le 11 décembre 1996.



L'OMBRE ET LA PROIE

Tout comme Michael Crichton, William Goldman est un romancier à succès et un scénariste de talent. En trente de carrière, il a signé les scripts d'une poignée de très bons films comme **Misery**, **Princess Bride**, **Les Aventures d'un Homme Invisible**, **La Kermesse des Aigles**, **Butch Cassidy et le Kid** ou **Les Hommes du Président**. Ce qu'on sait moins, c'est que Goldman a aussi donné de la plume sur des petites productions indépendantes très originales comme **Doubles Masques et Agents Doubles** (incroyable film d'espionnage anglais des sixties bourré de cynisme), **The Stepford Wives** (un joli film fantastique des seventies sorti en vidéo sous différents titres. Voir le papier de Grand' Pa Putters dans le n°88) et surtout **Banco**, polar noir et désespéré de la fin des eighties où Burt Reynolds trouvait un de ses meilleurs rôles. Grâce à la carrière sans faux pas de mister Goldman (même le script de **Maverick** était a priori intéressant avant que les frères siamois Richard Donner/Mel Gibson n'en fassent une mongolerie), on ne pouvait donc être que sur le qui-vive en attendant sa redoutable chasse aux lions dans l'Afrique de la fin du siècle dernier.
Val Kilmer (frime-man), interprète un ingénieur à la solde de l'empire Britannique chargé de faire construire une ligne ferroviaire pour acheminer des tonnes d'ivoire. Le problème, c'est que deux énormes lions en mal d'apéro rôdent dans le coin en s'offrant comme en-cas un maximum d'ouvriers blacks. Comme dans un bon vieux **Tarzan** avec Johnny Weissmuller, mais sans le racisme latent ! Pour que ses ouvriers ne désertent pas, l'ingénieur «s'accouple» (au sens figuré) avec un chasseur yankee quinquagénaire (Michael Douglas, frime-man bis) réputé dans le pays pour avoir destroyé la moitié de la faune à lui tout seul. Ensemble, ils vont tenter de transformer les lions mangeurs d'hommes en moquette de luxe...
A la vision du film, on comprend que William Goldman aurait voulu que cette chasse aux fauves baigne dans une ambiance mystique. Que - comme Gregory Peck affrontant la baleine dans **Moby Dick** - les chasseurs ne coursent pas de simples proies mais plutôt des créatures du démon. Au lieu de ce «yes-man» de Stephen Hopkins, il aurait probablement fallu le Clint Eastwood de **Chasseur Blanc Cœur Noir** pour apporter un vrai semblant de fantastique et de mysticisme à cette grosse série B de luxe filmée à l'ancienne, comme un bon vieux Richard Thorpe des années 50. Efficace, **L'Ombre et la Proie** est donc un film d'aventures exotiques distrayant, sans plus. Mais, par contre, pas vraiment fantastique. Il ne vous reste donc qu'une chose à faire : prendre une bonne paire de ciseaux, découper cette critique en suivant bien les contours de la photo et de la fiche technique, et aller recoller le tout dans les pages du prochain *Impact* !

Christophe LIONMAIRE

***The Ghost and the Darkness**. USA. 1996. Réal.: Stephen Hopkins. Scén.: William Goldman. Dir. phot.: Vilmos Zsigmond. Mus.: Jerry Goldsmith. Prod.: Gale Anne Hurd, Paul Radin & A. Kitman Ho pour Constellation Films/Paramount Pictures. Int.: Michael Douglas, Val Kilmer, Bernard Hill, John Kani, Tom Wilkinson, Brian McCardie... Dur.: 1 h 50. Dist.: UIP. Sortie le 12 février 1997.*

CINÉPHAGE

DIDIER

Un chien devient homme et rend son maître plus humain... D'aucuns se souviennent du calamiteux **Fluke** avec Matthew Modine déguisé en réincarnation canine (sorti direct en vidéo, forcément), rigolent doucement du ratage en perspective - le fantastique français étant une valeur aussi sûre qu'une action *EuroTunnel*... Seulement voilà : **Didier** est écrit et dirigé par Alain Chabat, meilleur de Les Nuls et jamais dernier pour déconner franchement... mais pas n'importe comment. D'où une comédie finement menée, évitant avec brio toute justification. Chabat assume jusqu'au bout son idée incongrue et ce n'est pas être narcissique que de s'attribuer un tel rôle-titre ! Car combien de vedettes accepteraient de japper, haleter et renifler le cul des passantes ? Fidèle à son pedigree, Didier ne parle pas, s'exprime par onomatopées ridicules et court les deux mains à hauteur du thorax... Mais l'intelligence de Chabat est de ne pas avoir axé le film sur sa bête humaine. Le sujet principal, c'est Jean-Pierre Bacri et ses emmerdes. Bacri dans son éternel rôle de râleur incrédule, ici chasseur de champions acculé par un entraîneur mafieux prêt à tout pour avoir les meilleurs joueurs de foot. Sans compter la copine jalouse, le copain lourd et toutes les situations inhérentes à la possession d'un chien métamorphosé en homme... Certes, parler de mise en scène serait exagéré, mais **Didier** est un film digne de ce nom, appuyé par un son digital et une réalisation sous haute surveillance technologique. Sûrement pas le chef-d'œuvre de l'année, mais un spectacle suffisamment confortable pour recevoir l'appellation «tout public», trop souvent synonyme de mièvrerie débile dont **Didier** est l'idéal négatif.

Christophe CARRIÈRE

France. 1996. Réal.: & scén.: Alain Chabat. Dir. phot.: Laurent Dailland. Mus.: Philippe Chany. Prod.: Claude Berri. Int.: Jean-Pierre Bacri, Alain Chabat, Isabelle Gelinas, Lionel Abelanski, Michel Bompoil, Jean-Marie Frin, Zinedine Soualem, Jacques Vincey, Caroline Cellier, Chantal Lauby, Josiane Balasko, Dominique Farrugia, Dieudonné... Dur.: 1 h 45. Dist.: AMLF. Sortie le 29 janvier 1997.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.G. : Damien Granger. V.G.: Vincent Guignebert.
M.T.: Marc Toullec

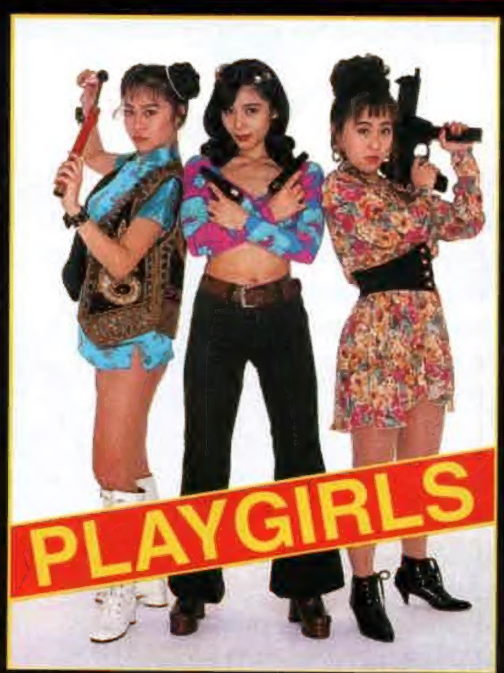
	DG	VG	MT
Disjoncté	4	5	5
Le Fantôme du Bengale			3
Fantômes contre Fantômes	5	4	5
Ghost in the Shell	5	6	6
L'Ile du Dr. Moreau	0	1	3
Los Angeles 2013	2	4	4
Lost Highway	2	2	5
Mars Attacks !		6	6
Pinocchio		1	2
Space Jam			2
The Crow 2	1		4
The Dentist			4
The Relic			3
Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique	5	4	6

HAXAN FILMS

PRÉSENTE

PLAYGIRLS

Après les tentacules d'EXORSISTER, Takao Nakano revisite les «Drôles de Dames» à la sauce Kung-Fu-



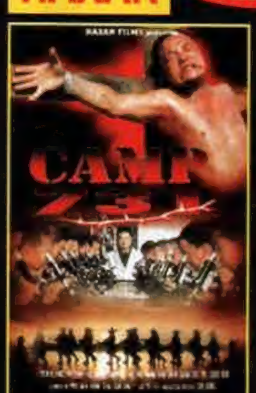
LA COMPIL HAXAN

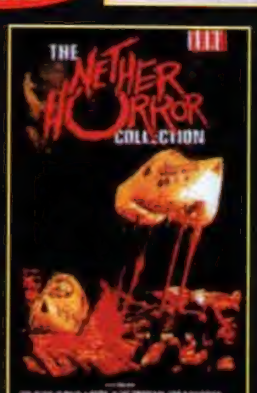
29F port compris

LA COMPIL HAXAN

Plus d'1 heure de bonheur et de souffrance.

GRATUITE POUR TOUTE COMMANDE DE PLUS DE 3 K7.





* interdit aux moins de 16 ans ** interdit aux moins de 18 ans

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt - Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

● Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

❑ EXORSISTER 1 - 169 F ** ❑ EXORSISTER 2 - 169 F ** ❑ EXORSISTER 3 - 169 F **
❑ Pack EXORSISTER 1, 2 & 3 - 439 F ** ❑ PLAYGIRLS - 149 F ** ❑ BLOODLUST - 149 F **
❑ NETHER HORROR - 149 F * ❑ GÉNÉRATION Z - 149 F ** ❑ NEKROMANTIK 2 - 149 F *
❑ PUPPETOON - 149 F * ❑ VIBROBOY - 129 F ❑ ANGES ET DÉMONS - 129 F
❑ INCREDIBLE TORTURE SHOW - 149 F * ❑ LA COMPIL HAXAN - 29 F

● 1 K7 = + 30 F de frais de port ● 2 K7 = port gratuit ● À partir de 4 K7 = port gratuit et - 10% de remise

Ci-joint mon règlement de _____ F en ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

** Je certifie être majeur
Signature :

CATALOGUE GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

PALMARES 96

Après six ans d'absence (et personne à la rédaction pour se rappeler les raisons de cet abandon : des fois, y'a du laisser-aller !), revoici revoilà le palmarès des meilleurs et pires films sortis dans l'année écoulée.
Imitez vos rédacteurs préférés et envoyez-nous votre palmarès, si possible sur carte postale (comme ça, par la même occasion, vous nous souhaiterez une bonne année : faut tout vous dire). Le palmarès des lecteurs sera publié dans le prochain numéro.

Damien Granger

1 - Heavenly Creatures
2 - Seven
3 - The Addiction
4 - Planète Hurlante
5 - Mes Doubles, ma Femme et moi

5 - BarbWire
4 - L'Armée des 12 Singes
3 - Dangereuse Alliance
2 - Independence Day
1 - Phénomène

Jean-Pierre Putters

J.P.P. n'aime ni les tableaux de cotation, ni les palmarès. Mais par solidarité avec les autres, il signale qu'il n'a vu que trois meilleurs films en 96 (Seven, L'Armée des 12 Singes, Heavenly Creatures) et qu'il n'a vu aucun pire film (le veinard !).

Didier Allouch

1 - L'Armée des 12 Singes
2 - Babe
3 - Los Angeles 2013
4 - Breaking the Waves
5 - Heavenly Creatures

5 - Bogus
4 - Programmé pour Tuer
3 - Planète Hurlante
2 - Trois Vœux
1 - Powder

Vincent Guignebert

1 - Babe
2 - Heavenly Creatures
3 - L'Armée des 12 Singes
4 - Disjoncté
5 - Mes Doubles, ma Femme et moi

5 - Une Nuit en Enfer
4 - Cœur de Dragon
3 - Dangereuse Alliance
2 - Independence Day
1 - La Belle Verte

Marc Toullec

1 - Babe
2 - Seven
3 - Heavenly Creatures
4 - Zu, les Guerriers de la Montagne Magique (vidéo)
5 - Crash

5 - The Addiction
4 - Programmé pour Tuer
3 - Le Cobaye 2
2 - T-Rex
1 - Independence Day

Découvrez en exclusivité en vidéo
deux documentaires sur les Maîtres du Macabre
Tod Browning le réalisateur de «Freaks»
Lon Chaney «L'homme aux mille visage»
Documentaires de 26 minutes avec des extraits de films, des bandes annonces, des interviews, des photos.
(réalisation : Laurent Préyale)

99 F la K7

Bon à découper et à retourner accompagné de votre règlement à la société :
Sylphe 4, rue Pradier 75019 Paris / Tél : 01 42 00 01 21
je commande : Tod Browning / / 99 F Lon Chaney / / 99 F
+ 25 F de frais de port par K7 / Total : FR
Nom :
Adresse :

MOVIES 2000
LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
Métro St-Georges
Tél.: 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14 h 30 à 19 h.

Rayon de K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion. Plus de 2.000 titres, divers et fantastique

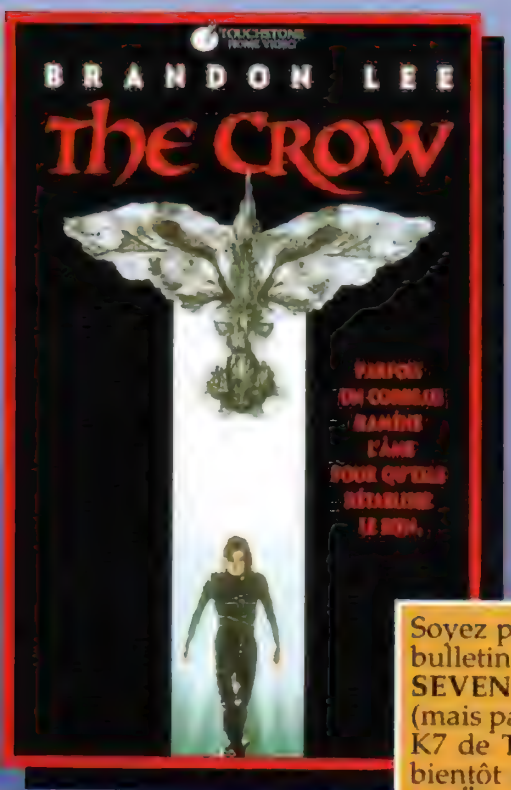
Photos de films - portraits d'acteurs - affiches - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

En ce moment, tout sur Aux Frontières du Réel, Star Wars, Schwarzenegger, James Bond, The Crow, Stallone, Freddy et les séries télé en général...

MOVIES 2000 achète K7 vidéo, revues de cinéma, photos, fanzines, ektas...

NOUVEAU : rayon laserdiscs, neuf et occasion.

ABONNEMENT



SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !

Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **SEVEN**, pour commencer l'année dans le péché (mais pas d'abus sur les bonnes choses, hein !), ou la K7 de **THE CROW**, à revoir en attendant la suite bientôt sur les écrans, ou la K7 de **L'ÉTRANGE NOËL DE MONSIEUR JACK** (rien à voir avec notre Président), le beau film d'animation supervisé par Tim Burton et réalisé par Henry Selick.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort, nous vous enverrons, au choix, l'affiche 120x160 de **MARS ATTACKS !**, ou l'affiche 120x160 de **THE CROW 2**, ou l'affiche 120x160 de **GHOST IN THE SHELL**, ou l'affiche 60x160 de **MORTAL KOMBAT**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou *IMPACT* qui manque cruellement à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

La Guerre des Mondes selon Tim Burton : méchante, destructrice, iconoclaste, cartoonesque et satirique !

MARS ATTACKS !

rencontre du troisième type

TIM BURTON

Naturel que l'auteur de la très émouvante biographie du réalisateur de PLAN 9 FROM OUTER SPACE s'intéresse à l'invasion de la Terre par des extraterrestres aussi teigneux que laids. Une démarche tout à fait logique de la part du réalisateur de ED WOOD, amoureux de la science-fiction à l'ancienne, des soucoupes volantes en forme d'enjoliveur, d'une quincaillerie extraterrestre aussi ringarde que fascinante, des armes aussi redoutables que le biglotron de Pierre Dac... Il n'y avait que Tim Burton, celui de PEE-WEE, de BEETLEJUICE et des deux premiers BATMAN, pour oser un tel film, oser jongler avec le kitsch, la dérision, le pastiche et l'hommage. Oser jouer les funambules sans jamais jeter le moindre coup d'œil vers le bas. Sevré aux «pulp», à la série B fauchée, à la bande dessinée criarde, à l'horreur loufoque et aux monstres animés de Ray Harryhausen et Willis O'Brien, Tim Burton était le seul réalisateur possible à MARS ATTACKS !. Nul autre que lui pouvait filmer cette surréaliste et loufoque version de «La Guerre des Mondes»...

Tim Burton et son éternelle coupe de cheveux à la Cure !

Petit éclaircissement d'abord. Avez-vous réellement vu des Objets Volants Non Identifiés dans le ciel américain ?

Oui. A deux reprises, j'ai bien aperçu des ovnis. Et, chaque fois, je me trouvais en compagnie de Lisa Marie ! Je n'ai donc pas d'autre alternative que de me ranger parmi ceux qui croient dur comme fer à l'existence d'une intelligence extraterrestre. Nous ne sommes pas seuls dans l'univers ! Mais je n'appartiens néanmoins pas à l'espèce de ces militants agressifs. Certains abusent. Même la NASA lorsqu'elle révèle qu'il aurait existé, voici des millions d'années, une forme de vie sur Mars. Je vais vous le dire, moi : il ne s'agit que de publicité au rabais, orchestrée par *Warner Bros* pour mieux vendre **Mars Attacks !** auprès du public ! Non, plus sérieusement, je pense que l'intérêt des gens pour les films d'invasion extraterrestre n'est absolument pas lié à des découvertes scientifiques. Ils veulent simplement du spectacle, des créatures incroyables, de la science-fiction...

C'est également mon cas ! La raison qui m'a poussé à réaliser **Mars Attacks !** est toute simple et il ne faut pas chercher mes motivations ailleurs : j'aime voir des monstres à l'écran, des monstres bien particuliers, proches de ceux avec lesquels j'ai grandi.

A la vision de *Mars Attacks !*, on a l'impression que vous mûrissez ce projet depuis de longues années, depuis votre plus tendre enfance...

Après **Ed Wood**, mon hommage au plus mauvais cinéaste de tous les temps, je me suis interrogé sur la direction que j'allais prendre pour mon film suivant. Je me suis alors souvenu de toutes ces séries B au budget minuscule dont je me régalais durant mon enfance, ces double-programmes qui me tiennent tant à cœur. Les films d'Ed Wood rentrent naturellement dans cette catégorie. L'idée de trouver un scénario s'inscrivant dans cette tradition me plaisait. Je voulais

MARS ATTACKS !

Prise d'otage à la Maison Blanche : la Martienne sort le Président hirsute du lit dans une mission-suicide !

■■■ tourner une fiction qui soit à la fois drôle, délirante, mettant en scène des martiens au crâne énorme. Deux choix s'offraient à moi : un remake de **Plan 9 from Outer Space** d'Ed Wood, ou une nouvelle version de «La Guerre des Mondes». C'est donc sur cette base que j'ai parlé du projet aux gens de *Warner Bros*. Ceux-ci m'ont aiguillé sur les trading cards éditées par *Topps* (*1*) dans les années 70, une série intitulée «Dinosaurs Attacks !». Ces cartes représentaient des monstres préhistoriques dévastant des villes américaines. Intéressant, mais *Warner Bros* avait perdu les droits d'adaptation et ne pouvait les récupérer. Cet échec m'a cependant poussé à faire quelques recherches sur ces trading cards autrefois si populaires, celles de *Topps* tout particulièrement. C'est ainsi que j'ai découvert «Mars Attacks !». Je ne les connaissais absolument pas jusqu'à ce jour. Si «Mars Attacks !», sous cette forme, ne bénéficiait d'aucune notoriété, c'est du fait du caractère outrageusement gore et sexuel des images. Au début des années 60, les cinquante-cinq vignettes «Mars Attacks !» ont été retirées de la vente avant de connaître une diffusion nationale. Au fil des années, elles se sont raréfiées. Les collectionneurs se les arrachaient à des cotes invraisemblables. Bref, «Mars Attacks !» était devenu un phénomène culte. A ma demande, *Warner Bros* en a acheté les droits cinématographiques. Le scénariste Jonathan Gems et moi avons immédiatement commencé à travailler. Nous avons d'abord sélectionné les dix cartes qui nous séduisaient le plus après avoir étalé la collection toute entière sur le sol. Certaines présentaient des qualités graphiques dignes d'une peinture. Leurs couleurs, l'aspect des protagonistes, le style unique... Tout ceci nous a littéralement captivés. Les cartes «Mars Attacks !», comme celles de «Dinosaurs Attacks !» d'ailleurs, n'avaient rien de ringard, de kitsch. Elles étaient tout simplement belles, visuellement attractives.

Et parfois horribles, très sanglantes...

C'est intentionnellement que nous avons écarté les vignettes *Topps* les plus gore. Elles ne correspondaient pas au ton que je comptais donner à **Mars Attacks !**. **Mars Attacks !** n'est d'ailleurs pas un film violent. Quand les martiens réduisent, à l'aide de leur fusil-laser, les hommes à l'état de squelette, ce n'est pas horrible du tout. Cela demeure dans l'esprit de la science-fiction des années 50. Le délire, l'outrance prennent le pas sur le reste. La violence me rend nerveux. Lorsque je vois, à l'écran, des types tirer sur d'autres en s'envoyant des plaisanteries, je ressens un certain malaise. **Mars Attacks !** appartient à une autre catégorie, à un autre genre. J'ai grandi en regardant des films comme **The Brain that Wouldn't Die** (*2*) à la télévision, le samedi après-midi. Dans celui-là, un bonhomme se fait arracher un bras et le sang éclabousse les murs. Lorsque j'ai vu cette scène, je n'avais pas plus de huit ans. Pourtant, elle ne m'a pas traumatisé. Encore aujourd'hui, je n'y trouve rien de négatif car, par son contexte, elle se détache totalement de la réalité. Ce n'est absolument pas sérieux.

Comment, précisément, vous y êtes-vous pris pour donner corps à vos martiens ? Il y a bien sûr, à la base, les aliens des trading cards *Topps*, mais encore fallait-il qu'ils soient consistants à l'écran...

Un vrai défi. Les martiens sont nettement plus nombreux que les stars qui prolifèrent pourtant au générique. Pas évident de trouver un moyen de les faire bouger, de les rendre palpables et de leur donner du volume. Avant tout, il fallait que nous leur imaginions une nature, une attitude commune. En l'absence de toute motivation claire de leur part, excepté l'invasion de la Terre et l'anéantissement de toute sa population, nous avons insisté sur leur comportement, leur mauvais caractère. Voilà comment les martiens des trading cards se sont métamorphosés en sales gosses, en garnements espiègles et cruels. Ces extraterrestres sont simplement mauvais, méchants comme des adolescents anarchistes, rebelles, surexcités et qui ne respectent rien. Avant que leur animation ne soit confiée aux logiciels d'*Industrial Light and Magic*, j'ai d'abord opté pour des effets spéciaux plus traditionnels, à la stop-motion. Nous redoutions que nos martiens ne ressemblent au canard de **Howard the Duck**. On ne peut guère plus mal s'y prendre pour donner vie à un personnage de dessin animé ou de bande dessinée. Au départ, je tenais à ce que nous utilisions l'animation image par image, que tout **Mars Attacks !** capture la magie de la séquence la plus célèbre de **Jason et les Argonautes** : celle où Jason se mesure à l'épée à une demi-douzaine de squelettes ! Je suite page 16

Les soucoupes volantes attaquent Las Vegas : la banque saute, les joueurs aussi !

opinion

AUTOPORTRAIT

Tim Burton n'avait eu jusque là de cesse de dévoiler différentes facettes de lui-même. A la surprise générale, **Mars Attacks !**, attendu

Il y a quelques évidences qui frappent lourdement à la vision de **Mars Attacks !** Par exemple : le film de Tim Burton constitue, dans les grandes lignes de son scénario, un dégommage hallucinant de toutes les valeurs morales et cinématographiques prônées par le récent **Independence Day** (lire cependant les propos du scénariste Jonathan Gems, où l'on apprend que le copieur n'est pas celui qu'on croit !). Ou encore : en un unique plan de soucoupe volante, Tim Burton envoie dans le décor deux décennies de SF post-**Star Wars**, de vaisseaux compliqués, de designs laborieux (mieux vaut se munir d'un mouchoir pour le générique). Ou même : d'Orson Welles à Ed Wood, en passant par Inoshiro Honda, Stanley Kubrick, Mario Bava et toute la science-fiction des années 50, Burton cite, cligne de l'œil, rend hommage.

On peut multiplier ainsi les simples constatations pour essayer de cerner le film, mais l'objet n'offre pratiquement aucune prise tant son réalisateur ne s'arrête sur rien, refusant de s'inscrire dans un genre précis, malaxant inlassablement les émotions et les sensations. Au jeu des évidences, **Mars Attacks !** ressemblera au pire à un bordel incommensurable et jouissif, au mieux à un film culte instantané. Ce qui, dans les deux cas, est déjà énorme.

Tim Burton, un gène œuvrant pour la bonne cause.

Mais **Mars Attacks !** vaut bien davantage que cela dans le sens où, plus que jamais, c'est un film organiquement lié à la personnalité de son réalisateur. Si Tim Burton est toujours parvenu à exister à travers ses projets, même les moins personnels comme le premier **Batman**, il n'en demeurait pas moins un cinéaste assez insaisissable, un génie éclaté, éparpillé dans son œuvre. Du fanatique de cartoons destructeurs (**Beetlejuice**) au grand nostalgique de kitscho-ringard (**Ed Wood**), de l'ami des «freaks» (**Pee Wee**, **Edward aux Mains d'Argent**) au peintre des fantasmes et fêlures adultes (les **Batman**), après **Ed Wood** comme une récréation dans sa carrière, réunit les différentes facettes du cinéaste, et assure le lien entre ses films précédents. Burton réussit à créer une intimité, une complicité rare, pas tant avec son film qu'avec lui-même, comme si chaque plan représentait un tracé et le résultat final un autoportrait de l'artiste.

Si **Mars Attacks !** jongle avec les émotions primaires (le rire, l'émerveillement, la nostalgie, la surprise...), il réserve aussi un trouble quasi-permanent, émanant sans doute de la nature profonde de Tim Burton, chez qui l'enfant, l'adolescent et l'adulte cohabitent sagement, se tirent dans les pattes dans l'anarchie la plus totale, ou se confondent dans la création d'une œuvre unique. Il y a de la schizophrénie positive et de la folie contagieuse chez cet homme.

C'est pourquoi on ressort de **Mars Attacks !** confondu, écartelé. Avec la sensation d'avoir voyagé à travers le temps, les âges. Avec un vocabulaire «peau de chagrin», régressant jusqu'à un «*Nak*» originel. Avec l'envie d'acheter les figurines des Martiens - elles sont très belles !... Avec, en contrepoint, le souvenir d'un film accumulant les images à la fois violentes et inoffensives, incroyablement subversives, tout à fait symboliques d'un effondrement mondial des valeurs. Quand les différences sont abolies entre un Kennedy, un Reagan, un Bush, et un quelconque Président de la planète Terre, ne reste plus qu'à appeler des mariachis pour faire retentir l'hymne américain. **Mars Attacks !**, gigantesque offense à toute forme de pouvoir, ne propose d'autre alternative que la sacralisation de l'inutile, du néant, afin d'asseoir la reconnaissance d'une sous-culture dont Tim Burton serait, évidemment, le dernier des génies.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1996. Réal.: Tim Burton. Scén.: Jonathan Gems d'après «Mars Attacks !» de Topps. Dir. phot.: Peter Suschitzky. Mus.: Danny Elfman. SPFX : Industrial Light & Magic (martiens)/ Warner Digital (soucoupes). Prod.: Tim Burton & Larry Franco pour Warner Bros. Int.: Jack Nicholson, Glenn Close, Annette Bening, Pierce Brosnan, Danny DeVito, Martin Short, Sarah Jessica Parker, Michael J. Fox, Rod Steiger, Tom Jones, Lukas Haas, Natalie Portman, Jim Brown, Lisa Marie, Sylvia Sidney... Dur.: 1 h 45. Dist.: Warner Bros. Sortie le 26 février 1997.

***Mars Attacks !** milite pour la réhabilitation des bonnes vieilles soucoupes volantes d'antan, ici à l'assaut de la Terre dans un éblouissant ballet aérien.*

MARS ATTACKS !

L'attaque du Congrès : des armes très «jouets d'enfants», mais diablement meurtrières !

Je suis un nostalgique des effets spéciaux de Willis O'Brien et de Ray Harryhausen. Ils possèdent un petit quelque chose de différent, qui n'appartient qu'à eux et qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Je ne pouvais cependant pas les utiliser dans **Mars Attacks !**. Ils se seraient mal intégrés à l'image, dans les prises de vues réelles, auprès des comédiens. Mais je ne regrette pas que nous nous soyons finalement dirigés vers des images de synthèse. Chaque type d'animation possède une vibration différente, une sensation que l'on ne peut vraiment analyser. L'ordinateur collait parfaitement à **Mars Attacks !** dans la mesure où les aliens se ressemblent comme deux gouttes d'eau, que l'on peut ainsi s'attarder sur leurs mouvements, leurs gestes. Nous avons négocié nos martiens avec plusieurs compagnies d'effets spéciaux optiques pour, finalement, signer avec *Industrial Light and Magic*. Je leur ai entièrement fait confiance car ce sont des gens qui ne se focalisent pas uniquement sur la technique, qui savent laisser parler leur imagination. Jim Mitchell et ses collaborateurs ont superbement restitué le côté excentrique des martiens des trading cards *Topps*, tant dans leur apparence que dans leur comportement. Les petits bonshommes verts de **Mars Attacks !** ressemblent très exactement à ce que je voulais.

Au milieu des martiens laids comme des poux, il y a cette plantureuse espionne à la tête en forme d'endive, aussi attirante que ses congénères sont hideux....

Les vignettes *Topps* ne sont pas seulement gore, violentes, pleines d'horreurs et d'explosions ; certaines sont vraiment sexy, érotiques. Je me souviens tout particulièrement d'une illustration signée John Pound qui représente une blonde pulpeuse tombant le masque pour révéler son identité d'espionne martienne. Une créature dotée d'un cerveau disproportionné et d'énormes yeux globuleux injectés de sang. C'est totalement dans l'esprit du cinéma de science-fiction des années 50 et 60, feeling que j'essaie justement de restaurer dans **Mars Attacks !**. J'aime ces films bourrés de superbes extraterrestres sexy, étranges et décalées, les **Queen of Blood**, les **Cat Women of the Moon**. Dans les sixties, si les plus jeunes spectateurs ne s'intéressaient qu'aux monstres, les plus âgés se déplaçaient surtout pour reluquer de jeunes femmes très bien carrossées dans des tuniques très suggestives ! Tout naturellement, j'ai demandé à ma compagne, Lisa Marie, de tenir le rôle. Il n'y a pas plus étrange, plus «martienne» que Lisa, et son interprétation de Vampira dans **Ed Wood** m'a convaincu de ses talents de comédienne. Personne d'autre ne pouvait incarner une créature d'un autre monde, sans maquillage. Je lui ai donc demandé de travailler sur la base de la vignette *Topps* en question. Il fallait qu'elle donne à cette martienne une allure différente, qu'elle soit physiquement attirante et bizarre à la fois. Il fallait qu'elle se distingue aussitôt, par sa façon de bouger, des extraterrestres générés par ordinateur. Lisa bouge, se déplace avec une telle fluidité qu'elle semble voler sur un coussin d'air. Sa connaissance remarquable de son corps lui a permis de transmettre au-delà de l'écran le côté mystérieux, irréel du personnage. La toute première comédienne engagée sur **Mars Attacks !**, c'est justement Lisa ! Même si son personnage n'occupe pas l'écran plus de sept ou huit minutes, il imprime les mémoires !

Concernant les réelles motivations des envahisseurs, vous n'êtes guère explicite. Pourquoi ne pas les avoir gratifiés d'un alibi, comme les martiens de *La Guerre des Mondes* à la recherche d'une planète plus accueillante que la leur ?

Bien qu'ils soient très traditionnels dans leur look, les martiens ne se comportent pas vraiment comme prévu. Déjà, on ignore tout d'eux. Impossible de les situer. J'ai particulièrement apprécié ce flou qui va contre toutes les idées reçues. Pourquoi en saurions-nous plus long sur les martiens ? Comment les connaîtrions-nous ? Bien sûr, ils font des gestes familiers mais, dans leur culture, ces gestes ont une toute autre signification. Vous pensez qu'ils traduisent telle intention et, en fait, ce comportement signifie tout le contraire. Comme votre interprétation de la vie en général ! Vous pensez avoir tout compris, mais ce n'est pourtant pas le cas. Vous vous trompez de A à Z malgré votre assurance. C'est certes un peu abstrait. Les extraterrestres de **Mars Attacks !** sont ainsi totalement imprévisibles, à l'opposé de ce que que nous attendons d'eux ! De plus, j'ai aimé les décrire victorieux face à des hommes complètement dépassés, enlisés dans leurs valeurs.

Bien que ce soient les martiens que les spectateurs attendent, vous avez «blindé» *Mars Attacks !* en recrutant une pléiade de stars...

Je voulais en quelque chose renouveler l'expérience des **Batman**, réunir de grandes vedettes, mais à l'échelle supérieure. Que chaque personnage ou presque soit incarné par un visage familier, par un nom illustre. Il y a vingt rôles principaux dans **Mars Attacks !**. Un véritable défi d'équilibrer le temps de présence de chacun, de ne pas délaisser l'un au profit de l'autre. Si Lisa Marie a été la première recrutée, le choix

de Jack Nicholson s'est imposé de lui-même. Non pas parce que je l'avais dirigé en Joker dans le premier **Batman**, mais surtout parce que tout un chacun, moi le premier, rêvait depuis longtemps de le voir en Président des Etats-Unis ! Il fallait impérativement quelqu'un de sa pointure, qui puisse conserver toute sa dignité devant l'ambassadeur martien, demeurer d'un sérieux imperturbable, même après avoir trébuché. Lorsque je lui ai présenté le scénario pour la première fois, je lui ai d'ailleurs demandé vers quel personnage allait sa préférence. Il m'a brièvement et sérieusement répondu : « Tous ou presque ! ». Et dire qu'au début, je ne lui destinais que Art Land ! Ce n'était naturellement pas possible de répondre à sa demande. Nous lui avons en partie donné satisfaction en développant deux protagonistes à son intention. Le patron de la Maison Blanche bien sûr et aussi Art Land, un agent immobilier de Las Vegas, prêt à tout pour ramasser plus de fric encore, quitte à construire un nouvel hôtel thématique autour de la présence des Martiens. Travailler avec Jack et tous les autres avait quelque chose de surréaliste, d'irréel. Toutes ces stars réunies sur le même plateau, c'était incroyable ! Généralement, des comédiens comme Jim Brown, Glenn Close, Pierce Brosnan et Rod Steiger, vous les trouvez au générique de films très différents, dans des registres radicalement opposés. Les rassembler dans le même endroit m'évoque un épisode complètement dingue de ***L'Ile Fantastique*** !

L'obélisque de Washington : les Martiens n'épargnent ni les touristes, ni les monuments de la toute puissante Amérique.

A en croire *Mars Attacks !*, les martiens ne sont pas forcément ceux qu'on croit. Les humains paraissent plus bizarres encore que les envahisseurs. Ce sont eux les véritables martiens !

Dans un sens, oui. Les martiens représente une entité intelligente fonctionnant différemment de la nôtre. Ils disent en fait que les choses ne sont pas forcément ce qu'elles semblent être. Que d'autres choses le sont par contre, à condition bien sûr d'en prendre conscience. Je pense aussi qu'il est hautement prétentieux de tout comprendre, de tout connaître. **Mars Attacks !** exprime ce sentiment. L'important n'est pas de savoir si les extraterrestres sont bons ou mauvais, de comprendre enfin ce qui les pousse à attaquer la Terre. L'important est de savoir comment nous réagirions, nous autres humains, face à ce danger. Allons-nous trahir nos amis, déguerpir à toutes jambes en abandonnant nos proches à leur sort ? **Mars Attacks !** dit évidemment que les martiens sont des envahisseurs, des plaies pour l'humanité. Il dit également que les hommes constituent le pire danger pour l'homme. Autant ceux qui prônent la force à tout prix que les pacifistes béats ! Le film les renvoie dos à dos. J'avoue que Jonathan Gems et moi avons un peu chargé les personnages. Mais

L'Ambassadeur martien prend connaissance d'un message crypté au contenu énigmatique. Qu'importe, il est là pour leurrer les humains !

MARS ATTACKS !

Un faciès merveilleusement expressif, aussi engageant qu'une porte de prison !

■■■ aussi crétins, crédules et vaniteux sont-ils, je ne peux m'empêcher de nourrir une certaine affection pour eux. Si nous avons partagé le scénario entre une multitude de protagonistes, c'est aussi en souvenir des films catastrophe des années 70.

Vos personnages, vous ne les épargnez guère dans la satire de l'American Way of Life, notamment le scientifique interprété par Pierce Brosnan...

Le personnage de Pierce Brosnan, le Professeur Donald Kessler, provient non seulement des séries B de science-fiction des années 50, mais de chefs-d'œuvre comme **Psychose**. A la fin de **Psychose**, un psychiatre intervient pour expliquer longuement la maladie dont souffre Norman Bates. Et ces explications durent, durent... Je ne peux m'empêcher de regarder ma montre, de me dire à quel point ce type s'éternise en palabres... Mais, en même temps, j'aime ça. J'apprécie la présence de ces scientifiques. Dans les années 50, Richard Carlson les interprétait souvent. Le scénario lui laissait bien trente minutes pour développer ses théories délirantes tandis que le monstre, quant à lui, n'occupait pas l'écran plus de dix minutes ! Génial ! Mais ça ne passerait plus aujourd'hui, les spectateurs n'accepteraient pas qu'on les gruge ainsi, que les effets spéciaux passent au second plan.

***Mars Attacks !* sort quelques mois après *Independence Day*, ce qui signifie que les projets ont connu la même période de gestation. Avez-vous, d'une façon ou d'une autre, subi l'influence de ce rival ? Une pression commerciale ?**

Bien qu'**Independence Day** ait été tourné parallèlement à **Mars Attacks !**, je n'ai jamais cherché à me renseigner, à connaître les intentions précises de Roland Emmerich. Et, aujourd'hui encore, je n'ai toujours pas vu son film ! Je dois bien être la seule personne au monde dans ce cas ! Plutôt que de subir malgré moi des influences, je préfère laisser ma propre créativité s'exprimer sans contrainte. Le fait que Hollywood produise actuellement quantité de films consacrés aux extraterrestres ne me surprend pas. C'était déjà le cas dans les années 50. Pour d'autres raisons. A cette époque, ils reflétaient la peur d'une invasion soviétique. Aujourd'hui, à l'approche de la fin du millénaire, de vieilles terreurs remontent à la surface. Les films d'attaque extraterrestre permettent de les exorciser, de les tourner en dérision. De toute manière, à quoi bon se faire du mouron ? Nous ne savons rien de ce qui va survenir demain. Nous ne savons rien des extraterrestres. Nous serions d'ailleurs d'autres extraterrestres pour les extraterrestres !

Propos recueillis par **Emmanuel ITIER**
(Traduction : **Damien GRANGER**)

(1) Fondée en 1939 par les quatre frère Shorin, *The Topps Chewing Gum Company* est une véritable institution aux Etats-Unis. Fortune faite avec le chewing gum *Bazooka Joe*, elle s'impose ensuite sur le marché des trading cards, cartes à collectionner, grâce à la série western «Hopalong Cassidy», une autre sur la Guerre de Sécession («Civil War») et le base-ball... Les trading cards «Mars Attacks !» naissent de la passion de Woody Gelman (ex-animateur chez *Disney*) pour les «pulp», et sous les crayons de Bob Powell et Norm Saunders, deux vétérans de la bande dessinée eux-mêmes guidés par le scénariste Len Brown. Outre le film de Tim Burton, le label «Mars Attacks !» existe également aujourd'hui sous la forme de comic books, de deux romans, et d'une seconde série de cartes éditées en 1994.

(2) Réalisé en 1963 par Joseph Green, **The Brain that Wouldn't Die** met en scène un brillant chirurgien qui conserve vivante la tête de sa fiancée, décapitée dans un accident de la route. Toute l'astuce consiste à lui trouver un nouveau corps !

Les membres du Congrès atomisés par les Martiens : la politique américaine mise à nu !

QUAND LES

Tim Burton, Jack Nicholson, les petits hommes verts d'INDUSTRIAL LIGHT AND MAGIC et les autres reconnaissent leur dette à un homme, un pilier de MARS ATTACKS !, le scénariste britannique Jonathan Gems. Jusque là dans l'ombre des projets inaboutis du réalisateur de BEETLEJUICE, Jonathan Gems amène au film un mordant corrosif qui se mêle merveilleusement bien à la satire de l'Amérique orchestrée par un Tim Burton plus à gauche qu'INDEPENDENCE DAY...

Tim Burton et Jonathan Gems (1) se connaissent depuis 1989, année d'un **Batman** sur le scénario duquel Jonathan Gems intervient officieusement. Une intervention appréciée par le cinéaste. Les deux hommes sont faits pour s'entendre. *«Tim et moi avons bien des goûts cinématographiques en commun. Comme lui, bien que j'aie grandi en Grande-Bretagne, je me régalais des films gore de Herschell Gordon Lewis aux séances du samedi après-midi»*. Ça crée des liens, c'est sûr. Des liens d'autant plus forts que Tim Burton et Jonathan Gems vouent un véritable culte à la **Chute de la Maison Usher**, version 1960 de Roger Corman. C'est donc naturellement qu'ils se retrouvent pour travailler sur une autre version de la nouvelle d'Edgar Poe. Sobrement titré **The House of Usher**, l'histoire se déroule de nos jours dans la banlieue de Burbank. Le projet reste en l'état, sous forme de scénario. A l'instar de **Beetlejuice Goes Hawaiian**, séquelle avortée de **Beetlejuice**. A l'instar aussi de **Go Baby Go**, une comédie loufoque au sujet d'un trio de géantes, et du western surnaturel **The Hawline Monster**. Bref, Tim Burton et Jonathan Gems trépignent de voir enfin un script prendre forme. **Mars Attacks !** est celui-là, un manuscrit où ils peuvent à loisir multiplier des références chères à leur cœur. Ce sont **Le Jour où la Terre s'Arrêta**, **Les Soucoupes Volantes Attaquent**, **Planète Interdite**, **Le Choc des Mondes**, **La Guerre des Mondes**, **Les Survivants de l'Infini**... Des classiques de l'Age d'Or de la science-fiction américaine auxquels ils ajoutent un clin d'œil à **La Fiancée de Frankenstein** lorsque les Martiens retiennent la journaliste Nathalie Lake, miniaturisée sous une cloche de verre.

En mars 1994, Tim Burton et Jonathan Gems entrent dans la boutique Wacko sur Melrose Avenue, Los Angeles, une librairie où s'entassent les ouvrages, les objets de collection, les bandes dessinées les plus farfelues de la création. Là, le scénariste découvre les collections de trading cards «Dinosaurs Attacks !» et «Mars Attacks !». Elle lui tapent dans l'œil. *«Elles m'ont frappé par leur violence outrancière. Et il y avait aussi toutes ces destructions, l'Empire State Building, la Maison Blanche. Tout dans les trading cards s'avérait politiquement si incorrect que nous avons flashé sur elles»* avoue-t-il. Aussitôt, il avance en plaisantant qu'il serait drôle de produire un film dans l'esprit de ces vignettes mi-monstres mi-hémoglobine. Jonathan Gems ne croit pas si bien dire. Tim Burton prend très au sérieux la suggestion. Il opte d'abord pour «Dinosaurs Attacks !». Mais le succès de **Jurassic Park** le freine dans son élan : délicat de se risquer à la

MARTIENS DOMINERONT LE MONDE...

Les Martiens : des voyeurs découvrant les pratiques les plus intimes des indigènes terriens !

succession du tyrannosaure de Spielberg. «*Nous avons soulevé l'idée de monstres préhistoriques attaquant les faubourgs de Los Angeles. Mais nous en sommes restés là car Tim savait que* ***Dinosaurs Attacks !*** *ressemblerait trop à* ***Jurassic Park***».

Deux ou trois mois après la mirifique découverte dans la boutique de Melrose Avenue, Jonathan Gems reçoit un premier coup de fil de Tim Burton. Il apprend simultanément l'abandon de «Dinosaurs Attacks !» et le décollage des soucoupes de **Mars Attacks !**. Les turbines de l'imaginaire effervescent de Tim Burton tournent déjà à plein rendement. «*Tim avait une idée précise sur la structure de l'histoire. Il voulait plusieurs personnages dans des lieux différents qui vivraient leur propre drame privé, comme un écho à la catastrophe planétaire de l'invasion des Martiens. Nous avons donné au projet une dimension que ne possèdent pas les films des années 50 où, très souvent, trois mauvais acteurs luttent dans leur coin pour la survie de l'espèce humaine. J'ai commencé par pondre une histoire dont le budget se montait à quelque 130 millions de dollars. Il m'a fallu trois semaines pour la rédiger et bien plus pour la ramener à 65 millions. Vraiment dur, car Tim Burton et moi ne voulions rien perdre de ce qui nous plaisait dans le premier manuscrit. Nous avons agi au mieux pour le préserver au maximum !*».

Une opération très courue à Hollywood. Portés par la fébrilité de leurs idées, scénaristes et réalisateurs oublient très souvent de raisonner en termes économiques. «*Quitte à passer pour des débiles, je dois confesser que nous nous sommes tardivement aperçus que les trading cards racontaient une histoire. Nous étions à ce point concentrés sur le graphisme, les couleurs et les situations que nous n'avions pas remarqué qu'au verso, il y avait un texte !*».

De même que Roland Emmerich et Dean Devlin pour **Independence Day**, Tim Burton et Jonathan Gems s'appuient ainsi sur le film catastrophe des seventies pour mieux charpenter leur scénario. Un désastre à plus ou moins grande échelle, des protagonistes d'horizons différents qui endurent diverses épreuves... Les compères de **Mars Attacks !** ne plagient cependant pas de manière aussi servile les productions Irwin Allen (**L'Aventure du Poséidon**, **La Tour Infernale**) que les complices d'**Independence Day**. «*Après avoir revu* ***La Tour Infernale****, j'ai demandé à Tim quel moment il préférait. Il a réfléchi à peine une seconde et m'a lancé : «Robert Wagner en flammes !». C'est aussi précisément ce que j'aurais répondu !*» se souvient Jonathan Gems. Une boutade qui donne le ton, une couleur sardonique qui n'est pas celle des coupables d'**Independence Day**.

Independence Day sert la soupe aux valeurs américaines, à la bannière étoilée, affirme que l'union fait la force, que si tous les gars de la planète Amérique se donnaient la main, les aliens repartiraient illico, la queue entre les jambes... **Mars Attacks !** dispense un message radicalement opposé en caressant les clichés dans le sens contraire du poil. «*La tradition hollywoodienne veut que les stars qui jouent les gentils explosent les monstres ou les méchants. Vous devinez à peu près tout ce qui va survenir dans les films de ce genre parce que, systématiquement, les personnages incarnés par des inconnus ou des comédiens à faible notoriété y laissent leur peau. Les vedettes, quant à elles, s'en tirent avec les honneurs. Tim et moi avons choisi de vicier le procédé, de tout renverser*». En résumé, de tirer à boulets rouges sur les poncifs, de recycler les héros d'hier en zéro d'aujourd'hui, les minus d'antan en sauveurs providentiels de l'humanité. L'héroïsme s'improvise d'ailleurs au gré de miraculeux hasards dans **Mars Attacks !**. Et Jonathan Gems de prendre exemple sur **Un Monde Fou, Fou, Fou** réalisé en 1963 par Stanley Kramer. Sarcastique, cette superproduction burlesque présente cinq automobilistes qui jurent de s'aider mutuellement dans une chasse aux dollars enterrés. La cupidité, l'égoïsme et la bêtise prennent le dessus tandis que le nombre des prétendants au trésor augmente proportionnellement aux coups bas. Chacun pour soi, Dieu pour tous : exactement la philosophie des protagonistes de **Mars Attacks !**. «***Mars Attacks !*** *est une satire de la société américaine, comme l'était* ***Dr. Folamour*** *dans les années 60. Il n'a rien en commun avec les films de Mel Brooks ou les parodies genre* ***Y-a-t-il un Flic pour Sauver la Reine ?****. Ses personnages sont souvent drôles, divertissants, mais également crédibles, enracinés dans la réalité. Je ne pense pas que Bill Clinton se différencierait beaucoup de Jack Nicholson s'il annonçait maintenant l'arrivée d'extraterrestres sur Terre*». Probable, surtout que l'interprète du Président James Dale joue la sobriété dans les instants fatidiques. Onctueux, huileux et... embarrassé ! Il ignore encore ce qui l'attend, confiant dans les pacifiques intentions des Martiens. «*Leur comportement nous a été inspiré par les trading cards* Topps. *Particulièrement par l'une d'elles, tellement corsée que nous ne pouvions décemment pas la porter à l'écran. Elle montre une petite fillette dégustant une crème glacée. A l'extraterrestre qui arrive, elle dit : «Veux-tu être mon ami ?». Et le Martien la pulvérise avec son pistolet à rayons ! Imaginez que* ***Mars Attacks !*** *intègre une séquence pareille : Tim et moi passerions pour de dangereux sadiques*». Sadiques, non, mais cruels, certainement. Une cruauté très juste qui n'épargne personne. Ni les ploucs du Middle West défendant âprement leur «mobil home» du robot extraterrestre à pinces, ni les puissants de ce monde... «*Les politiciens, les hommes d'affaires, les médias... Tout ceux qui nous roulent dans la farine, tout ceux qui contrôlent la société. Ces «gagneurs» perdent tout dans* ***Mars Attacks !***. *Les Martiens ne font aucune différence entre les gens de condition modeste, ceux qui vivent dans l'ombre, et les puissants, ceux qui se sont fait une place au soleil. Aucun passe-droit ne trouve grâce à leurs yeux. Enfin, ce sont les plus humbles qui s'en tirent le mieux. L'ancien boxeur dans une passe difficile, l'adolescent qui n'a pas d'autre avenir que de passer la serpillière dans un restaurant miteux... Ils sont les véritables héros de* ***Mars Attacks !***». Des héros qui ne correspondent pas tout à fait à l'image d'un John Wayne, d'un Superman. Dans **Mars Attacks !**, le plus célèbre cowboy d'Hollywood et l'homme volant en collants bleus n'auraient pas résisté une seule bobine. Aussi goguenards que leurs compatriotes du roman «Martiens, go home !» de Fredric Brown, les extraterrestres de Tim Burton et Jonathan Gems rabattent le caquet de l'Oncle Sam, transforment en passoire les clairons de la cavalerie lourde d'**Independence Day**.

«*Independence Day constitue un sacré spectacle. Reste que sa vision m'a choqué. L'explosion de la Maison Blanche tout particulièrement. Pourtant, Tim avait tenu à ce qu'aucune information ne circule concernant* **Mars Attacks !**. *Malheureusement, les gens des trading cards* Topps *n'ont pas respecté la consigne. Tout Hollywood était au courant de nos intentions, des détails du script. D'ailleurs, si le scénario d'***Independence Day** *ressemble à un gruyère tellement les invraisemblances grouillent, c'est uniquement parce que* 20th Century Fox *et Roland Emmerich voulaient nous coiffer au poteau, nous devancer sur le marché. Comment, autrement, auraient-ils pu laisser passer de telles aberrations ? J'ignorais que Macintosh était compatible avec une technologie extraterrestre !*». Jonathan Gems l'exprime ouvertement : les fuites de *Topps* expliqueraient que des pans entiers du script de **Mars Attacks !** aient nourri celui d'**Independence Day**. Pas surprenant du tout. A Hollywood, les idées appartiennent à qui les intercepte. «*De toute manière,* ***Independence Day*** *et* ***Mars Attacks !*** *partent dans des directions opposées. Notre film répond de la façon la plus folle, la plus illogique à la possibilité d'une attaque extraterrestre. C'est parfaitement volontaire. Illogique, invraisemblable,* ***Independence Day*** *l'est également. Mais, contrairement à nous, cela n'avait rien d'intentionnel, croyez-moi*». L'évidence même, qu'il est toujours bon de rappeler. Et Jonathan Gems le souligne : la patte inimitable de Tim Burton fait déjà toute la différence. «***Mars Attacks !*** *est vraiment un film de Tim Burton, de la première à la dernière image*». Une signature identifiable en une fraction de seconde.

Marc TOULLEC

(1) Fils de la célèbre dramaturge britannique Pam Gems et auteur de quelques pièces de théâtre délirantes («Naked robots», «Susan's breasts» et «The paranormalist»), Jonathan Gems n'est pas tout à fait le seul et unique responsable du scénario de **Mars Attacks !**. Outre l'apport des trading cards *Topps* et de Tim Burton, Scott Alexander et Larry Karaszewski (**Ed Wood**) ont travaillé sur le manuscrit de base, les dialogues principalement.

SUS AUX TERRIENS !

Nathalie Lake (Sarah Jessica Parker) : frivole, idiote et arriviste !

LA PRESSE-PURÉE

Un vedette de la télévision dont le crâne sonne aussi creux qu'une noix de coco vide, un reporter mégalomane plus concerné par les soins capillaires que les rencontres du troisième type...

Les journalistes ne bénéficient pas d'un traitement de faveur dans **Mars Attacks !** La première sort tout droit du plus crétin des programmes *MTV*, le second du plus sot des journaux télévisés américains. Une paire de parfaites caricatures de la télévision américaine. Les femmes d'abord. En l'occurrence Sarah Jessica Parker dans le rôle de Nathalie Lake, bécasse de la petite lucarne, aussi inculte, ignare et bête qu'il est possible de l'être. *«On ne peut pas dire que Nathalie Lake soit une grande professionnelle»* souligne la comédienne. *«Elle n'a pas un talent fou, mais elle sent bien tout ce qui est dans le vent. En tant qu'être humain, c'est un personnage absolument inintéressant, prévisible de bout en bout.*

Jason Stone (Michael J. Fox) mord la poussière. Pauvre brushing !

Elle n'a aucune idée de qui sont réellement les martiens. Pour elle, ils ne constituent qu'un spectacle de plus. Ce sont simplement des êtres monstrueux, repoussants». Sarah Jessica Parker (partenaire de Bruce Willis dans **Piège en Eaux Troubles**, puis comédienne ratée et compagne du réalisateur dans **Ed Wood**) enfonce plus bas que terre son personnage de branchée inepte. Coquette, elle passe le plus clair de son temps à se faire les ongles et à soigner un capricieux chihuahua. Superficielle et midinette, elle glousse de contentement en flirtant avec le Professeur Kessler, invité de son talk-show superflu. Les martiens lui réservent un destin aussi sinistre que délirant et Tim Burton, cruel, n'épargne pas l'actrice dont l'énorme blair ressort ostensiblement à la caméra. Le double, au profil nasal digne de Karl Malden, de la Tabitha Soren qui sévit sur *MTV* !

L'autre reporter de **Mars Attacks !**, Jason Stone, abonde dans le même sens, redoublant de constance dans la fatuité. Petit ami et rival professionnel de Nathalie Lake, Jason Stone met son absence de talent au service de la chaîne GNN (Global New Network). *«Jason Stone se prend très au sérieux. Couvrir l'atterrissage des Martiens est le plus gros reportage de sa carrière, mais c'est toutefois secondaire comparé à ce qui l'intéresse le plus au monde : lui ! Il est à peu près aussi creux et vaniteux que Nathalie, ce qui en fait un couple parfait !»* avoue son interprète, Michael J. Fox, jouissant visiblement du pastiche des présentateurs narcissiques en fonction sur tous les networks du pays. Des types toujours très bien vêtus. Toujours aussi bien coiffés que les protagonistes ultra-laqués des sitcoms façon ***Santa Barbara***. *«Les cheveux de Jason Stone sont parfaits. Le vent souffle, ses vêtements flottent, les martiens arrivent et explosent tout, mais ses cheveux demeurent impeccablement ordonnés. Pas un ne dépasse !»* appuie encore le comédien. Un Michael J. Fox qui assène sa petite thèse sur l'agression des martiens. *«Nous respirons l'ennui. La race humaine respire l'ennui. Nous restons là à ne rien faire alors qu'il y a tant à faire, seulement parce que nous ne voulons pas agir»*. Bref, selon l'explorateur du temps de la trilogie **Retour vers le Futur**, les aliens de **Mars Attacks !** infligent à l'espèce humaine la raclée qu'elle mérite.

LES BORNÉS DE LA PAIX

Un scientifique qui aurait vu E.T. un millier de fois, une alcoolique repentie épousant les élucubrations de la philosophie New Age...

Que fait au juste Pierce Brosnan dans **Mars Attacks !** ? Joue-t-il les espions, un quelconque patron de la CIA, un tueur de martiens à coups de Walter PPK ? Niet. Le nouveau 007 tire, d'un air sagace, sur la pipe du Professeur Donald Kessler, une autorité en matière de martianologie. Avec un bel aplomb, via des phrases lénifiantes et préfabriquées, il avance que les extraterrestres, à la technologie si avancée, ne peuvent nourrir que de bienveillantes intentions. *«Le Professeur Kessler est un éminent «martianologue» doté un flegme hautement british. Il n'a bien sûr pas la moindre idée de ce qui se passe autour de lui, et ce même s'il se trouve au cœur des événements, ce qui en fait un des conseillers favoris du Président Dale, à l'intellect tout aussi déficient»*. Pierce Brosnan le dit : Donald Kessler appuie ses théories martiennes sur un optimisme béat, sans fondement aucun. Il voit dans l'arrivée des aliens le début d'une ère nouvelle pour l'humanité. *«Kessler se trompe systématiquement. Dans son beau costume bleu* Cerruti, *il affirme mordicus au Président Dale que tout ira bien. Et les martiens pulvérisent tout ce qui ressemble à un homme !»*. En résumé, Kessler est un imbécile crédule, un savant lobotomisé qui tombe sous le charme vaseux de Nathalie Lake. Après l'extermination totale du sénat par les martiens, il rejoint, malgré lui, la nouvelle élue de son cœur dans le laboratoire des aliens ! Et Tim Burton lui concocte un sort façon **The Brain that Wouldn't Die**, l'une des séries B qui a marqué son enfance.

Donald Kessler n'est pas le seul à donner le bon dieu sans confession aux visiteurs de la Planète Rouge. Il sont nombreux à adhérer à son pacifisme forcené. Parmi les pro-Martiens : Barbara Land, une rescapée de Woodstock, adepte de la méditation plus psychédélique que transcendantale. Epouse du cupide Art Land et militante aux Alcooliques Anonymes, elle retombe dans la boisson par désespoir. Elle s'attendait à ce que ces Martiens-là ressemblent à des hippies sur le retour et scandent «love and peace». Tout faux pour cette disciple de la philosophie New Age. *«J'adore l'optimisme indéfectible de mon personnage face aux calamités qui l'accablent»* insiste Annette Bening, madame Warren Beatty à la ville et maîtresse de Michael Douglas dans **Le Président et Miss Wade**. Une bien belle comédienne qui révèle dans **Mars Attacks !** des dons insoupçonnés pour la fantaisie. Perruque auburn, bijoux en toc, faux ongles et air évaporé, Barbara Land finit par se rendre à l'évidence : les Martiens ne sont pas des enfants de chœur.

Donald Kessler (Pierce Brosnan), un beau parleur complètement à côté de la plaque !

James Dale (Jack Nicholson), un Président qui soigne plus son image que ses concitoyens !

La Première Dame (Glenn Close) veille sur les lustres et maquettes de la Maison Blanche.

LES LOCATAIRES DE LA MAISON BLANCHE

Un Président imbu de son autorité, une Première Dame tirant sur la mégère pincée, leur fille boudeuse, un attaché de presse queutard...

Pour avoir apprécié sa prestation dans **Batman**, Tim Burton n'envisageait pas d'autre interprète au Président James Dale que son ex-Joker, Jack Nicholson, à l'exception de Warren Beatty, pressenti un instant. «*Sur **Batman**, nous nous sommes merveilleusement entendus. Si bien que Jack Nicholson prenait souvent mon parti quand il s'agissait d'imposer mes idées au studio. J'ai aussitôt pensé à lui pour incarner James Dale. Il n'y avait pas de meilleur acteur que lui pour affronter les Martiens ! J'aime les gens qui croient en ce qu'ils font, qui n'hésitent pas, même dans les situations les plus folles*». Jack Nicholson n'attend pas longtemps pour monter à bord de la soucoupe **Mars Attacks !**, satisfait de pouvoir faire son **Dr. Folamour** à lui, de personnifier deux personnages opposés dans une partie de dés planétaire où se joue l'avenir du monde. James Dale bien sûr et également Art Land, promoteur immobilier installé à Las Vegas.

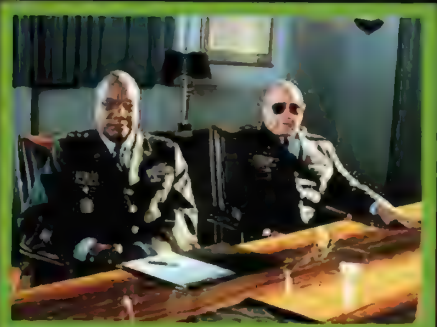
Leader du Monde Libre, incapable de prendre une décision sans tergiverser inutilement, soucieux de soigner son image et de rentrer dans l'Histoire par la grande porte, James Dale a l'épouse qu'il mérite, la coincée Marsha. Première Dame des Etats-Unis incarnée, ô surprise, par la généralement très sérieuse Glenn Close. Délurée par Tim Burton, la Grande Salope des **Liaisons Dangereuse** et future Cruella DeVil de la version live des **101 Dalmatiens** s'en donne à cœur joie. Elle refuse à des créatures aussi affreuses que les Martiens les honneurs des salons de la Maison Blanche, s'inquiète pour le lustre de cristal légué par Nancy Reagan... «*J'ai accepté de participer à **Mars Attacks !** parce que le script m'avait fait hurler de rire et que j'avais toujours voulu travailler avec Tim. Son imagination débordante me ravit. A certains moments, il me demandait d'être exactement la Fiancée de Frankenstein et, à d'autres, il me disait de cracher mon venin. Marsha Dale est un amalgame de beaucoup de femmes de présidents. Elle est très lisse, ne révèle rien de ses sentiments, mais elle adore son mari. J'ai pensé qu'un air pincé, un look «cheveux en arrière et sourire de convenance» était tout à fait de circonstance*».

Bon chic bon genre, Marsha Dale est la mère de l'adolescente boudeuse Taffy (Natalie Portman, la gamine de **Léon**), grande mangeuse de pizzas et réplique de la Winona Ryder de **Beetlejuice**. Une teenager que les hurlements du Général Decker réveillent depuis sa chambre de la Maison Blanche. Aux cris de la vieille baderne, elle répond par un surréaliste : «Il y a des gens qui habitent ici !».
Jerry Ross (Martin Short, le microbe humain de **L'Aventure Intérieure**) habite de temps à temps à la Maison Blanche. Dans la garçonnière Kennedy plus précisément, boudoir décoré avec le goût exquis d'une chambre thématique de maison de passe. Client régulier des péripatéticiennes officiant non loin, il y attire sa dernière conquête, une créature sculpturale au crâne anormalement développé. Un détail qui lui échappe car son regard se fixe à hauteur du buste de la mystérieuse inconnue. Un ravissant collet pour un chaud lapin !

L'AIGLE ET LA COLOMBE

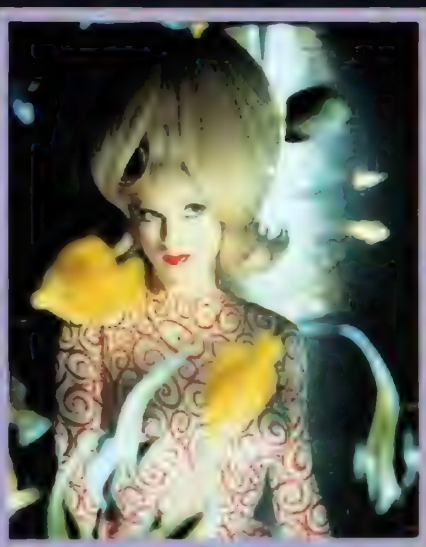
Un Fou de Guerre, un fou de la fleur au fusil : entre les deux, le cœur du Président des Etats-Unis balance...

Des militaires, il s'en présente de tous les genres dans le bureau ovale du Président James Dale. Des ganaches viscéralement hostiles de la vieille école qui, faute de soviétiques à atomiser, se replient sur les Martiens. Leur contraire : des pacifistes qui portent l'uniforme pour mieux contrarier les va-t-en-guerre.
Le Colonel Decker appartient à la première catégorie. Un rôle en or pour cet éternel équilibriste du cabotinage qu'est Rod Steiger, Napoléon dans le monumental **Waterloo** et truculent Juan Miranda dans **Il Etait une Fois la Révolution**. «*Le Général Patton m'a fortement inspiré. Reste que je n'avais guère besoin de remonter si loin dans le temps pour trouver un modèle. Quelques-uns des meilleurs réalisateurs avec qui j'ai travaillé, des gens comme Elia Kazan, Sidney Lumet et David Lean, sont de la même eau. Ils passent leur temps à tout imposer aux comédiens. Ce n'est absolument pas le cas de Tim Burton. Il vous fait confiance et vous le savez de votre côté. Il me rappelle certains metteurs en scène européens par sa façon de travailler. Tim Burton arrive sur le plateau les mains vides. Tout tient dans sa tête. Il observe le décor, assure les répétitions des comédiens en leur expliquant la scène. Des explications qui déconcertent parfois car il baigne dans son univers, dans une réalité qui n'est pas forcément celle de ses interprètes*». Et Rod Steiger de se remémorer sa première entrevue avec Tim Burton. Il s'attend à rencontrer Raskolnikov, l'étudiant homicide de «Crime et châtiment», un type austère, tout de noir vêtu, faisant sans cesse le signe de croix. Dans un large sourire jusqu'aux oreilles, le cinéaste s'adresse à lui en italien, avant que la conversation ne se poursuive, une bonne heure, dans la langue de la Comedia del arte ! Bienvenue à Rod Steiger. Un vétéran si respecté que, durant les réunions avec Tim Burton, les autres comédiens ne prenaient place qu'après qu'il ait d'abord choisi sa chaise !
Rod Steiger peut donc, avec la bénédiction du commandant de bord, caricaturer à outrance deux généraux mythiques de l'armée américaine. Patton pour le maintien martial, les coups de gueule, et Mac Arthur pour les lunettes de soleil ! «*A la différence d'eux, Decker est un idiot qui ne sait absolument pas ce qu'il fait. Il ne raisonne qu'en termes d'attaque, de massacre et d'offensive*». La philosophie ordinaire d'un Adjudant Kronenbourg épinglé par Cabu !



Les généraux Casey (Paul Winfield) et Decker (Rod Steiger) : pas un pour rattraper l'autre !

Les faveurs du Président Dale, Decker les dispute au Général Casey, guère plus brillant mais plus sympathique parce que pacifiste. Pacifiste imbécile coulé dans le même moule que le Professeur Kessler. Son interprète ? Paul Winfield dont la filmographie inclut **Star Trek II**, **L'Emprise des Ténèbres** et **Cliffhanger**. «*Mon personnage constitue l'une des facettes de la même médaille. D'un côté, il y a ce vieil officier acariâtre incarné par Rod Steiger. De l'autre, le Général Casey qui voit dans l'arrivée des Martiens le début d'une nouvelle ère diplomatique. Et il veut piquer le job de chef d'état major des armées à son rival. Reste qu'on ne ficte pas aussi facilement à la porte un olibrius comme Decker*». Surtout que l'aigrefin en question ne se trompe pas : les Martiens méritent d'effectivement d'être balayés de la surface du globe. Comme ses locataires d'ailleurs ! «*Travailler avec Tim Burton est une curieuse expérience. Tim part dans six directions à la fois. Il s'occupe de l'emplacement de la caméra, visionne les rushes, surveille la deuxième équipe, vérifie le décor d'un autre plateau et revient tourner la scène en question. Tout ça simultanément, avant de renouveler le cycle ! En tant que comédien, si vous voulez des directives très précises, une attention de tous les instants, c'est vraiment dur, déstabilisant. D'autant plus difficile que Tim ne disserte jamais profondément sur la manière d'aborder votre personnage. Sa direction d'acteur s'arrête au niveau du choix des interprètes. C'est pour cette raison qu'il les choisit généralement bons pour mieux les livrer à eux-mêmes*». Une méthode éprouvée, efficace : Paul Winfield, Rod Steiger, Glenn Close, Jack Nicholson et tous les autres transmettent au-delà de l'écran leur bonheur de participer à **Mars Attacks !**. Pour un peu, ils piqueraient la vedette aux Martiens d'*Industrial Light & Magic* ! ■■■



Lisa Marie est la Martienne : une Miss Mars doublée d'une véritable Nikita !

LA BELLE MARTIENNE

Elle est si belle. Belle à en mourir lorsqu'on gratte la surface. Le camouflage le plus sexy de mémoire d'espion extra-terrestre !

Quoi de mieux pour infiltrer la Maison Blanche et éliminer le Président que d'envoyer une taupe martienne sous enveloppe humaine ? Tellement sexy, si voluptueusement carrossée que l'attaché de presse Jerry Ross lui fait les honneurs du boudoir Kennedy, sur fond du «Stayin Alive» des Bee Gees. Ambiance feutrée à souhait. Cette créature incendiaire, entre Marilyn Monroe et la Fiancée de Frankenstein, s'inspire de l'une des trading cards *Topps*. Une vignette éditée dans la collection de 1994. Numérotée 76, elle décrit le personnage tel qu'il se présente, ou presque, aujourd'hui à l'écran. «*La Martienne s'inscrit tout à fait dans l'esprit des années 60 avec ces filles extraterrestres hautement bizarres. Il m'a suffi de retoucher légèrement cette carte pour lui donner vie*» explique Tim Burton.

Longue robe moulante ornée de volutes cosmiques, maquillage appuyé, coiffure en forme de choucroute, seins coniques, silhouette galbée... Le réalisateur dessine lui-même l'espionne alien d'après les formes sculpturales et l'étrangeté naturelle de Lisa Marie, sa compagne. Autant Lisa Marie que Tim Burton appuient leur description graphique de la capiteuse Martienne sur les travaux d'Alberto Vargas. Des années 40 aux sixties, cet artiste représente l'idéal de la femme américaine, de la pin up allumeuse aux bombes érotiques dont les charmes s'étalent dans les pages de *Playboy* et *Esquire*. Autres caractéristiques de l'affriolante Martienne : une bague-caméra en forme d'œil, un chewing-gum bleu qui lui permet de respirer l'atmosphère terrestre et une arme en forme de mini sèche-cheveux ! «*C'est Tim Burton lui-même qui a conçu ce pistolet. Il a jeté sur le papier trois sphères de taille décroissante, collées l'une à l'autre, et nous a simplement indiqué qu'il voulait quelque chose ressemblant à ça*» indique Jerry Moss, le responsable de ce genre d'accessoires. Un boulot facilité par la très fertile imagination de Tim Burton ! Les conseils avisés du «movement coach» Dan Kamin, grâce auquel Robert Downey Jr marchait comme Chaplin dans le film homonyme, permirent quant à eux à Lisa Marie d'adopter cette démarche si particulière, à la fois reptilienne et aérienne.

L'AMÉRIQUE PROFONDE

Si MARS ATTACKS ! se braque sur les hautes sphères du pouvoir, des états-majors et des médias, il lui arrive aussi de descendre sur Terre. Sur une planète à part entière : Las Vegas...

La frénésie gagne la Maison Blanche, la presse se presse, les militaires les plus retors planchent déjà sur une offensive atomique... Et l'Amérique Profonde dans ce tableau aussi apocalyptique que loufoque ? Elle réagit diversement. Tandis que l'ex-troufion se gargarise de fierté à voir son fils aîné rejoindre son régiment, Las Vegas flambe. Au sens figuré d'abord. Art Land, promoteur immobilier et arnaqueur de son état, ouvre la marche. Jack Nicholson interprète cette fripouille dont la garde-robe donne dans les vestes à couleurs électriques, les chemises flashy avec col en pelle à tarte, les stetson démesurés... Au costumier Colleen Atwood de vêtir Jack Nicholson comme l'alter-ego de la chanteuse country Dolly Parton. «*Jack pensait que Art Land devait être habillé à la mode Western. Tim et moi avions évoqué Nudie's, un célèbre couturier de Las Vegas. Dans les années 50, il a dessiné des tenues très élaborées comme celles de Roy Rogers* (1). *On a donc, tout naturellement, engagé ses anciens collaborateurs*». L'habit faisant parfois le moine, Art Land honore ses costumes criards par un mauvais goût effréné, une grossièreté permanente et un sens des affaires aux confins du crapuleux. «*J'ai essayé de trouver à Jack un maquillage qui soit radicalement différent de celui du Président, mais qui ne prenne pas trop de temps à appliquer, qui ne soit pas trop inconfortable pour lui. On lui a mis un faux nez et, pour jouer avec son célèbre sourire, je lui ai enduit les dents d'un vernis qui donnait l'illusion de mauvaises couronnes*» intervient Ve Neill, celle qui transforma déjà Jack Nicholson en Joker dans **Batman**. Une escalade dans l'esthétiquement horrible !

À Las Vegas, les machines à sous crépitent comme si de rien n'était. Pendant les premières heures de l'invasion du moins. Boxeur déchu, reconverti en attraction pharaonique, Byron William (Jim Brown, l'une des premières stars noires d'Hollywood) sollicite en vain une augmentation du patron de son casino pendant que sa femme (Pam Grier, transsexuel guerrier dans **Los Angeles 2013**) détourne le bus qu'elle conduit pour réprimander ses gosses. Art Land éructe, son épouse Barbara se remet à picoler... Et Danny De Vito, dans un rôle de rustre concupiscent sans nom, s'adonne à sa passion : la roulette. «*Le flambeur est un type qui veut jouer. Il n'y a que ça qui l'intéresse, aller à Las Vegas, s'amuser. Peu importe si les Martiens débarquent ou font sauter la Maison Blanche. Il est là pour jouer aux dés et s'éclater. Sa préoccupation dans la panique se résume à : "Qu'est-ce font ces show-girls qui regardent la télé au lieu de remuer leur petit tralala !"*». Quand les casinos subissent les assauts extraterrestres, le Flambeur se rend cependant à l'évidence, prêt à négocier sa vie contre une Rollex. Regrettable cependant que son personnage ne s'intègre qu'artificiellement au scénario. Sans lui, **Mars Attacks !** ne se serait pas plus mal porté.

Art Land (Jack Nicholson) : une fripouille à l'affût du moindre coup juteux !

Le joueur (Danny De Vito) et une Cléopâtre de casino : Las Vegas selon Tim Burton.

Sans Tom Jones, par contre, le film n'aurait pas été le même. Une «brique» capitale à l'édifice, doublée d'une véritable confession de la part de Tim Burton ; le cinéaste vénère ce chanteur, véritable pilier des nuits de Las Vegas, tombé en désuétude aux États-Unis. «*J'ai toujours été fan de Tom Jones. Quand j'étais enfant, je n'ai jamais eu l'impression que quiconque autour de moi aimait vraiment la musique, à part Tom Jones. Alors, je l'écoutais beaucoup*». Adulte, Tim Burton lui tire sa révérence.
Bel hommage : le cinéaste offre à Tom Jones d'interpréter... Tom Jones ! Dans son milieu naturel, sur la scène de Las Vegas, au milieu de musiciens que les Martiens farceurs pulvérisent. «*Depuis toujours, j'aime jouer mon propre personnage et me jouer de moi-même*» continue, consentant, l'interprète de «What's new pussycat ?». Généreux, Tim Burton lui réserve le mot de la fin de **Mars Attacks !**, la chanson «It's not unusual !». Un moment de pure magie, entre comédie musicale et documentaire animalier façon «C'est la Vie» de Walt Disney.

Marc TOULLEC

(1) Ultra prolifique, Roy Rogers est le profil même du cowboy chantant, héros de westerns et star de la chanson country à destination de l'Amérique rurale. Il sévissait surtout dans les années 40 et 50.

COMME UN PARFUM DE RÉTRO...

La science-fiction de la vieille école, Tim Burton l'adore plus que tout au monde. Bien plus que les décors high-tech, les dernières innovations esthétiques et technologiques, l'avant-garde plastique... Surtout pas de sophistication criarde dans MARS ATTACKS !, de records battus, de performances à faire rager de jalousie la concurrence. Du moins, rien qui ne laisse paraître. Surtout pas en matière d'effets spéciaux. Hors du temps, MARS ATTACKS ! met des moyens considérables au service de la philosophie économique obligée d'Ed Wood...

Lorsqu'il se jette dans **Mars Attacks !**, Tim Burton ne jure que par Ray Harryhausen, l'homme par qui les créatures mythologiques de **Jason et les Argonautes**, du **7ème Voyage de Sinbad** et autre **Choc des Titans** prennent vie. **Mars Attacks !** sera donc tourné avec des prises de vues réelles pour les comédiens et de l'animation image par image pour les Martiens. Une technique presque aussi vieille que le cinéma, sophistiquée, améliorée dans **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**. Une production Tim Burton justement. Dans ce but, le cinéaste se lance dans une véritable chasse aux talents nouveaux. Principalement en Europe. Du côté de Manchester, Grande-Bretagne, il découvre l'atelier *Mackinnon & Saunders*, spécialiste de la stop-motion, autrement dit de la marionnette articulée. *«Tim voulait donner à* ***Mars Attacks !*** *tout le magnétisme du combat au glaive contre les squelettes de* ***Jason et les Argonautes****. Il existait bien d'autres moyens pour animer les Martiens, mais il croyait dur comme fer à cette option. Tout ce qui concerne de près ou de loin une vie extraterrestre dans le film devait se plier aux exigences de la stop-motion. Tim Burton refusait systématiquement tous ces effets spéciaux ringards, style un figurant dans une combinaison ou une main d'alien qui ne serait qu'un gant de caoutchouc. Même les engins spatiaux devaient être animés image par image»*, comme celles de Ray Harryhausen pour **Les Soucoupes Volantes Attaquent**. Ian Mackinnon le souligne : Tim Burton ne jure alors que par la stop-motion. A la demande du cinéaste, les deux Anglais intègrent donc *Skellington Productions*, le studio derrière les effets spéciaux de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**. Des mois durant, ils s'activent sur les marionnettes. Sur ces Martiens en connexion directe avec les envahisseurs des trading cards *Topps* de 1962, oubliant le revival de 1994. *«Les Martiens de 1994 évoquaient trop l'Alien et le Predator. Ils ne possédaient pas le côté délicieusement rétro des créatures originales»*. Ian Mackinnon et Peter Saunders enrichissent ce concept d'une trouvaille de leur cru : sans leur imposant scaphandre, les extraterrestres ne sont pas plus épais qu'un sandwich SNCF !

Malgré la magie de la stop-motion et les performances de *Skellington Productions*, les producteurs de **Mars Attacks !** se rendent à l'évidence : la stop-motion, malgré de récents et spectaculaires perfectionnements, demande un temps considérable. D'où des retards à prévoir, une date de sortie à revoir, par conséquent un préjudice immense infligé par **Independence Day** et les projets rivaux. **Mars Attacks !** risque gros. Fraîchement débarqué de **Jumanji**, le producteur Larry Franco suggère alors une petite visite chez *Industrial Light and Magic*, la boîte de George Lucas. Une société d'effets spéciaux grâce à laquelle tous les miracles relèvent désormais du possible. Possible de donner l'illusion de toute vie, éteinte (les dinosaures de **Jurassic Park**) ou actuelle (la ménagerie de **Jumanji**). *«Nous avons commencé par un petit test pour persuader Tim Burton. Sans plus de documentation que les trading cards* Topps*, nous avons digitalement reconstitué un Martien que nous avons glissé dans un environnement réel, dans la voiture que les éléphants piétinent dans* **Jumanji***. Pour avoir travaillé sur ce film, Larry Franco savait de quoi nous étions capables. Nous avons ensuite techniquement amélioré la démonstration»* soutient Jim Mitchell, responsable des effets infographiques du film. D'abord hostile à l'utilisation de l'ordinateur, Tim Burton change progressivement de point de vue. *«Il reprochait aux images de synthèse leur extrême fluidité, des mouvements excessivement gracieux, graciles même. Si Tim admire* **Toy Story***, il n'apprécie pas son caractère froid, le côté artificiel et lisse des jouets. Il redoutait que* **Mars Attacks !** *s'engage dans cette direction. Entre les mains d'opérateurs adaptés, nous pouvions très bien coller au «feeling» de l'animation traditionnelle à laquelle Tim voulait que nous rendions en quelque sorte hommage. Il suffisait de le demander ! De son point de vue, les Martiens avaient quelque chose de reptilien dans leur démarche. Nous en avons tenu compte dans la poursuite des tests. Et tout a marché comme nous le voulions»*.

Définitivement rallié à l'option *Industrial Light and Magic*, Tim Burton ne regrette aujourd'hui rien. Il admet que la présence des Martiens à l'écran n'aurait pas dépassé les dix ou quinze minutes en cas d'emploi de la stop-motion si chère à son cœur. Si chère également pour la production, en termes de temps et de dollars. *«Il n'y a vraiment pas grand-chose à regretter car nous avons aussi quasiment repris l'intégralité du design adopté pour la stop-motion. Seule différence : la taille des Martiens, que nous avons réduite. De plus, nous avons davantage adapté leur scaphandre à leur morphologie squelettique»* continue Jim Mitchell, visiblement satisfait d'énumérer les avantages des images de synthèse. Elles ne connaissent aucune limite, permettent les reflets de lumière sur les heaumes de verre, la profusion des rayons multicolores... A l'écouter, **Mars Attacks !** lui doit tout. Presque le cas. *«Animer les Martiens constitue un véritable bonheur. Une joie d'autant plus forte que nous leur avons permis deux comportements bien distincts, respectivement dans leur soucoupe et dans notre environnement où ce sont des conquérants. Dans leur soucoupe, ils affichent une grande décontraction, regardent la télévision, se balancent sur leur chaise... Il y aurait un autre* **Mars Attacks !** *à tourner, essentiel-*

L'intérieur du vaisseau-mère : un look rococo emprunté à **Planète Interdite** *!*

MARS ATTACKS !

Un Martien sous forme de marionnette «live» : un concept abandonné mais très proche du résultat final.

■■■ *lement consacré à leur mode de vie. A l'exception du plateau central de la soucoupe de l'ambassadeur, tous les éléments sont le fruit d'images de synthèse, les instruments chirurgicaux notamment. Le défi consistait à les rendre aussi solides que possible, à assurer une véritable interaction entre les objets et leurs usagers».* Opération réussie, y compris lorsqu'un Alien déplie les pages centrales d'un magazine de charme bien connu !

Au-delà de la technique pure, les effets spéciaux de **Mars Attacks !** respectent scrupuleusement le mot d'ordre de Tim Burton : le look rétro, science-fiction à l'ancienne, rococo et kitsch. La sophistication des logiciels d'*Industrial Light and Magic* doit impérativement en capturer la fibre, l'esprit. Un paradoxe payant. L'ultra-moderne se met au service de l'antique, le restaure comme des chercheurs restaurent une relique. *«Plus que tout, Tim Burton tenait à ce qu'*Industrial Light and Magic *ne dénature pas le charme des vieilles séries B de SF. Aucun danger car, en admettant que nous nous soyons écartés de ses directives, Mark Morris, notre directeur artistique, nous aurait ramenés dans le droit chemin. Mark est à lui seul une encyclopédie vivante de ce genre de cinéma».* Une érudition qui se vérifie aux quatre coins de l'écran. Tel décor renvoie à **Planète Interdite**. Telle panoplie d'apprenti-sorcier à **La Fiancée de Frankenstein**. Et le cerveau hypertrophié des envahisseurs aux extraterrestres en voie d'extinction des **Survivants de l'Infini** ! *«Tim Burton souhaitait donner un air rétro à* ***Mars Attacks !****. Il ne voulait pas que les accessoires soient trop contemporains, mais plutôt intemporels. Nous avons donc longuement étudié des classiques comme* ***Le Jour où la Terre s'Arrêta****,* ***Planète Interdite*** *et* ***Les Survivants de l'Infini*** *pour nous plonger dans l'époque. De même, nous nous sommes attardés sur la plastique des dessins animés, des publicités des années 40 et 50, sur le constructivisme russe d'alors. Nous voulions aboutir à quelque chose dans l'esprit de Planète Interdite. Nous n'avons cependant pas trop appuyé cet aspect à l'écran.* ***Mars Attacks !*** *joue prioritairement sur le mélange des styles»* soutient le chef décorateur Wynn Thomas, familier des génériques de Spike Lee. Difficile, effectivement, d'affirmer avec précision à quelle époque se déroule l'invasion des Martiens. Pour cause : Tim Burton brouille les pistes. Même les costumes n'échappent pas à sa vigilance. *«Tim représente les choses comme il les voit. Ainsi les militaires sont en treillis vert, un point c'est tout. Pas de rang, pas de matricule. Ils ressemblent à de petites figurines de soldats, à des G.I. Joe»* intervient Larry Franco.

A l'heure où les superproductions de science-fiction surenchérissent dans le «m'as-tu vu» technologique, **Mars Attacks !** passe pour un vestige anachronique, un OVNI à l'horizon du cinéma américain. C'est vraiment le cas de le dire.

Marc TOULLEC

Industrial Light and Magic fidèle aux instructions de Tim Burton : des Martiens «rétro» qui dissimulent adroitement leurs origines infographiques.

Même lorsqu'il s'agit de débattre de la paix et de la solidarité entre les mondes, les Martiens ont la gâchette facile !

actualité cinéma
sortie le 15 janvier

LOST HIGHWAY

bizarre ? vous avez dit bizarre ?

DAVID LYNCH

Un cinéaste précieux. Le seul qui ait bâti sa carrière sur le bizarre, l'irrationnel, l'indicible et le refus d'expliquer les événements les plus absurdes, de se livrer à l'analyse. Dans les courts métrages expérimentaux des débuts (SIX FIGURES, THE ALPHABET, THE GRANDMOTHER), dans les toiles grises aériennes à la Jean-Michel Folon, dans ses dessins pour les journaux américains, dans ses films... Partout, David Lynch sème les germes d'un autre monde. D'un monde parallèle au nôtre : derrière les façades, sous la pelouse, dans les bouges les plus infâmes... Toujours à l'affût d'indices qui mènent vers une autre dimension, qui fissurent le réel et en font douter. ERASERHEAD, ELEPHANT MAN, BLUE VELVET, DUNE même, la série TWIN PEAKS et son succédané cinéma, SAILOR ET LULA, LOST HIGHWAY aujourd'hui... De film en film, David Lynch soigne le mystère. Mystère, son mot fétiche justement.

On imagine que *Lost Highway* est né dans des circonstances au moins aussi étranges que le film lui-même...

Au début, il y avait uniquement des bribes d'idées, des flashes dont j'ai parlé avec Barry Gifford, mon partenaire de **Sailor & Lula** et du téléfilm **Hotel Room**. Dernièrement, il a écrit un livre titré «Night people» dont les personnages utilisaient souvent l'expression «l'autoroute perdue», «lost highway», le nom d'une chanson de Hank Williams, ce qui a déjà donné son titre au film. Barry m'a lancé : «Ecrivons un scénario à partir de ça». Nous avons échangé nos points de vue. Malheureusement, Barry détestait mes suggestions et moi les siennes. Dans l'impossibilité de voir aboutir cette première histoire, nous avons choisi de repartir à zéro sur une nouvelle idée, celle dont découle tout **Lost Highway**. La nuit du dernier jour de tournage de **Twin Peaks - Fire Walk with me**, j'ai rêvé de cette histoire de cassette que reçoit le couple. Un rêve effrayant que j'ai ensuite raconté à ma compagne, Mary Sweeney, qui a réagi comme moi. Barry Gifford s'est immédiatement intéressé à ce singulier cauchemar. J'aime travailler avec lui, un type aussi exceptionnel que les personnages qu'il imagine. On pourrait dire que nous sommes des esprits apparentés. J'apprécie ce que disent ses héros, la manière dont ils parlent.

Comment, exactement, opérez-vous avec Barry Gifford ? Vous fonctionnez au tac-au-tac, par touches successives ?

Très simple. Nous nous enfermons dans une pièce, nous sommes assis et nous parlons. Voilà tout. Nous exposons nos idées respectives. Si elles plaisent aux deux, nous les écrivons. Nous discutons beaucoup. Je travaille de la même façon avec les comédiens, avec Angelo Badalamenti pour la musique. On parle et le processus de création se met naturellement en marche. Je privilégie la communication dans la préparation des films. Le plus stimulant, un moment enivrant : la naissance, la découverte de l'idée. Des instants privilégiés. La seconde d'avant, elle n'existe pas. Le vide total. Brutalement, sans que l'on sache trop pourquoi, elle surgit. Elle est là et vous n'avez plus qu'à la coucher sur le papier. Lorsqu'une scène commence à nous prendre la tête, nous l'abandonnons au profit d'une autre pour ensuite y revenir. Un pur bonheur de voir une histoire se construire, de voir toutes ses composantes s'imbriquer, se confondre. J'aime les choses qui évoluent. Pour cette raison, je continue à réviser le scénario durant le tournage. Parfois, je me livre à de sensibles corrections.

Et, de même, vous laissez vos interprètes modeler les dialogues à leur guise ?

Je ne crois pas que cela serait raisonnable. Le fond et le sens ne doivent pas être altérés. Tout est si fragile qu'une intervention non contrôlée peut tout bouleverser. Parfois, un comédien me dit pouvoir améliorer quelques lignes de dialogue. Je suis très ouvert aux suggestions ; j'écoute les acteurs qui ressentent les choses différemment. Ils peuvent me convaincre.

Quelle place tient la musique dans la stimulation de votre imaginaire ? Une place croissante à l'instar de celle qu'elle occupe dans vos films ?

La musique est une grande source d'inspiration. Quand je tourne, j'essaie presque systématiquement de rythmer la séquence par la musique. Un assistant se tient toujours prêt, dans les parages, avec un énorme lecteur de cassette ou de compact-disc. Peter Deming, le directeur de la photo, écoute également de la musique lorsqu'il règle les détails techniques de l'image ; elle lui dicte ce qu'il doit faire. Il y a un inconvénient majeur à cette manière de procédé ; les décibels empiètent sur la bande

Bill Pullman et David Lynch, solidaires dans un mystère abyssal...

L'Homme-Mystère (Robert Blake) : un Monsieur Loyal de la manipulation sardonique sur lequel David Lynch ne dit rien. Ou presque...

sonore. Nous sommes donc contraints de post-synchroniser les dialogues. Les comédiens se doublent eux-mêmes. En fait, le plus souvent, je fais deux prises, l'une musicale, l'autre sans musique. Suivant les chansons, les partitions que vous choisissez, les acteurs se comportent différemment, marchent différemment. Cela donne aux images un autre tempo. Toutes les musiques peuvent m'inspirer. J'ai, par exemple, reçu une cassette de heavy metal sur le plateau. J'ai adoré : des images me sont venues. Afin de partager mon intérêt pour ce groupe, j'ai donné une copie de la cassette à chaque membre de l'équipe. Pourtant, au début, personne n'aimait le hard rock. Je suis parvenu à les convertir. Cette musique enrichit, nourrit certains passages de **Lost Highway**. Angelo Badalamenti, de même, contribue aussi à mon inspiration. Il a développé mon oreille musicale. Avant de le rencontrer, je ne connaissais rien à la musique. Je regrette qu'aujourd'hui Angelo soit très occupé à jouer au golf. Il ne compose plus autant que par le passé.

Expliquez-nous le fond de *Lost Highway*, le sens profond de l'histoire ? On craint vraiment de ne pas tout comprendre, de manquer des détails de la plus haute importance...

Je refuse d'en dire plus que ce que vous voyez à l'écran. Je ne vous en veux pas de me le demander, mais je n'y tiens pas. Aujourd'hui, on parle trop des films, on les décortique trop, on dit tout. Cela affaiblit, cela appauvrit l'efficacité, la magie de la découverte. Je pense sincèrement qu'il faut parler des films le moins possible. Je rencontre souvent ce problème avec les journalistes ; ils veulent tout savoir et je ne veux rien leur raconter. En réalité, je déteste les gens qui s'appesantissent trop sur leur travail. En tant que spectateur ou lecteur, je veux être en mesure d'apprécier leur œuvre sans qu'ils m'imposent leurs intentions, sans qu'ils s'attardent sur le message qu'ils ont voulu transmettre. Je me contrefous de savoir ce que ce type pense si ce n'est pas dans son film. Si cela y est bien, je le vois et je n'ai pas besoin qu'on m'en révèle plus. Concernant **Lost Highway**, je ne peux que répéter ce que le dossier de presse publie. **Lost Highway** est un film noir du 21ème siècle. Une enquête dérangeante sur des crises d'identités parallèles. Un monde où le temps est dangereusement hors de contrôle. Un terrifiant voyage sur la route perdue. Sur le plateau, l'attachée de presse de la production a défini le film ainsi : «Une fugue psychogénique». Une très belle définition. Psychogénique vient du jargon médical. Le mot désigne une personne qui change du tout au tout, de personnalité, d'amis, d'environnement...

En fait, plus on vous pose de questions, plus vous avez tendance à ne pas y répondre. Par peur de rationaliser votre propos, de tuer le charme ?

Dans **Lost Highway**, ce n'est pas un seul événement qui se produit, mais plusieurs. Il y a quantité de choses horribles qui surviennent dans le monde, au même instant. **Lost Highway** joue sur cette idée. Ce film est un grand mystère. Pour moi, plus le mystère opère, moins on en sait, mieux c'est. Il est nécessaire que le cinéma maintienne ce voile opaque, qu'il maintienne la part du rêve. A titre personnel, je déteste ces films où vous comprenez tout. Ils évacuent toute possibilité de rêve, d'évasion, de mystère. Et de réflexion par la même occasion. J'aime les choses abstraites, indéfinissables, auxquelles il n'existe pas une réponse, mais des milliers. Les interprétations doivent varier au gré des sensibilités. Il y a des gens qui ne pourront jamais comprendre quoi que ce soit, uniquement parce qu'ils ne sont pas habitués à se poser des questions ■ ■ ■

La brune Renee Madison et la blonde Alice Wakefield : un double rôle en or pour Patricia Arquette.

■■■ lorsqu'ils vont au cinéma. A l'inverse, d'autres vont avoir des idées très intéressantes qui mènent à d'excellentes conclusions.

Au sujet de vos interprètes, comment abordent-ils votre univers, leur personnage ? Les prenez-vous par la main pour les guider là où bon vous semble ?

Tous ont une interprétation différente de leur rôle, du film. Patricia Arquette, par exemple, pensait que Renee Madison et Alice Wakefield devaient marcher différemment, parler différemment, parce que ce sont deux personnages distincts. Mais le sont-ils réellement ? Je l'ignore moi-même. De toute manière, et c'est le plus important, Patricia a su s'adapter au double rôle. Elle a découvert d'elle-même les éléments capitaux pour l'interpréter. Les scènes les plus difficiles à tourner de **Lost Highway** étaient pour elle. Très dur pour une personne pudique de se montrer nue, mais Patricia est très courageuse. J'ai donc fait évacuer le plateau pour qu'il ne reste qu'un nombre restreint de gens derrière la caméra. Tout s'est ainsi parfaitement déroulé. Je n'ai pas rusé pour la persuader de se déshabiller ; je lui ai expliqué pourquoi elle devait le faire, voilà tout. Tourner un film pareil, c'est comme créer une alchimie entre tous les postes, entre les gens impliqués, les comédiens et les techniciens. D'où, sans doute, cette atmosphère envoûtante qui régnait sur le plateau.

Alice au pays de Mr. Eddy, un tonton flingueur à la libido exacerbée.

Quatre ans, ou presque, séparent *Twin Peaks - Fire Walk with me* de *Lost Highway*. Pourquoi une si longue attente ?

J'essaie toujours d'aboutir à un sujet dont je puisse tomber amoureux. C'est un grand soulagement de voir cette idée évoluer, mener à un film. Avant **Lost Highway**, j'ai travaillé sur d'autres sujets, sur d'autres idées. Autant de projets qui n'ont jamais vu le jour. La faute en incombe à *Ciby 2000* (*1*) avec qui je suis sous contrat. Les responsables n'ont jamais cessé de le renégocier et par conséquent, m'ont empêché de travailler, de créer. A *Ciby 2000*, les choses se sont considérablement dégradées après le décès de Francis Bouygues. Tout est différent, plus difficile, depuis qu'il n'est plus là.

Dans *Lost Highway*, à l'exception de Jack Nance (*2*), on ne retrouve aucun de vos comédiens fétiches. Qu'est-ce qui justifie vos choix au niveau de la distribution ?

Nous ne pouvions pas offrir à une grande star la moitié de son cachet habituel. Je ne regrette rien dans la mesure où nous avons bénéficié de comédiens magnifiques qui sont rentrés dans la peau de leur personnage. Des comédiens motivés, la chose la plus importante. C'est vrai que j'aurais pu supplier Jack Nicholson de figurer dans **Lost Highway**, me mettre à genoux

opinion

LE BAL DES SCHIZOS

Lost Highway s'ouvre sur des images d'une étrange banalité. Dans l'intimité du couple Renee et Fred Madison. Lui saxophoniste et elle soupçonnée d'adultère par lui après le passage d'un anonyme facteur. Sur le perron de leur maisonnée, le préposé au courrier-surprise dépose une enveloppe. Dans l'enveloppe : une cassette neigeuse. Entre les parasites, le couple se distingue, dormant paisiblement. Il ne faut pas plus que ce préambule d'une énigme à deux sous pour que David Lynch donne un violent coup de volant sur le «lost highway», son autoroute perdue où se croisent, se mêlent, se brisent les destins. Celui de Fred Madison d'abord qui, graduellement jaloux, assassine sa femme. Condamné convulsif, il croupit dans sa cellule. Un cube magique. Il y entre, mais ses gardiens découvrent à sa place un autre prisonnier, Pete Dayton. Aucune explication possible au tour de passe-passe. Eberlué, Pete Dayton lui-même ignore tout de la substitution. Relâché, il revient à son existence de mécano sans histoire. Sans histoire jusqu'au jour où Alice Wakefield, la pépée du gangster, se jette dans ses bras, le manipule, le pousse au crime....

Allergique à David Lynch ? Passez votre chemin. **Lost Highway** est le plus lynchien des films de David Lynch. Tellement lynchien que même le design, la menuiserie des meubles, porte sa signature, que le tournage s'est déroulé dans son voisinage immédiat. Un film de proximité en quelque sorte. Un film constitué de langueurs suffocantes, de mystères insondables, de surréalisme sardonique, de violences grotesques, d'angoisses sourdes à peines articulées et présageant de grands malheurs. Un film où se donnent aussi rendez-vous quelques personnages, quelques situations en provenance de ses œuvres précédentes, de **Blue Velvet**, **Sailor et Lula**, **Eraserhead** même. Un film grinçant aussi, frappé de torpeur tranquille dans sa première moitié, outrageusement rock'n roll et bruyant dans la seconde. Un film où la ménagerie lynchienne s'enrichit de nouveaux protagonistes quasi-extraterrestres. Il y a ces parents comme sous hypnose, hébétés, ce gangster maniaque de mécanique et de sécurité routière, ce sarcastique et ricanant petit bonhomme doué du don d'ubiquité... Il téléphone et répond à l'appel, il est là et ailleurs. Le diable en personne ? La Mort ? David Lynch n'en pipe mot. Il préfère laisser planer les doutes, jeter les clefs de la vérité aux tréfonds d'obscures oubliettes. Comme à son habitude, histoire d'entretenir les incertitudes, d'échapper au rationnel et à de fumeuses explications.

Plutôt que de chercher une hypothétique logique, mieux vaut s'abandonner à une ambiance tantôt langoureuse, ouatée, cotonneuse et putride. Tantôt violente, speed comme une équipée sauvage. Quand David Lynch se lâche, la férocité le gagne, l'adrénaline monte très haut, en flèche. Mieux vaut encore s'abandonner à la sensualité irradiante de Patricia Arquette dans un double rôle ambigu. D'épouse et de femme fatale, de brune et de blonde platine. Elle est à mourir, diantrement séduisante, fragile pour se montrer d'autant plus dangereuse. Quand elle ne se laisse pas assassiner, elle pousse au meurtre. Comme si ses personnages recherchaient la compagnie de la mort. Illusoire ? Possible puisque David Lynch ne fournit aucun mode d'emploi à la compréhension de **Lost Highway**. Ce serait briser le charme de la schizophrénie ambiante, de la volupté du doute, du magnétisme des questions sans réponse. Une démarche purement cérébrale, intellectuelle ? Du tout. **Lost Highway** est une œuvre intuitive, tactile, plus physique que mentale, même si le récit semble s'articuler autour de pensées pures, abstraites. **Lost Highway** est une œuvre finalement concrète lorsqu'on admet que tout recommence, emporté par la spirale d'un éternel processus cyclique
Agaçant pour les uns, fascinant pour les autres, porté par des images tangibles mais éthérées, par des sons discordants mais entêtants, **Lost Highway** trouble autant que le regard faussement mélancolique de Patricia Arquette. Autant que ses mensonges presque vrais, que son innocent minois de gamine craintive aimant à frayer avec le vice et le grand Méchant Loup.

M.T.

Renee et Fred Madison (Patricia Arquette et Bill Pullman) : un couple ordinaire visionne une cassette trop ordinaire...

devant lui. Plus que d'aller mendier sa présence à une grande vedette très chère, je préfère m'entourer d'interprètes moins célèbres mais exceptionnels. Robert Loggia notamment. C'est Bill Pullman qui lui a donné le scénario de **Lost Highway** sur le tournage d'**Independence Day**. Malgré un petit différend qui datait de **Blue Velvet** où j'avais dû, par manque de temps, supprimer son audition, nous avons renoué sans problème. Quant à Bill Pullman, je partage avec lui la même passion de la terre. Il n'habite pas très loin de chez moi et cultive des arbres sur deux hectares de terrain. J'aime ça.

Lost Highway, plus qu'aucun de vos précédents films, explore Los Angeles, mais un Los Angeles transfiguré, énigmatique, assez paisible. Vous semblez très attaché à l'endroit...

Je ne connais pas toutes les raisons qui m'ont poussé à situer l'action de **Lost Highway** à Los Angeles. J'adore Los Angeles pour les différentes textures qui y cohabitent, les différentes ambiances, les architectures... Los Angeles est vraiment beau. Tous ses quartiers paraissent se ressembler mais, en fait, chacun possède une touche inimitable, une personnalité à part. Les ombres, les lumières, les bâtiments vous ramènent de vieux films en mémoire, installent une atmosphère envoûtante, passionnelle. Dans **Lost Highway**, j'ai essayé de saisir des bribes de cette ambiance si particulière. De Los Angeles, j'aime même les panneaux de signalisation, les enseignes, toutes ces petites choses. Je ne prétends pas pour autant que Lost **Highway** soit un résumé de Los Angeles. Non. J'aime aussi la Vallée de la Mort. L'évocation du nom me séduisait déjà. Il donne envie d'y aller, d'y tourner. L'endroit est très beau. Nous nous sommes expatriés dans ce désert parce qu'il y faisait chaud, environ 32 degrés, même en plein hiver. Les scènes d'amour l'exigeaient. Bizarrement, les comédiens ont apprécié le déplacement, même lorsque le vent soufflait fort, lorsque la poussière tournoyait autour d'eux. Formidable de se trouver dans un endroit pareil.

Fred Madison, un saxophoniste dont la jalousie suspicieuse gagne du terrain.

Pete Dayton (Balthazar Getty) et Mr. Eddy (Robert Loggia) : le mécano et le dangereux truand.

Alice Wakefield et Pete Dayton lors de leur première rencontre : fatale attraction ?

La finalité de _Lost Highway_ n'est-elle pas morale en fait ?

Non, pas du tout. L'objectif est la création d'un monde, d'un univers. **Lost Highway** n'engage aucun débat moral. **Lost Highway** est un mystère, juste un mystère. La violence ? Je ne sais pas si on peut parler de violence physique. Cette violence se situe davantage dans l'esprit des personnages que dans leurs actes.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Alexis DUPONT-LARVET**)

(1) Fondée par le défunt Francis Bouygues, *Ciby 2000* est la filiale cinéma de *TF1*, société qui a notamment produit ou financé **Little Buddha**, **Underground**, **Kansas City**, **Fallait Pas !**, **Talons Aiguilles**, **La Leçon de Piano**...

(2) L'halluciné-ébouriffé de **Eraserhead**, c'est lui, Jack Nance. Mécanicien automobile dans **Lost Highway**, il est de tous les David Lynch, de **Dune** à la série ***Twin Peaks***. **Lost Highway** marque malheureusement la dernière collaboration entre les deux hommes, puisqu'on vient d'apprendre le décès de Jack Nance.

Ashe Corven (Vincent Pérez) : l'ange exterminateur d'une cité au bord du néant.

The Crow
la cité des anges

oiseau de malheur

TIM POPE

David Bowie dont il vient de filmer le concert d'anniversaire, Neil Young, Iggy Pop, Paul McCartney, The Cure... Impossible de dénombrer précisément les clips musicaux réalisés par Tim Pope, enfant du tumultueux Londres du début des seventies. Une chose est sûre : ils sortent du lot par un indéniable style visuel, une patte qui ne pouvait que l'amener au cinéma. La mise en scène, il s'y initie évidemment par le clip, mais également par quelques épisodes de séries TV britanniques (THE GROOVY FELLERS et ACCIDENTALLY ON PURPOSE), par le court métrage PHONE remarqué au Festival de Cannes... D'un fort tempérament, aimant créer des atmosphères lourdes présageant des lendemains plus sombres encore, Tim Pope ne cède pas à la facilité en acceptant de prendre les commandes de THE CROW, LA CITÉ DES ANGES. Bien au contraire....

Vincent Pérez et Tim Pope, deux adeptes du néo-romantisme.

The Crow, La Cité des Anges marque vos débuts cinématographiques. Est-ce le film qui est venu à vous ? Ou vous qui êtes allé vers le film ?

L'évocation de ma carrière explique déjà pas mal de choses. Durant de longues années, j'ai tourné quantité de clips musicaux, environ 200, pour The Cure, Neil Young, David Bowie... Il y a quatre ou cinq ans, j'ai tourné un court métrage avec Bill Pullman, Amanda Plummer et Linda Blair. Son titre, **Phone**, annonce la couleur. Il m'a été inspiré par un ami qui m'a donné l'enregistrement sur cassette de conversations téléphoniques dont l'une, plus délirante encore que les autres, constituait une véritable descente aux enfers. Je me suis contenté de retranscrire ces conversations, de les filmer et de les mêler à une description de l'atmosphère de Los Angeles. Pour moi, ça ressemble à du Harold Pinter, le dramaturge anglais. Les récompenses obtenues dans les festivals par **Phone** et ma réputation de réalisateur de clips m'ont permis de rencontrer des producteurs américains. C'est d'ailleurs en travaillant pour *Miramax*, sur un projet abandonné, qu'Edward Pressman m'a proposé de réaliser **The Crow, La Cité des Anges**. A l'époque, je n'avais pas encore vu l'original. En fait, c'est mon background, comparable à celui d'Alex Proyas, qui m'a naturellement transporté sur le film. Il fallait quelqu'un qui possède un sens musical, rock... Indispensable. La présence du directeur artistique Alex McDowell sur **The Crow, La Cité des Anges** m'a également poussé à accepter la proposition. Je le connaissais depuis 1979, année où nous avons conjointement travaillé pour Iggy Pop. Tout le mérite de l'esthétique du film revient à Alex McDowell. Il en est l'une des stars, au même titre que Vincent Pérez. L'essentiel de **La Cité des Anges** dépendait directement de lui, de son imagination.

Pensez-vous que votre passé de «clipeur» rejaillit aujourd'hui sur votre style ?

Je me suis toujours juré que, le jour où j'aurais un long métrage à mettre en images, je ne sombrerais pas dans un style trop «clip». Pourtant, les clips musicaux sont à l'origine de «The Crow», la bande dessinée de James O'Barr. Ceux de The Cure l'ont considérablement influencé. La bande dessinée, les clips, les films, les personnes qui y sont associées, tout ça fonctionne en circuit fermé. Nous sommes tous sous influence mutuelle. C'est en fait un juste retour des choses. Malgré moi, j'ai guidé James O'Barr vers l'univers qu'il souhaitait créer. Et, aujourd'hui sur **La Cité des Anges**, c'est lui mon maître à penser !

Comment avez-vous réagi lorsqu'Edward Pressman vous a demandé si la mise en scène du film vous intéressait ?

Je suis resté dubitatif. Après avoir découvert **The Crow**, je me suis dit qu'il y avait une chose d'insuffisamment développée : le personnage central lui-même. Ce qui passionne, en lui, tient à ce qu'il n'est pas surhumain comme dans une bande dessinée ordinaire. Il possède tous les sentiments et les émotions d'un homme comme vous et moi. Il n'arrête pas de se pincer et, pourtant, le cauchemar qu'il vit continue. Comme s'il était pris au piège de cette histoire.

Autant _The Crow_ revendique ouvertement une esthétique gothique, autant _La Cité des Anges_ va vers la décadence, un aspect visuel nettement moins flamboyant... ■■■

Curve (Iggy Pop) : un «ange» aux poings serrés et au sadisme prononcé !

The Crow
la cité des anges

■ ■ ■ Décadent, oui. Je voulais quelque chose comme ça. Si vous observez bien Los Angeles, vous n'avez aucun mal à comprendre comment nous avons créé l'univers si sombre de **The Crow, La Cité des Anges**. Nous avons imaginé ce que cette ville pourrait devenir si elle était livrée à elle-même, abandonnée. Los Angeles me fascine d'autant plus qu'on y retrouve quelque chose du western, du Vieil Ouest américain. Le Los Angeles du film a des aspects de ville-fantôme. J'ai beaucoup travaillé avec Alex McDowell sur cette esthétique de la peur, du délabrement. Je tenais également à ce que l'histoire ne se situe pas dans le futur. Selon moi, elle ne se déroule à aucune époque en particulier, sinon dans un temps incertain, indéfinissable. Peut-être est-ce dans un avenir proche ? Peut-être dans les années 80... Quoi qu'il en soit, le théâtre de l'action peut aisément être assimilé à 1996 ou 97, dans la mesure où il s'impose comme un cauchemar. Le cauchemar de la société contemporaine ruinée par la révolution, l'apathie et le reste. En fait, ce sont les états d'âme du héros, Ashe Corven, qui déterminent l'esthétique. Par les décors, on pénètre dans sa tête, au plus profond de son désespoir. Une chose qu'Alex McDowell et moi ne voulions surtout pas : que l'on compare notre Los Angeles à celui de **Blade Runner**. Par contre, nous avons longuement évoqué le chef-d'œuvre de Luchino Visconti, **Les Damnés**, dont nous apprécions particulièrement l'atmosphère de déliquescence, de décadence.

Vincent Pérez & Mia Kirshner : un couple éphémère à la passion platonique.

L'eau joue un rôle important dans *La Cité des Anges*. Expliquez-nous votre fascination pour l'élément liquide ? Est-ce pleinement justifié ?

A ce sujet, un critique américain particulièrement vindicatif a écrit : «Tim Pope dit que son film sent la mer alors qu'il sent la merde !». Juste un échantillon des horreurs que l'on a pu publier sur **La Cité des Anges**. **The Crow**, le premier, sentait la mort. Le mien sent la mer, la mer qui borde Los Angeles. Nous voulions construire ce monde humide, pourrissant, qui soit comme submergé, ou menacé d'immersion. Tous les personnages du film ont été nourris par ce liquide noirâtre qui flotte à la surface du fleuve de Los Angeles. L'eau est effectivement très présente. Y plonger est une métaphore ; c'est plonger dans soi-même, se retrouver face à soi. Elle symbolise à la fois la vie et la mort. La vie parce qu'Ashe y renaît une seconde fois. La mort parce qu'elle est son linceul.

L'atmosphère qui imprègne *La Cité des Anges*, ce parfum de décadence, amène une quantité assez sidérante de scènes plus ou moins directement connectées au sexe. Pas courant dans un film américain.

La Cité des Anges est un film très dangereux, très risqué. Certaines personnes, surtout aux Etats-Unis, l'ont très mal pris. Leurs réactions ont parfois été très violentes, souvent à cause de la sexualité exacerbée des personnages. Il y a, à mon avis, plus de sexualité que d'action dans le film. Par sexualité, j'entends aussi l'atmosphère du peep-show, la présence d'Iggy

opinion

PROMENADE AVEC L'AMOUR ET LA MORT

Des suites comme ça, on les redoute, on les craint. Parce qu'il est impossible d'atteindre la même grâce, de fabriquer le miracle, d'accéder à cet état sublime de romantisme noir, de lyrisme heavy metal. Impossible de le commanditer en vue d'un succès renouvelé. Les meilleures volontés ne suffisent pas. Malgré les péchés d'orgueil, de cupidité et d'envie, le producteur Edward Pressman prend le risque. Risque calculé. En bon professionnel, il réunit toutes les conditions favorables à une séquelle de haute volée, à un deuxième tome qui caresse le secret espoir d'en remontrer au modèle. C'est d'abord Tim Pope, réalisateur effervescent des clips de The Cure. La garantie d'images soignées, en étroite correspondance avec celles du premier **The Crow**. Des images confiées au chef opérateur français Jean-Yves Escoffier, l'un des européens les plus doués de sa profession (voir ou revoir **Les Amants du Pont Neuf**). Des images que meuble le directeur artistique Alex McDowell par qui la mégalopole de **The Crow** vit déjà le jour (pardon, la nuit perpétuelle !). Des images que commente une sélection de musiques avant-gardistes ou alternatives. Des images où évolue Vincent Pérez. Plutôt bien, très juste et visiblement très motivé. Si Brandon Lee ne l'avait pas précédé, on dirait même de lui qu'il invente un mythe. Ce n'est pas le cas car, en dépit de son talent, il arrive après.

A Eric Draven succède donc Ashe Corven, témoin, en compagnie de son gamin, d'un règlement de comptes entre gangs rivaux. Il est vrai que leur terrain de jeu ramène le Los Angeles actuel au rang de jardin d'enfant. Ravagé par la vermine, les tremblements de terre et quelques autres fléaux, la «cité des anges» n'a plus que son nom pour se gargariser d'optimisme. Ashe Corven et son gosse n'ont pas le temps d'espérer qu'ils sont déjà morts, liquidés par Curve et sa bande de cinglés, eux-mêmes au service de Judah Earl, le parrain mystique du secteur. Ils baignent désormais, parfaitement lestés, dans les eaux fangeuses du Pacifique. Mais le Corbeau, messager de l'au-delà et convoyeur des âmes vers l'autre monde, assure la fonction décrite par James O'Barr dans sa funèbre bande dessinée : il ramène Ashe à la vie. A une illusion de vie du moins car il est mort, froid comme un cadavre. Mort mais fin prêt à assener le châtiment que les tueurs attendent patiemment. Des dépravés qu'il retrouve un à un, qu'il exécute non sans tristesse, leur pardonnant presque. Une mission d'extermination qui permet la visite des combles de ce Los Angeles intemporel. Le vice et la pourriture s'y épanouissent tandis que la Fête des Morts approche. Comme par le passé, le commandeur des méchants (Richard Brooks bien moins charismatique et convaincant que Michael Wincott en 1994) repère le talon d'Achille de son bourreau, le bel oiseau noir d'une chanson de Juliette Gréco. Plumer le corbeau, c'est comme couper les cheveux à Samson.

L'histoire en elle-même répète ce qui a déjà été raconté par Alex Proyas. Ce n'est pas l'apport de quelques broutilles par le scénariste David Goyer (la série B **Puppet Master**, **Coups pour Coups** avec Van Damme) qui font vraiment la différence. Ni l'arrivée de Sarah (la gamine du premier) à l'âge adulte. Ni quelques «punitions» fort saignantes... Heureusement, Tim Pope, Alex McDowell et Jean-Yves Escoffier sont là à bâtir un monde nauséeux, à construire une ville aussi hygiénique qu'un dépotoir à ciel ouvert. Une ville californienne privée de soleil, probablement trop corrompue pour mériter la lumière. Au film, le trio donne un look inimitable de pourrissement constant, de décadence insondable, de misère absolue. Un look si puissant que **La Cité des Anges** exhale des senteurs âcres de décomposition, que la caméra se complaît dans la contemplation des gravats, des égouts, des graffitis, des peep-show immondes, des façades en ruine derrière lesquelles ne subsistent que des trous à rats. De la pourriture comme l'un des Beaux Arts ! Inégal mais visuellement fascinant, incantatoire dans la description d'un univers qui s'émiette dans une étouffante corrosion, **The Crow, La Cité des Anges** comble le regard. Dommage qu'il ne satisfasse pas les neurones faute d'un véritable script. Dommage aussi que les producteurs aient jugé bon de tronquer le film d'un quart-d'heure qu'il nous tarde de découvrir.

Marc TOULLEC

[illegible]

Pop, les orgies. Cela participe à la décadence ambiante. Ashe, le héros lui-même, n'échappe pas à la règle. Nous l'avons travesti, habillé en femme. Je trouve l'idée amusante. Nous avons dessiné ses vêtements de manière à ce que son long manteau ressemble non seulement à la soutane d'un prêtre, mais aussi à une robe. **The Crow, La Cité des Anges** possède des côtés subversifs qui ne sont pas pour me déplaire.

La prolifération d'éléments religieux, de références théologiques, tend à montrer que vous êtes, à l'image d'Abel Ferrara, quelqu'un de très croyant. En quête de rédemption peut-être ?

Pas du tout. J'ai néanmoins grandi avec les films de Luis Buñuel. L'image chrétienne, religieuse, me fascine même si je n'adhère pas au dogme, à la foi. J'adore ce que Buñuel en fait, quelque chose d'assez pervers. Un détournement pur et simple des valeurs. J'espère avoir retrouvé une part de ce feeling, notamment dans la séquence où Ashe semble donner la communion à Curve/Iggy Pop, en lui glissant une pièce de monnaie dans la bouche. Nous avons finalement détourné nombre de symboles religieux, introduit certains de la mythologie gréco-romaine, comme le Styx, cette rivière séparant le monde des vivants de celui des morts. Avant de tourner, Alex McDowell et moi avons élaboré une sorte de story-board mental, constitué de tableaux ouvertement religieux. A travers eux, nous pouvions raconter toute l'histoire. De religieux, **The Crow, La Cité des Anges** a aussi les thèmes de la culpabilité, le noyau du film, et de la pureté. La pureté, c'est James O'Barr qui l'a lui-même définie dans la bande dessinée originale. J'ai tenu à la rendre plus manifeste, plus évidente encore. Ce qui m'a intéressé dans **La Cité des Anges**, c'est ce qui me semblait être au cœur des préoccupations de James O'Barr : une certaine pureté perdue, la corruption de l'innocence. Quand j'ai lu sa bande dessinée et que j'ai découvert qu'il s'agissait pour lui d'une forme

La médium de Judah : elle voit au-delà de ses yeux morts.

d'exorcisme à la suite de la mort de sa fiancée, renversée par un chauffard, j'ai compris que la mythologie de «The Crow» impliquait beaucoup de vérité, une grande pureté. Je me suis efforcé de faire évoluer tous les protagonistes autour de cette notion.

***La Cité des Anges* est-il un film qui célèbre la mort ? A le voir, on a l'impression d'assister à une somptueuse fiesta funéraire...**

C'est assurément le cas. Ne pensez surtout pas que c'est prétentieux de ma part de l'affirmer. **The Crow, La Cité des Anges** est un film «adolescent». Non pas qu'il s'adresse exclusivement à des teen-agers. Il s'affiche en «adolescent» car son contenu colle étroitement aux paradoxes de ce passage de l'existence où les jeunes redoutent la mort en même temps qu'ils la célèbrent. C'est l'essence même du personnage d'Ashe Corven, de sa tragédie. Si la mort, les rites funéraires imprègnent autant le film, c'est également parce nous étions sous l'influence d'Orson Welles, de ce documentaire inachevé qu'il tourna au Brésil. Alex McDowell et moi l'avons attentivement visionné avant de nous mettre au travail. La parade du final lui doit beaucoup. Par contre, nous n'avons pas vu **Que Viva Mexico** d'Eisenstein, un documentaire inachevé également, traitant aussi de la mort, de son folklore.

***La Cité des Anges* s'épanche dans le sexe, d'accord. Mais, niveau violence, vous mettez le paquet, même si la censure du producteur/distributeur ne vous a pas épargné...**

Malgré les coupes, **La Cité des Anges** demeure un film violent. Je suis moi-même assez surpris qu'il le soit à ce point parce que je n'apprécie pas que les cinéastes aillent trop loin dans ce sens. A un moment, je me suis tout de même dit : «Bon, d'accord, je suis en train de ficeler un film violent. Ne faisons pas les choses à moitié. Allons-y carrément !». Je ne crois pas que mes excès soient comparables à ceux d'autres réalisateurs. La violence de **La Cité des Anges** est particulière, très éloignée de la violence hollywoodienne. C'est une violence désagréable, très étrange, liée au sexe. Une violence également passive, latente, sourde, qui entre par les pores de la peau. Bien sûr, je ne suis pas très heureux d'avoir coupé quelques-unes des images les plus corsées, ces instruments de tatouage ou ces seringues introduites dans le nez et les yeux, mais j'ai dû m'y résoudre. Ce sont des sacrifices nécessaires (!) car si vous cédez quelque chose, on vous fiche la paix sur d'autres points de litige. ■■■

Ashe sort de l'onde : une résurrection dans un monde plus proche de l'enfer que du purgatoire !

The Crow
la cité des anges

Sarah (Mia Kirshner), captive de Judah. Un rayon de soleil dans un univers crépusculaire...

■■■ J'ai pu, par exemple, préserver la scène où l'un des assassins se masturbe dans la cabine du peep-show. Quelques minutes sans concession qui mêlent humour noir et horreur absolue, bien glauque... Je ne suis pas habitué aux compromis, probablement parce que j'ai souvent travaillé avec The Cure, un groupe qui ne plie jamais face à l'adversité. J'ai ainsi pu obtenir que le personnage de Brandon Lee, Eric Draven, ne réapparaisse pas. Edward Pressman, le producteur, abondait dans mon sens ; il tenait comme moi à ce que cette suite raconte une autre histoire, qu'elle s'écarte de la première.

Tourner la suite d'un succès, c'est aussi s'exposer, subir sans cesse les comparaisons avec l'original....

C'est tout simplement dur, compliqué et frustrant. En tournant **La Cité des Anges**, je me suis aperçu que je ne voulais désormais plus le faire, que je regrettais de m'être engagé dans cette entreprise. La pression était terrible, les références à **The Crow** constantes, l'ombre de Brandon Lee omniprésente, écrasante même. **La Cité des Anges** est parfois plus noir que **The Crow** mais parfois aussi plus lumineux Le sujet de mon film, c'est l'amour, la signification de l'amour. Les fans de **The Crow** sont finalement assez romantiques. Ils me font penser à ceux qui ont aimé le punk quand il est apparu. La musique punk est très agressive, mais très pure ; elle ne s'intéressait pas à la technique mais aux émotions et à l'authenticité. C'est ce que j'ai tenté de faire dans le film. Même si nous avons utilisé des techniques extrêmement sophistiquées, c'est toujours l'émotion que nous recherchions. Si nous avons pris un risque en emmenant **The Crow** loin de ses racines, la ville de Detroit, je crois que nous sommes restés fidèles à l'esprit de James O'Barr, au premier film aussi, tout en sachant prendre certaines distances.

Parlez-nous de vos motivations dans le choix de Vincent Pérez. Pourquoi l'avez-vous préféré au chanteur Jon Bon Jovi, pressenti un temps pour succéder à Brandon Lee ?

Beaucoup de rumeurs ont circulé concernant la participation de Jon Bon Jovi à **La Cité des Anges**. Aucune n'était fondée ! Je tenais impérativement à Vincent Pérez. Aux Etats-Unis, il était alors inconnu du grand public bien que les journaux aient parlé de lui pour son interprétation dans **La Reine Margot**. Il y est formidable. D'accord, certaines personnes lui ont reproché son léger accent français dans **La Cité des Anges**. Rien à battre ! Il apporte tant au rôle. Parce qu'il ne ressemble pas à Brandon Lee, parce qu'il adopte une autre démarche. Vincent évolue comme un danseur. Il incarne une certaine idée du romantisme européen, du gothique. Il ressemble à un ange sombre, exactement ce qu'Ashe, son personnage, doit transmettre à l'écran. Evidemment, certains fans de **The Crow** prétendent qu'il est vraiment regrettable qu'il n'imite pas Brandon Lee. Tant mieux justement ! Jamais je n'aurais tourné cette suite s'il en avait été question un seul instant. Je n'ai pas fait **La Cité des Anges** à cause du souvenir de Brandon Lee qui est devenu, à juste titre, sacro-saint. J'ai donc décidé de me servir du film précédent comme d'une planche qui mènerait vers un monde tout à fait nouveau. Pour en revenir à Vincent, je suis pleinement satisfait de ma collaboration avec lui. Je ne sais pas s'il dit la même chose de moi. Quelle programme je lui ai fait suivre ! Le lundi, je le balançais du toit de l'immeuble *Universal*. Le mardi, nous l'avons crucifié. Le mercredi, nous l'avons presque noyé... Un film très inconfortable pour lui. Mais il n'a jamais gémi, s'est presque systématiquement passé de doublure pour les cascades.

Des funérailles à la viking sur la rivière Styx : le brassage des mythologies...

Vous avez manifestement de gros regrets concernant *La Cité des Anges*. Mais si vous aviez à refaire le film, vous y reprendriez-vous autrement ?

Si j'avais la possibilité de refaire le film librement, sans entraves, je ne ferais certainement pas le même. Je pousserais plus loin ma conception des choses. Je mettrais ma sensibilité européenne plus en avant, bien qu'elle ait déjà effrayé nombre de cadres à *Miramax*. En signant le contrat, je savais ce qui m'attendait. Nous sommes aux Etats-Unis et le système broie du cinéaste à tours de bras. J'ai appris à composer avec la bête. En tant qu'Anglais, je ne pouvais décemment pas approuver toutes les décisions. J'ai néanmoins fait de mon mieux pour m'adapter. Oui, **La Cité des Anges** fut une expérience très stressante, très dure. Il fallait sans cesse livrer des batailles, obtenir des feux verts. Malgré tout, **La Cité des Anges** porte ma signature ; il reflète mes racines culturelles, anglaises, européennes. Ce n'est pas un film de genre. Les supposés méchants, principalement, ne sont pas montrés comme des vilains ordinaires, des salauds. Les Américains acceptent mal que vous ne voyiez pas les choses comme eux. Soit tout en noir, soit tout en blanc. Malheureusement, les coupes imposées n'ont pas exclusivement touché quelques violentes séquences, mais aussi le final, les protagonistes. Judah Earl surtout. Les coups de ciseaux ont fait perdre beaucoup de sens à son comportement. Il demeure néanmoins une victime, au même titre qu'Ashe.

Pour finir, parlons du «crow» lui-même, le corbeau. La corneille si vous voulez...

Un oiseau incroyable, un vétéran de **The Crow** ! Il s'appelle Magic. Dès la première prise, il a atteint la perfection. Nous avons cependant bousculé ses rythmes naturels. Nous tournions souvent de nuit et un corbeau se sent plus en forme le jour. Comme moi d'ailleurs !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

(1) C'est désormais systématique ! **The Crow, La Cité des Anges** sortira en version intégrale, à savoir avec quinze minutes supplémentaires, mais seulement en laserdisc NTSC.

le dernier fantôme romantique

VINCENT PÉREZ

Des rumeurs désignaient Jon Bon Jovi ou Johnny Depp à la succession de Brandon Lee, mais c'est finalement lui qui emporte le rôle d'Ashe Corven. Ashe comme cendre. Né à Lausanne, d'une mère allemande et d'un père espagnol, Vincent Pérez étudie l'art dramatique au conservatoire de Paris, avant d'entrer dans la troupe du Théâtre des Amandiers de Patrice Chéreau. Le cinéma ne tarde pas à lui tendre les bras. HÔTEL DE FRANCE, CYRANO DE BERGERAC, CAPITAINE FRACASSE, LA REINE MARGOT, INDOCHINE, FANFAN, PAR DELÀ LES NUAGES, LIGNE DE VIE... Une filmographie déjà riche, où il tire l'épée de son fourreau à trois reprises. Après la France, l'Italie et la Russie, c'est désormais l'Amérique qui lui ouvre grand ses portes.

Vous êtes un comédien français, vous arrivez aux Etats-Unis et des producteurs influents vous offrent de tenir la vedette de la suite d'un des plus beaux films-cultes de ces dernières années. Les choses se passent-elles aussi aisément ?

Le plus naturellement du monde ! J'ai travaillé mon anglais dans le but de promouvoir **La Reine Margot** aux Etats-Unis. Son distributeur, *Miramax*, qui est également le producteur de **La Cité des Anges**, a mis le paquet. J'ai donné pas mal d'interviews aux journaux, aux télés. Des cassettes vidéo me concernant ont commencé à circuler. J'ai reçu des scénarios, des propositions. **La Cité des Anges** faisait partie du nombre. C'est Tim Pope, le réalisateur en poste, qui m'a mis le pied à l'étrier. Il avait besoin d'un comédien qui épouse totalement sa vision du mythe. J'ai ensuite lu le scénario, suggéré quelques changements qui ont été pris en compte, notamment après la vision d'une vingtaine de minutes de **The Crow**. Je me suis vraiment rendu compte que Tim Pope, *Miramax* et le producteur Edward Pressman me voulaient lorsqu'ils ont reculé la date du tournage, bloqué une équipe, pour que je puisse caler mon propre agenda. Les gens désiraient vraiment travailler avec moi ; ça fait toujours plaisir. Du coup, j'ai traversé ce tournage avec une grande facilité, sans pépin, sinon de très longues journées, souvent éreintantes. Je suis néanmoins satisfait par l'expérience. D'autant plus satisfait que Tim Pope a construit le film autour de moi, de ma contribution au personnage. C'est un film d'ailleurs très impressionniste, très moderne, mais aussi très proche des débuts du muet, de Murnau.

Le fait que Brandon Lee ait trouvé la mort sur le plateau de *The Crow* ne vous a jamais troublé, fait hésiter ?

Bien sûr, j'y ai pensé. Les choses arrivent, comme ça. Un accident cruel. Mais le souvenir de ce drame n'a jamais été plus fort que ma passion pour la comédie. Bien que je l'admire, je n'ai pas subi l'influence du jeu de Brandon Lee. Je ne me laisse influencer par personne. Même pas par moi car je refuse d'assister à la projection des rushes. Je privilégie l'instinct. A **La Cité des Anges**, je pense avoir apporté ce romantisme, la tragédie d'un amour impossible que sont les liens, défaits par la mort, d'un père et de son fils.

Comment avez-vous abordé votre personnage, Ashe Corven ? Il est à la fois proche et différent d'Eric Draven, le héros du premier *The Crow*...

Je me suis posé les questions que se pose Ashe Corven avant d'éliminer les assassins de son fils. Ne suis-je pas en train de vivre dans un rêve, dans un cauchemar plutôt ? Mon imagination n'est-elle pas en train de me leurrer ? Tout cela est-il tangible ? Il y a là un côté Hamlet, Shakespeare. Dans le rapport sensuel du personnage avec la mort, l'écoute de Jim Morrison et des Doors m'ont constamment guidé, «The end» surtout. Quand on interprète un fantôme qui traverse le purgatoire, en quête d'une porte de sortie vers l'autre monde, on flirte inévitablement avec des idées sombres. A ce titre, **La Cité des Anges** ne m'a pas totalement dépaysé. Bien que je sois d'un tempérament rieur, plutôt joyeux, je contiens également en moi cet aspect négatif, torturé. C'est particulièrement criant dans mes dessins, dans ce que j'écris. Sur le plateau de **La Cité des Anges**, le poids du personnage pesait tout de même lourd. Pour «évacuer» cette noirceur, j'organisais de gigantesques fêtes où j'invitais jusqu'au moindre assistant ou stagiaire. De véritables échappatoires. Nous en avions besoin car nous tournions à Downtown, l'un des quartiers les plus durs de Los Angeles. De nuit, très souvent. Très dangereux. Un soir, des flics ont pris une chasse une voiture ayant défoncé le barrage qui bloquait l'accès au tournage. Un vrai rodéo. De temps en temps, nous entendions des coups de feu. Pour plaisanter, nous disions que **La Cité des Anges** serait presque un documentaire sur Downtown. Le quartier lui-même ressemble à ce que vous voyez dans le film. Nous avons à peine exagéré un état de délabrement en symbiose avec les péchés de Curve, Judah et des autres.

Le sentiment religieux imprègne également *La Cité des Anges*. Il y a déjà ce titre, assez explicite en fait...

La Cité des Anges est un film sur les rituels. Les rituels de ceux qui recherchent le plaisir par la douleur, une notion empruntée au romantisme allemand. Il s'agit là du thème profond du film. C'est «enjoy your pain», «prends ton pied dans la souffrance», une façon de restaurer le sens profond du romantisme, à savoir quelque chose de très violent, de très sombre... Ashe est un héros d'essence romantique. Un guide aussi : il conduit les gens à la mort. Il rit de la mort, quelque chose de très intime. Lorsque je tue Curve, c'est presque une communion. Comme si nous étions très proches l'un de l'autre. Tim Pope me disait toujours : «C'est comme un mauvais trip. Au début, tu connais l'excitation. Après, tu prends peur. Tu n'apprécies plus de la même manière. Et finalement, cela devient un cauchemar». Les films pour enfants procèdent ainsi. Ce fut un sentiment très précis assez difficile à atteindre. Le masque m'a aidé. Il m'a aussi aidé à rendre les meurtres différents les uns des autres. Ashe devient ce que sont les tueurs de Judah. En fait, Ashe est un ange. Un ange noir. D'un strict point de vue personnel, je pense que tous les protagonistes du film sont des anges. Tim a filmé ce qu'il est impossible de voir avec les yeux. Il filmait ce qu'il y avait derrière nous tous, nos anges. Ashe se définit aussi en âme errante. Tantôt il est le Joker de Batman. Tantôt, il est sa victime. Mais Ashe n'est jamais Superman ; il porte en lui tellement de douleur, d'amertume. Selon moi, il constitue la rencontre de Jim Morrison et de Hamlet.

Psychologiquement, *La Cité des Anges* demande beaucoup d'un comédien. Physiquement, cela semble être aussi le cas...

Quand j'accepte un rôle, je veux le jouer à fond. Ce qui a été le plus dur, c'est le séjour de près de neuf heures dans l'eau froide. Il y a aussi la fin du film, la rencontre entre Ashe et Judah. On m'a tiré, fouetté, pendu pendant deux jours non-stop. J'ai vraiment dû puiser dans mes dernières réserves d'énergie pour mener à son terme cette séquence qui s'apparente à un sacrifice christique. Et, il y a aussi ces cinq gars qui me tirent dessus à bout portant. Encore de la tension car il a fallu me poser sur le corps une trentaine de petits détonateurs ! Une expérience très physique, mais ce n'est pas une nouveauté pour moi. Dans **La Reine Margot**, je ne suis pas non plus du genre passif. Dans **La Cité des Anges**, je vais nettement plus loin dans ce sens. Pour la scène de renaissance, j'ai dû m'entraîner à la plongée sous-marine. Entre les prises, des assistants venaient m'approvisionner en oxygène. Benny Urquidez, un authentique champion de monde de kickboxing, m'a également formé au combat, m'a appris certains gestes. Nous avons mêlé son enseignement à mon désir d'empoignades plus chorégraphiées, plus dansées.

Ashe Corven : les premiers pas d'un élève de Patrice Chéreau aux Etats-Unis.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

actualité cinéma
sortie le 5 février

SPACE JAM

Quoi de neuf Doc ? Michael Jordan, le golden boy de la Dream Team, fait désormais du cinéma dans un film conçu sur mesures à sa gloire et celle de Nike. Un film très approximatif qui vaut essentiellement par le générique le plus étincelant de l'histoire du cartoon. Bugs Bunny, Daffy Duck, Titi & Gros Minet, Elmer Fudd, Pepe le Pew, Porky Pig, Bip Bip & Coyote... Aucun des Looney Tunes ne manque le rendez-vous de la méga-star du basket...

Si la séquelle souvent annoncée de **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit** attend toujours un désormais improbable feu vert, le concept animation/prises de vues réelles continue de faire long feu à Hollywood. Les derniers progrès techniques le rendent même plus accessible et maniable qu'autrefois. Réalisateur (**SOS Fantômes**) et producteur avisé (**Beethoven** & cie), Ivan Reitman ne vient pas tendre la main à Roger Rabbit. Par contre, il flaire le bon coup. Pas le coup du lapin. Celui, plus profitable encore, de l'addition Michael Jordan et des Looney Tunes, opération suggérée à *Warner Bros* par David Falk, avocat et partenaire financier du champion. David Falk rencontre pour la première fois Ivan Reitman dans un avion. Il lui pose une petite devinette : quel est le point commun entre *Nike*, la Fédération de Basket-ball et les Looney Tunes ? Il n'y en a aucun. Alors, pourquoi ne pas les réunir dans un film ? L'idée fait son chemin.

Le basketteur vedette de la Dream Team dans son propre rôle et Bugs Bunny, Daffy Duck, Titi & Gros Minet dans le leur. Plus fort que d'empiler Schwarzenegger, Stallone et quelques autres «action stars» au même générique. Plus fort et plus dur. Lorsque Ivan Reitman demande conseil à son ami Robert Zemeckis, réalisateur de Roger Rabbit, celui-ci le met en garde. «*Robert m'a prévenu en ces termes : "Laisse tomber ! Tu vas haïr chaque minute de ce film car le moindre plan te prendra un temps faramineux"*». Ivan Reitman tient compte de l'avertissement, mais se lance néanmoins dans l'aventure. Grande est la tentation de réunir tous les Toons de *Warner* dans un long métrage sur mesure. «*Avec Space Jam, nous avons cherché à perpétuer la tradition des Looney Tunes dans le cadre d'une histoire contemporaine, en utilisant toutes les possibilités techniques actuelles. L'idée de Space Jam m'a d'autant plus séduit que ces personnages de dessin animé furent conçus à l'origine pour un public adulte. Les jeunes les adorent, bien sûr, mais leur humour a toujours été plus fou, plus sophistiqué, plus féroce que celui des toons traditionnels. C'est pour cela que les Looney Tunes suscitent des réactions si fortes chez les adultes*».

Pour éviter les contraintes et inconvénients d'un tournage compliqué, Ivan Reitman offre la mise en scène du projet à Joe Pytka, réalisateur de 5.000 spots publicitaires. Beaucoup de déchet, mais aussi quelques classiques pour *Mc Donald's*, *Pepsi* et *Nike*, avec justement Michael Jordan. A lui donc de raconter cette histoire délirante d'intrusion extraterrestre dans le monde des dessins animés *Warner*. Les Nerdlucks sont ces aliens. Petits, teigneux, ils s'inquiètent de l'avenir de Moron Moutain, le parc d'attractions de leur infâme planète. Un parc qui n'offre plus guère d'attrait pour les touristes : la clientèle déserte les lieux et les recettes tombent. Swakchammer, le despote local, impose sa solution : kidnapper les Looney Tunes et en faire les esclaves de Moron Moutain. Mais Bugs Bunny, Daffy Duck et les autres ne sont pas du genre à déserter les dessins animés. A Moron Moutain, ils iront uniquement s'ils perdent un match de basket contre les Nerdlucks qui ignorent jusqu'à l'existence de ce sport. Leur retard, ils le rattrapent en volant l'énergie vitale des membres de la Dream Team. De tous, à l'exception de Michael Jordan, fraîchement converti au base-ball. Michael Jordan que les Looney Tunes enlèvent sur un parcours de golf. Sa présence dans l'équipe ne garantit cependant pas la victoire car les Nerdlucks mutent. De minuscules, ils deviennent des géants hargneux, les Monstars. Monstars et Looney Tunes s'affrontent dans le match final, excellent tremplin promotionnel pour les divers articles de *Nike*. Niveau cinéma, le bilan est nettement moins brillant. Très inspiré dans certaines de ses publicités, Joe Pytka filme avec autant de goût qu'un réalisateur de sitcom les séquences live. Quant à Michael Jordan, son charisme cinématographique rivalise d'insignifiance avec celui d'un figurant en fond de décor. Il est aussi mauvais que les autres membres de la Dream Team réquisitionnés pour l'occasion, Charles Barkley, Patrick Ewing et les autres. De piteux interprètes au talent d'acteur inversement proportionnel à leur taille. Heureusement, il y a les Toons. Ils sauvent **Space Jam** du naufrage.

«*Chacun connaît les Looney Tunes, mais nous voulions les présenter dans **Space Jam** sous un jour radicalement nouveau. Ce film contient des effets d'animation inédits, une combinaison surprenante d'images infographiques en deux ou trois dimensions dans des décors numériques. Bref, le look d'ensemble, les effets spéciaux, le mariage des prises de vues réelles et des images artificielles accède ici à une sophistication sans précédent*». Ron Tippe, superviseur de l'animation, ne jette pas de poudre aux yeux. S'il faut voir **Space Jam**, ce n'est certainement pas pour le jeu de Michael Jordan, c'est uniquement pour sa réussite technique. Jamais comédiens et dessins animés n'ont aussi bien cohabité, en parfaite harmonie et interaction totale. Ordinateur, procédé laser de transfert des images sur pellicule, communication du résultat entre les différents ateliers

Michael Jordan, entraîneur malgré lui des Looney Tunes. Plus drôle que les Jeux Olympiques !

Michael Jordan dans son propre rôle et Bugs Bunny récitant la version civet de Hamlet : une rencontre historique qui aurait nécessité plus de goût.

d'animation par un inestimable réseau de fibres optiques... Ivan Reitman ne refuse rien à **Space Jam**. «*Mettant en application les plus récents développements de la technologie, nous avons pu établir un contact très étroit entre les bases de Londres et de Los Angeles. Chaque plan animé est l'aboutissement d'une série complexe de manipulations, allant de la création du storyboard à l'intégration d'une multitude d'effets spéciaux*» intervient un autre responsable de l'animation, Bruce Smith, qui peut se féliciter d'un match final aussi spectaculaire, loufoque et rapide que possible. Un match où l'orthodoxie du basket-ball vole cependant en éclats ! «*Ce match n'aurait pas été possible il y a seulement deux ou trois ans. La technologie permet des progrès ahurissants dans le mariage de l'animation et des images live. Elle facilite aussi le travail. Pour le vérifier, il suffit de comparer* **Space Jam** *avec les autres films basés sur le même principe. Il y a autant de différences entre* ***Space Jam*** *et* ***Roger Rabbit*** *qu'entre* ***Roger Rabbit*** *et* ***Mary Poppins***». Techniquement oui, car Bruce Smith parle en connaissance de cause : il comptait parmi les animateurs de **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit**. Qualitativement, c'est une autre histoire. Encore que tout ne passa pas comme une lettre à la poste dans la réalisation du film. Pour sortir en temps et en heure, coïncider avec la mise en place d'abondants produits dérivés, *Warner* dut engager toujours plus d'animateurs et de coloristes... Une véritable course contre la montre et, par conséquent, l'explosion d'un budget qui aurait grimpé, selon les rumeurs, à 125 millions de dollars. Que ne ferait pas *Warner* pour l'amour de ses Looney Tunes ?

«*Nous avons respecté les personnages des cartoons*» ajoute Tony Cervone, crédité co-réalisateur des séquences animées. «*Daffy Duck revient au personnage qu'il était à sa naissance, dans les années 40, moins hargneux, moins bavard qu'aujourd'hui. De même, Bugs Bunny est un peu plus jeune que de coutume. Bugs Bunny et Daffy Duck forment un couple à la Bob Hope et Bing Crosby* (1)». Au glouton de la carotte, **Space Jam** flanque également le gros lot, une lapine aussi allumeuse que Jessica Rabbit, la très sexy et intrépide Lola Bunny. «*Les nouveaux personnages, à savoir principalement les Nerdlucks, devaient contraster avec les Looney tout en possédant un style suffisamment proche. Lola Bunny était un cas spécial puisqu'elle devait s'intégrer harmonieusement aux Tunes tout en étant l'incarnation parfaite de la Bunny des années 90*». Autrement dit une très chaude lapine dont le comportement, les déhanchements renvoient plutôt du côté de Tex Avery que des cartoons *Warner*. Les autres, qu'ils s'agisse d'Elmer Fudd, de Titi & Gros Minet, de Pepe le Pew, de Daffy Duck ou du Diable de Tasmanie, font ce qu'ils savent le mieux faire : se chamailler, éructer, se courir après. Au début de **Space Jam** du moins. Face à la menace Nerdluck, ils font front commun. Une première, et probablement une dernière, dans les annales des Looney Tunes. Une initiative qui ne remplace pas les Looney Tunes livrés à eux-mêmes, fondamentalement indisciplinés, se tirant dans les pattes, mesquins, bornés, gouailleurs, insolents, excessivement naïfs ou toujours affamés. Tant de tares qui sont devenues leur qualité principale.

Le plus vendeur des VRP de Nike *soumis à la fantaisie des toons de* Warner.

Un Monstar, molosse extraterrestre habité par l'esprit du basket.

Marc TOULLEC

(1) Dans les années 40 et 50, Bob Hope et Bing Crosby formaient un duo comique dans la série de films **En Route pour... En Route pour l'Alaska, En Route pour le Maroc, En Route vers Zanzibar**, etc. Querelleurs mais copains comme cochons, ils sont effectivement proches du dessin animé dans leur comportement.

USA. 1996. Réal.: Joe Pytka. Scén. : Leo Benvenuti, Steve Rudnick, Timothy Harris & Herschel Weingrod. Dir. phot.: Geoffrey Kirkland. Mus.: James Newton Howard. Animation : Bruce Smith, Tony Cervone, Ron Tippe, Bill Perkins. Effets spéciaux optiques : Ed Jones & Cinesite. Prod.: Ivan Reitman, David Falk, Ken Ross, Joe Medjuck & Daniel Goldberg. Int.: Michael Jordan, Wayne Knight, Theresa Randle, Bill Murray, Larry Bird, Manner «Mookie» Washington, Eric Gordon et la voix de Danny de Vito. Dur.: 1 h 28. Dist.: Warner Bros. Sortie le 5 février 1997.

actualité cinéma
sortie le 29 janvier

Frank Bannister (Michael J. Fox) menacé par un serial-killer fantôme. Entre rafales de rires et sueurs froides...

FANTÔMES CONTRE FANTÔMES

bons et mauvais esprits

PETER JACKSON

Lorsqu'on vient au monde le jour d'Halloween en 1961, c'est le cas de Peter Jackson, on demeure marqué à vie. Comme au fer rouge. Traumatisé par le KING KONG de 1933, dont il tournera prochainement le deuxième remake, fasciné par les monstres animés de Ray Harryhausen, LES SENTINELLES DE L'AIR et CHAPEAU MELON & BOTTES DE CUIR, le bonhomme ne peut décemment pas demeuré ad vitam eternam l'ouvrier typographe, profession estimable à laquelle le voue sa condition sociale. En tirant le diable par la queue, Peter Jackson électrise le cinéma horrifique avec le dégoulinant BAD TASTE. De la bave et du gore, il y en a encore, par barriques, dans LES FEEBLES et BRAIN DEAD. Et pas du tout dans le bouleversant HEAVENLY CREATURES. Eclectique mais fidèle à lui-même, à son pays, farouchement indépendant, Peter Jackson n'est pas prêt de vendre sa peau au plus offrant. Même lorsque Hollywood investit quelque 30 millions de dollars dans FANTÔMES CONTRE FANTÔMES, il négocie habilement une totale autonomie artistique...

Peter Jackson, un Néo-zélandais qui souhaite le rester.

Racontez-nous la genèse de *Fantômes contre Fantômes*. Il semble que son histoire ne soit pas ordinaire du tout...

A l'origine, Fran Walsh et moi ne destinions pas **Fantômes contre Fantômes** au cinéma. Le premier traitement de l'histoire, deux pages, nous l'avons écrit avec l'intention de le proposer à la série *Les Contes de la Crypte*. Dans le meilleur des cas, nous pensions pouvoir vendre le manuscrit à un quelconque studio hollywoodien, sans possibilité toutefois que je le mette en images. Nous avons envoyé le synopsis à Robert Zemeckis, sachant qu'il recherchait des idées nouvelles pour *Les Contes de la Crypte*. Nous nous sommes réunis. A ce moment-là, Robert nous a confié qu'il voyait dans **Fantômes contre Fantômes** matière à une production plus importante qu'un simple épisode de trente minutes. Pour lui, **Fantômes contre Fantômes** ne pouvait être qu'un long métrage. Nous avons poursuivi l'écriture du scénario, raisonnant désormais en termes de long métrage. L'idée originale nous est venue comme ça, comme une illumination un jour où Fran et moi sommes allés acheter du lait au magasin d'à côté. Nous avons spontanément pensé à un type d'apparence anodine, se prétendant médium en contact avec l'au-delà, mais que ses concitoyens prennent pour un charlatan. Et si les deux options se vérifiaient ? Et si ce bonhomme possédait vraiment des pouvoirs paranormaux ? Et s'il utilisait son don afin de se remplir les poches, en demandant à ses complices fantômes de se manifester bruyamment ?

Comment vous êtes-vous impliqué dans ce projet alors qu'au départ, *Fantômes contre Fantômes* n'était qu'une simple idée destinée à être vendue ?

Je me suis progressivement attaché aux personnages, au fur et à mesure que nous avancions dans la rédaction du scénario. Je ne pense pas qu'il pouvait en être autrement car **Fantômes contre Fantômes** ne ressemble pas à un film fantastique hollywoodien ordinaire. Il n'aurait surtout pas fallu que ce soit un réalisateur américain, intégré dans le système, qui le mette en scène. ■■■

FANTÔMES CONTRE FANTÔMES

*Michael J. Fox : après trois **Retour vers le Futur**, une balade dans l'autre monde.*

Lucy Lynskey (Trini Alvarado) : une jeune veuve «protégée» par son défunt mari.

L'équipement minimum d'un serial-killer ne faisant plus partie du monde des vivants.

■■■ Parce que tourner un film dans le système, aux Etats-Unis, sous le contrôle d'un studio, revient à emballer un produit. Dans ce cadre, on cuile toujours au plus près du goût des gens, on cherche à leur plaire avant toute chose. Résultat, votre film perd toute personnalité, toute originalité. Si je l'avais réalisé aux Etats-Unis, je crois que **Fantômes contre Fantômes** aurait été un film très différent de celui que vous connaissez aujourd'hui. En délocalisant le projet, nous avons obtenu quelque chose de plus fou, de plus délirant, de plus dur que le tout-venant de la production hollywoodienne dans le genre. C'est aussi grâce à Robert Zemeckis. Il n'a jamais pensé à réaliser le film lui-même, mais sa fonction de producteur a été déterminante. Bien qu'il ne soit venu sur le plateau, à Wellington, que deux fois par mois, pour quelques jours seulement, il m'a formidablement épaulé. En me faisant confiance d'abord. Puis en gérant tous mes rapports avec *Universal*. Il se plaçait en quelque sorte comme un agent artistique et financier. Notre collaboration a merveilleusement fonctionné. Il suffit de voir **Fantômes contre Fantômes** pour s'en rendre compte. Il ressemble davantage à un film indépendant qu'à la énième production d'un studio hollywoodien. Je suis constamment resté libre, personne ne m'a ordonné de changer quoi que ce soit et **Fantômes contre Fantômes** correspond exactement à ce que je désirais. Une très bonne expérience, croyez-moi. Si bonne que je travaille actuellement à **King Kong**, une autre production *Universal*. Je serai ensuite ravi de revenir à un projet plus modeste. Je ne m'impose pas de règles. Je veux, à chaque film, découvrir du nouveau, des choses que je ne connaissais pas. Sur **Brain Dead**, je me disais : «Ce sera l'ultime étape dans le gore. On ne pourra pas faire plus sanglant que **Brain Dead**». J'ai donc enchaîné sur **Heavenly Creatures**, dans un registre très différent. Après quatre productions néo-zélandaises à petit budget, on m'a offert un gros film dans le cadre d'un studio hollywoodien. Je me suis lancé dans l'aventure car cela m'ouvrait d'autres horizons... Sans doute reviendrai-je à l'horreur pure à la **Brain Dead** dans le futur. Je pense qu'il est préférable d'attendre quelques années, de tourner des films qui s'en éloignent, pour que l'imagination se recharge. La possibilité d'utiliser l'ordinateur dans les effets spéciaux sanglants ouvre des perspectives intéressantes, entièrement nouvelles.

Dans vos autres films, vous alternez généralement comédie, horreur et fantastique. Ici, la balance penche plus souvent du côté purement fantastique. Un fantastique qui joue le jeu de la terreur pure...

Je n'ai pas fait **Fantômes contre Fantômes** avec l'intention de tourner un film sérieux. **Fantômes contre Fantômes** fait peur, puis provoque le rire et, l'instant d'après, vous fait de nouveau sauter au plafond. Je tenais à ce que le film surprenne, que le spectateur ne sache jamais à quoi s'en tenir. En fait, **Fantômes contre Fantômes** reste dans l'esprit de **Brain Dead**, virevoltant sans cesse d'un domaine à l'autre.

opinion

KIWI GHOST STORY

Depuis **Bad Taste**, les producteurs américains font les yeux doux à Peter Jackson. Mais Peter Jackson n'est pas homme à s'abandonner à la corruption des dollars, comme tant d'autres, des compatriotes d'ailleurs : Geoff Murphy (**Utu**), Lee Tamahori (**L'Ame des Guerriers**)...
En Nouvelle-Zélande, Peter Jackson tient fermement à y rester. Si fermement que les studios hollywoodiens, le sachant inébranlable, viennent désormais à lui. Inédit, surtout à l'époque où les talents des quatre coins du monde convergent vers la Californie. Peter Jackson peut donc, tranquillisé par la vigilance de l'ange gardien Robert Zemeckis, faire le cinéma qu'il aime. Celui qu'on aime, iconoclaste, frondeur, virtuose, rapide, doué d'imagination et efficace. Des termes qui s'appliquent à **Fantômes contre Fantômes** comme ils s'appliquaient hier à **Bad Taste**, **Brain Dead** et **Heavenly Creatures**. Son cinéma ? C'est où l'imaginaire s'exprime sans contrainte. Aucune barrière n'entrave donc l'intrigue de son cinquième long métrage, un récit axé sur Frank Bannister qui, depuis un accident automobile qui coûta la vie à sa femme, communique directement avec les défunts. Trois morts tout particulièrement. Le plus ancien : le juge, pistolero du Far West dans un état de délabrement avancé. Les autres : le timide Stuart et Cyrus, une relique râleuse des seventies. Les trois fantômes sont les complices de Frank Bannister qui, sous couvert de spiritisme, chasse les esprits retors des maisons de Fairwater, grâce à un capteur d'ondes qui ne capte rien du tout... Une opération toute simple : les spectres farceurs se manifestent bruyamment, le spirite intervient, «exorcise» la place et empoche quelques billets verts pour service rendu.
Marginal excentrique pour les uns, vulgaire escroc pour les autres, Frank Bannister croise le chemin de la Grande Faucheuse en personne, responsable d'une vague d'infarctus inexpliquée. Vingt-deux personnes jeunes, en pleine forme, rendent ainsi l'âme. En compagnie d'une jeune et jolie veuve, Lucy Lynskey, dont le mari ne se résout pas à emprunter l'escalator pour l'au-delà, il découvre l'implication du serial killer Johnny Bartlett, treize fois assassin de son vivant. Mort, il entreprend de battre les records sanglants des plus grands tueurs en série de l'histoire. Frank Bannister, ses partenaires translucides et Lucy Lynskey s'interposent. Parapsychologue hystérique du GBI, l'agent Milton Dammers arrive à temps pour leur compliquer la tâche.

Dès les premières images de **Fantômes contre Fantômes**, dans la grande tradition des maisons hantées, le style de Peter Jackson éclate. Un véritable tourbillon entre burlesque surnaturel et épouvante dure. Le turbo de ses caméras, le cinéaste ne le laisse jamais reposer. Que ce soit dans un musée où les trois potaches ectoplasmiques démolissent des antiquités, dans un cimetière où sévit une vieille baderne décorée (R. Lee Ermey, l'instructeur gueulard de **Full Metal Jacket**), dans l'évocation du douloureux passé de Frank Bannister, dans les sidérants assauts de la Grande Faucheuse et dans la frénésie meurtrière de Johnny Bartlett via une série de flashes-back tétanisants, la tornade Jackson emporte tout son passage.
Drôle quand il faut l'être, tenor de la terreur si nécessaire (et c'est souvent le cas !), Peter Jackson réussit magistralement ses débuts aux Etats-Unis, chez lui, en Nouvelle-Zélande !

M.T.

The Frighteners. USA/Nouvelle-Zélande, 1996. Réal. : Peter Jackson. Scén. : Peter Jackson & Fran Walsh. Dir. Phot. : Alun Bollinger & John Blick. Mus. : Danny Elfman. Effets spéciaux : Wes Takahashi & Charlie McClellan (effets visuels), Rick Baker et Richard Taylor (maquillages). Prod. : Jamie Selkirk, Robert Zemeckis & Peter Jackson pour Universal Pictures/Wingnut Films Int. : Michael J. Fox, Trini Alvarado, John Astin, Jeffrey Combs, Dee Wallace Stone, Jake Busey, Chi McBride, Jim Fyfe, R. Lee Ermey... Durée : 1 h 40. Dist. : UIP. Sortie le 29 janvier 1997. (Lire également premières in M.M. 102).

Le Juge (John Astin) : une relique du Far West dans un état de délabrement avancé.

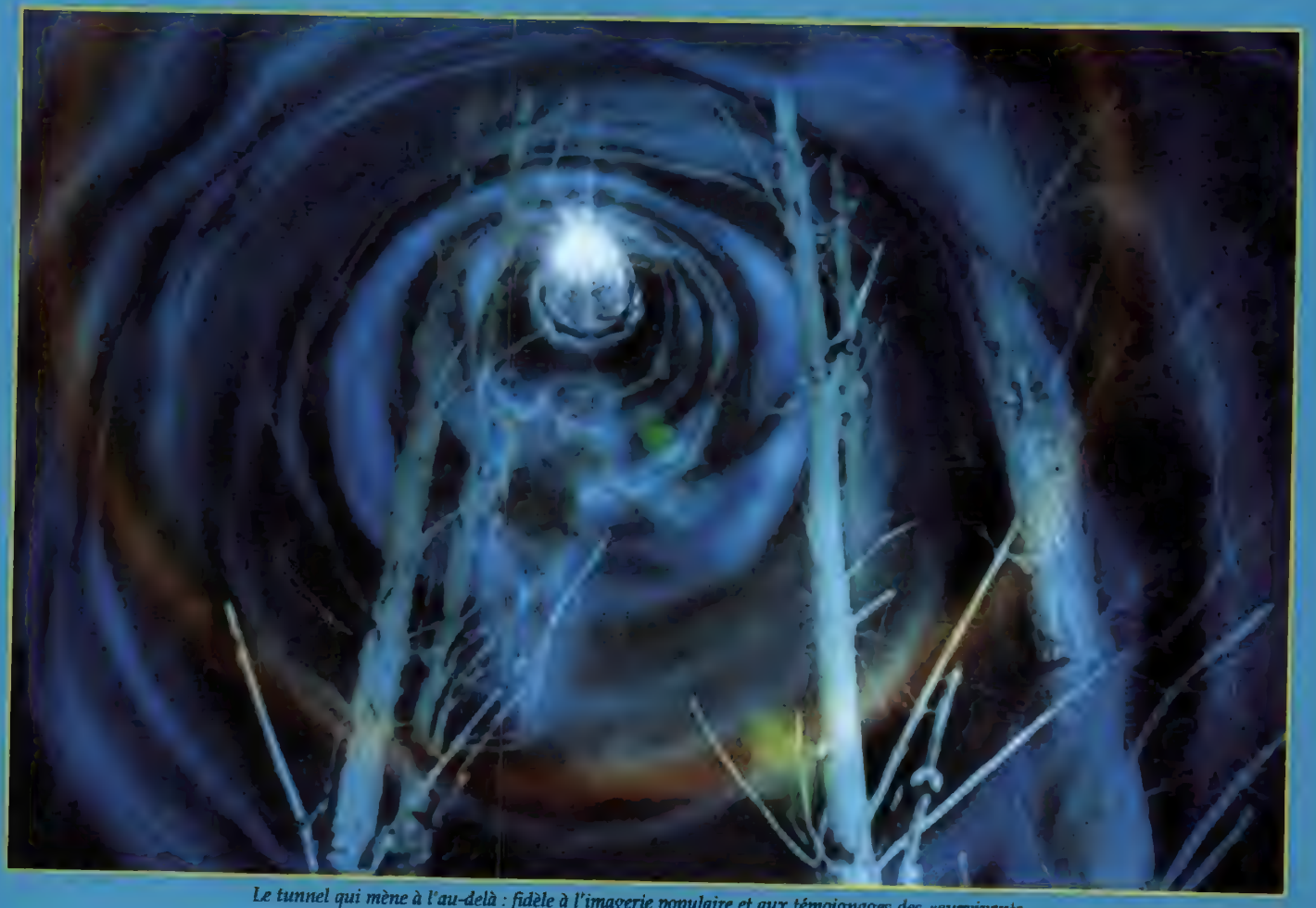
Les gens du marketing n'aiment pas ça du tout. Ils ont classé **Fantômes contre Fantômes** au rayon comédie après avoir lu le scénario, tout ça parce qu'ils y ont trouvé quelques détails amusants. Le film se range plus du côté du suspense horrifique que de la comédie. Ils ne s'y attendaient visiblement pas. Mêler l'humour à la comédie me vient en fait assez naturellement. J'y suis à l'aise, dans mon élément. Même **Heavenly Creatures** n'est pas sérieux d'un bout à l'autre ! Je ne peux pas, je ne veux pas prendre les choses trop au sérieux. Raconter imperturbablement une histoire au premier degré, ça me paraîtrait ennuyeux, simpliste. Les résultats sont souvent stupides. Mais, attention, il ne s'agit pas de glisser des gags à tort et à travers. J'ai vu des films d'horreur ratés parce que l'humour intervenait mal à propos. De mon côté, j'essaie de faire les choses intelligemment. Comment définir très précisément **Fantômes contre Fantômes** ? Disons qu'il se situe au carrefour du **Silence des Agneaux** et de **Casper**. A Hollywood, les gens aiment ce type de formule ! Michael J. Fox parle de «**Beetlejuice** rencontre **Tueurs Nés**» !

N'est-ce pas délicat, justement, de virevolter sans cesse de l'hilarité aux frissons. A miser sur les deux tableaux, on peut ruiner le fantastique et le rire...

L'humour, les gags ne doivent jamais se moquer du genre. C'est le plus important pour que le spectateur ne prenne pas tout à la légère, qu'il participe ensuite pleinement aux séquences effrayantes. Voilà pourquoi l'humour doit prendre ses racines dans les réactions des personnages, dans les situations qu'ils suscitent, plutôt que dans l'histoire elle-même. Du coup, dans **Fantômes contre Fantômes**, on peut rire à une réplique, à un gag, sans que cela gangrène le récit. Le film n'est pas très différent, à ce niveau, de la journée ordinaire de tout-un-chacun. Parfois, on rit. Parfois, on se montre plus triste... Il n'y a pas de règle.

Le tournage de *Fantômes contre Fantômes* s'est étendu sur six mois. Une durée inhabituelle. Pourquoi des délais aussi longs ?

Nous devions tourner deux fois un nombre considérable de séquences, à cause des effets spéciaux, qui concernaient le plus souvent les fantômes. Une fois pour le fond, le décor, comme si le comédien s'y trouvait, et une fois pour le comédien jouant son rôle. Cela demandait un calendrier de prises de vues plus important que de coutume. Et, pour corser le tout, deux mois plus tard, il y a l'écran bleu, cette technique qui permet d'incruster les fantômes, les objets volants et le reste dans l'image. Ce qui devrait prendre normalement trois mois sans le moindre trucage demande trois ou quatre mois de plus. Ce n'est pas si long après tout. Un film mobilise ses auteurs pendant deux ans. Entre l'écriture, le tournage et la post-production, surtout si elle intègre de nombreux effets spéciaux, les délais demeurent globalement les mêmes. Les budgets, par contre, changent du tout au tout selon l'endroit que vous choisissez pour tourner. En acceptant que je réalise **Fantômes contre Fantômes** en Nouvelle-Zélande, *Universal* a économisé de très importantes sommes. Aux Etats-Unis, il aurait coûté près du double. ■ ■ ■



Le tunnel qui mène à l'au-delà : fidèle à l'imagerie populaire et aux témoignages des «survivants».

FANTÔMES CONTRE FANTÔMES

Si vous avez tenu à tourner *Fantômes contre Fantômes* en Nouvelle-Zélande, c'est aussi pour rester près de votre domicile, de vos amis, de votre famille...

En quelque sorte, oui. De toute manière, je ne souhaite pas m'exiler aux Etats-Unis. Je ne nourris absolument pas l'ambition de m'installer et de travailler à Hollywood. Je suis heureux en Nouvelle-Zélande. J'y vis avec ma famille et je ne m'en irai pour rien au monde. Lorsque Fran et moi avons commencé à écrire **Fantômes contre Fantômes**, l'action se situait dans une petite ville du nord de la Californie. Nous étions loins de nous douter que le film se ferait finalement en Nouvelle-Zélande ! Puis, quand la décision fut prise que je réaliserais **Fantômes contre Fantômes**, j'ai insisté pour que le tournage s'y déroule. J'ai facilement convaincu Robert Zemeckis en lui montrant des photographies de petites villes de la banlieue de Wellington. Elles ressemblent à s'y méprendre aux patelins du nord de la Californie. Il suffit de changer quelques panneaux indicateurs pour que la méprise soit totale. D'ailleurs, beaucoup d'Américains ne me croient toujours pas lorsque j'affirme que **Fantômes contre Fantômes** a été filmé à l'autre bout du monde. C'est pourtant le cas. De même, les effets spéciaux ont tous ou presque été réalisés en Nouvelle-Zélande avant d'être sous-traités aux Etats-Unis et en Angleterre. Plus besoin de s'installer dans les locaux d'*Industrial Light and Magic* pour utiliser des ordinateurs, des logiciels perfectionnés. Avant, ils étaient réservés à une élite de réalisateurs. Plus maintenant : ils sont à la portée de tous, à condition d'en avoir les moyens toutefois ! Dans **Fantômes contre Fantômes**, vous comptez environ 500 plans d'effets spéciaux. Un record pour un film «extérieur» à Hollywood ! Mais j'insiste pour dire que **Fantômes contre Fantômes** n'est pas un spectacle technique. Les effets spéciaux servent le scénario, les personnages. Lorsque les fantômes apparaissent, vous appréhendez d'abord les comédiens, les protagonistes. Pas le trucage.

Les fantômes du film nous sont assez familiers en fait. Ce sont des ectoplasmes ordinaires. Ce classicisme était-il intentionnel ?

Je voulais que les fantômes aient l'air de fantômes tels que les gens se les représentent. Pas question qu'ils soient trop bizarres, trop fantaisistes, trop sophistiqués comme ce qui sort le plus souvent des ordinateurs. Nous avons longuement travaillé sur leur aspect, supprimant au passage l'option première, des silhouettes très éthérées, presque invisibles, dont on ne percevait que les contours. Une mauvaise idée, surtout qu'elle aurait distrait les spectateurs, les aurait éloignés de l'histoire et des comédiens. Les logiciels créent des monstres très sophistiqués, artificiels. Les fantômes du film sont interprétés par de vrais comédiens ; ce ne sont pas des entités infographiques. Même si nous avons utilisé des effets spéciaux à la pointe de la technique, nous collons au plus près à l'imagerie populaire des revenants, des défunts qui sont à la fois translucides et légèrement lumineux. **Fantômes contre Fantômes** n'aurait rien gagné à surenchérir dans les performances techniques. Je ne fais pas du cinéma pour ça. Comme les fantômes eux-mêmes, la représentation de la Mort coïncide avec les croyances, les superstitions. Même si nous l'avons entièrement conçue par ordinateur, elle correspond presque à l'idée que tout le monde s'en fait. A la seule différence que nous avons vidé l'immense cape de toute substance. Un vêtement vide, c'est encore plus terrifiant. A vrai dire, nous nous sommes conformés à tout ce que l'expérience de la mort véhicule, aux témoignages de gens décédés quelques minutes. Tous parlent de ce long tunnel, de l'âme qui se sépare du corps pour s'y engager. Cela se retrouve également dans **Fantômes contre Fantômes**.

Ne pensez-vous pas que montrer trop souvent des fantômes, comme vous le faites ici, dédramatise leur présence ? A rien montrer du tout, on est parfois plus efficace, non ?

On ne peut pas s'arrêter sur une définition graphique définitive du fantôme. Dans les grands classiques comme **La Maison du Diable** et **La Maison des Damnés**, ils sont simplement suggérés à travers des objets qui bougent, des courants d'air. Vous ne les voyez jamais et, cependant, vous ressentez une certaine peur. Je ne pouvais pas réaliser **Fantômes contre Fantômes** sur les mêmes bases. Frank Bannister, le héros, vit au milieu des morts. Il les voit. Et, comme lui, le spectateur doit les voir, à partir du moment où le film adopte son point de vue. Sans la présence bien tangible des fantômes, cela n'aurait eu aucun sens. Si j'ai accentué leur présence à travers les effets spéciaux, c'est aussi parce que je ne pouvais guère aller dans le sens du gore, du sanglant, à l'image de **Brain Dead** et **Bad Taste**. Je devais m'amuser différemment, avec de nouveaux jouets, et inventer d'autres règles au film de fantômes. Ici, les morts ont le choix. Soit ils se laissent flotter dans le tunnel qui mène vers l'au-delà. Soit, par couardise, par peur de ce qu'ils

suite page 44

Johnny Bartlett (Jake Busey) : serial-killer en quête d'un record du monde pour le nombre de victimes.

l'homme à la tête fêlée JEFFREY COMBS

Coutumier des personnages frappadingues, des cinoques, Jeffrey Combs ne dément pas sa réputation. Une image de névrosé incurable qu'il impose en un seul rôle : celui de Herbert West, apprenti sorcier et réveil-cadavres des REANIMATOR. Les films suivants vont généralement dans la même direction : FROM BEYOND, LE PUITS ET LE PENDULE, MUTRONICS, L'AMOUR ET UN .45, et une kyrielle de séries B d'intérêt variable comme CYCLONE, CELLAR DWELLER, DR. MORDRID, PHANTOM EMPIRE, TRANCERS 2, CASTLE FREAK... Du fantastique, rien que du fantastique. Des petits budgets au milieu desquels FANTÔMES CONTRE FANTÔMES tranche singulièrement.

Comment vous-êtes vous retrouvé au générique de *Fantômes contre Fantômes*. On n'a pas l'habitude de vous voir dans des productions de cette envergure...

On m'a convoqué à une première audition. Classique. Peter Jackson m'a énormément soutenu, simplement en me faisant part de son admiration pour Herbert West dans **Reanimator**. Ça aide, lorsque le réalisateur connaît votre travail. J'ai convaincu assez facilement Peter de mon aptitude à incarner l'agent Dammers. Ensuite, j'ai enduré l'épreuve du groupe, un passage obligatoire car tous les responsables du projet doivent approuver votre arrivée. Tous les jours, vous recevez un coup de fil : untel donne son feu vert, puis *Universal*, puis une autre personne encore...

Qu'avez-vous ressenti à la première lecture du scénario ? Enthousiasme ou scepticisme ?

J'ai senti le sang affluer au cerveau, comme après une longue course dans le corps, de brutales accélérations. Je sentais que je venais de lire un manuscrit d'une réelle profondeur, avec une véritable texture, de l'intelligence. La plupart du temps, le scénario vous tombe des mains, tellement il est navrant. Peter Jackson et Fran Walsh, la co-scénariste, n'ont pas rédigé avec **Fantômes contre Fantômes** un film qui

Milton Dammers (Jeffrey Combs) : parapsychologue du FBI bon pour la camisole de force.

rentre dans une catégorie bien définie. Ils ne vont pas vers la facilité. Ils regorgent d'idées. Des idées parfois très complexes qui s'emboîtent les unes dans les autres, suivant la logique d'un rubic's cube. Et, miracle, ils ne sombrent à aucun moment dans la confusion. Jamais Peter et Fran ne feront un film d'horreur, un drame, un suspense ou un film d'aventure. Ils mettent tout ça dans le même panier et en tirent un résultat cohérent d'un bout à l'autre.

Comment avez-vous abordé votre personnage, l'agent du FBI Milton Dammers ? Sous l'angle de l'humour féroce, du pastiche ?

Si vous cherchez à rendre votre rôle amusant, les ennuis arrivent. En créant Milton Dammers, j'ai travaillé sur un personnage ordinaire, sérieux. Il n'est pas drôle du tout en fait. Bien au contraire. Je n'ai pas essayé non plus de le rendre terrifiant. L'humour et la terreur, je les laisse venir. Si Milton Dammers suscite des réactions aussi disparates, c'est par sa personnalité. Pas par les éléments comiques ou inquiétants que j'aurais pu lui injecter. En l'interprétant, j'ai montré qu'il souffrait de graves problèmes psychologiques. Il ressemble à ces agents du FBI qui infiltrent les sectes les plus tordues et qui sortent de leur mission encore plus dingues que les adeptes ! En fait, vous riez de sa misère. Lorsque vous regardez une comédie, c'est ce qui survient le plus souvent. Vous vous esclaffez quand quelqu'un glisse sur une peau de banane et se fracasse le crâne sur le bord du trottoir. En soi, c'est horrible, mais là nature humaine est ainsi faite. Nous rions tous du malheur des autres.

L'Oncle Sam peut se féliciter d'avoir en Milton Dammers un petit soldat entièrement dévoué à sa cause...

J'ai perçu en Milton Dammers l'ultime patriote, le genre de type qui ferait n'importe quoi pour son pays. Un authentique nationaliste. Une dévotion inconditionnelle à la Mère Patrie. Le patriotisme poussé aussi loin amène au fascisme. Suivant ce raisonnement, je me suis demandé qui symbolise le mieux le fascisme. Hitler bien sûr ! Je me suis documenté à son sujet à la bibliothèque du Musée Wellington. Là, j'ai trouvé un livre de photos le représentant jeune. Cette coiffure si particulière, le crâne rasé sur les côtés et sur la nuque, m'a frappé. Je tenais à ce que les coiffeurs de **Fantômes contre Fantômes** me fassent cette coupe. Peter Jackson m'a approuvé, satisfait de cette touche d'humour noir. En admettant qu'il n'ait pas perçu, je me serais retrouvé dans de beaux draps. En revanche, l'idée des yeux noirs, ronds comme des billes, de Dammers vient de lui. Ils accentuent encore la folie furieuse du personnage. J'ai donc eu à porter des lentilles, bien que ma couleur naturelle, assez sombre, ne soit pas très éloignée de ce que Peter recherchait. Des lentilles, une coupe de cheveux, des chaussures, un comportement, une démarche... Toutes ces marques extérieures aident à la concentration du comédien, lui permettent de se glisser intimement dans la peau du personnage. Les éléments externes aident à ressentir les choses de l'intérieur.

Et travailler en Nouvelle-Zélande, alors que tout indique que le récit se déroule aux Etats-Unis, ne vous a-t-il pas un peu déstabilisé ?

S'adapter à la Nouvelle-Zélande ? Facile ! Rien ne ressemble plus à un plateau de cinéma qu'un autre plateau de cinéma. A l'image de la chaîne d'assemblage d'une voiture. Il existe bien quelques variations mais, globalement, c'est à peu près la même chose. Je suis heureux que Peter Jackson ait pu tourner **Fantômes contre Fantômes** en Nouvelle-Zélande. *Universal* voulait qu'il le tasse aux Etats-Unis ; il a refusé. Pour rester chez lui d'abord. Pour échapper à l'influence de l'écrasante machine hollywoodienne ensuite. En fait, aux Etats-Unis, la majorité des films est fabriquée par des comités, des décisions collégiales d'entreprise. Peter Jackson ne voulait pas tomber dans ce piège ; il tenait à préserver sa vision, sa personnalité. Je lui donne entièrement raison, quoique tourner dans un cimetière, en Nouvelle-Zélande, n'est pas une partie de plaisir. Impossible de ne pas claquer des dents, même devant la caméra, tellement la température descendait bas.

A ce détail près, la description que vous faites du tournage de *Fantômes contre Fantômes* est idyllique...

Fantômes contre Fantômes m'a été, à titre personnel, très profitable. Bon, bien sûr, la séquence de l'interrogatoire de Frank Bannister par Milton Dammers fut sans cesse reculée au fil d'un tournage-marathon. Du coup, j'ai dû entièrement revoir mon jeu lorsqu'est enfin arrivé le jour des prises de vues. J'avais à ce point préparé, travaillé cette scène qu'elle ne fonctionnait plus. Il fallait que je me remette en question, que je retrouve la spontanéité perdue. Un gros défi. Mais je suis heureux que mon rôle ait pris du relief dans le film. Au départ, Milton Dammers disparaît dans le cimetière pour ne plus réapparaître ensuite. Présumé mort en sortie. Parce que mon interprétation lui plaisait, Peter Jackson l'a réintroduit dans le scénario, dans les séquences finales de l'hôpital désaffecté. Que demander de plus ?

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

FANTÔMES CONTRE FANTÔMES

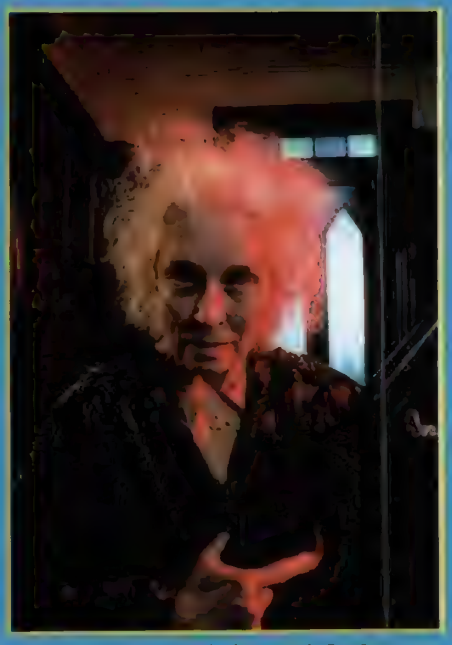
■■■ vont découvrir, ils refusent de prendre ce chemin. Ils errent alors parmi les vivants, sous forme d'esprit, et leur corps commence à se dégrader comme n'importe quel cadavre !

Au-delà de l'imagerie traditionnelle, de quelle façon avez-vous travaillé à la représentation de la Mort ?

La Grande Faucheuse compte parmi les effets spéciaux les plus complexes, les plus difficiles à obtenir de **Fantômes contre Fantômes**. Un vrai défi dans la mesure où je tenais à ce que sa cape flotte naturellement au vent. Le costume devait paraître réel. Les gens d'*Industrial Light and Magic* ont créé un programme spécial dans ce but. La séquence du musée, tout particulièrement, a demandé énormément de temps et d'efforts. A vrai dire, je n'avais pas choisi l'option la plus évidente. Je tenais à ce que la Mort rode comme un grand félin autour de sa proie. Elle devait tourner autour de sa victime comme un tigre ou un lion, lentement, avec précision et, soudain, bondir, attaquer.

***Fantômes contre Fantômes* parle de l'au-delà, de spectres et de poltergeists. Cela ne vous a-t-il pas amené à gamberger sur le sens de la mort elle-même ?**

Je crois que cela ne rapporte rien d'y penser trop souvent. Bien sûr, tourner un film mettant en scène la Grande Faucheuse, l'au-delà et une escouade de spectres vous confronte inévitablement avec la mort. Surtout lorsque ça s'éternise sur deux ans ! Inévitablement, vous en arrivez à penser en permanence à une possibilité de vie après la mort, à l'au-delà. Dans le cas de **Fantômes contre Fantômes**, c'est finalement assez sain parce que vous dédramatisez certaines de vos peurs les plus tenaces. A la fin de la journée, l'idée de la mort prend une tournure plus légère. Elle est certes inéluctable, mais naturelle, pas terrifiante du tout. A ce titre, **Fantômes contre Fantômes** témoigne d'un passage sans trop de douleur d'un monde à l'autre. La mort devient en fait une transition normale, un mauvais moment à passer. Voilà tout. Il faut passer par là pour devenir un esprit, un fantôme. Tous, nous saurons un jour si la vérité de l'au-delà entretient un quelconque rapport avec le film. Pour l'instant, je n'ai aucune certitude sur le sujet.

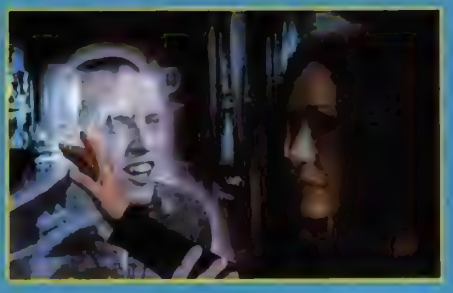


La mère Bradley (Julianna McCarthy), un solide rempart contre les fantômes

Avez-vous, vous-même, fait l'expérience d'un contact avec l'autre monde ? Dans une séance de spiritisme, avec un ouija, en faisant tourner les tables....

Oui, il y a de cela cinq ans aujourd'hui. Ma compagne, Fran Walsh, et moi habitions alors un vieil appartement, datant de la fin du siècle dernier. Pendant que je traînais au lit, Fran préparait le petit déjeuner dans la cuisine. Dans la chambre est apparue, pendant cinq ou six secondes, une femme dont le visage exprimait un sentiment de souffrance, comme si elle criait. Elle ne correspondait absolument pas à ce que vous voyez dans **Fantômes contre Fantômes**. Son image était plate, un peu comme une vieille photo. Après sa disparition à travers le mur, je me suis rué auprès de Fran pour lui raconter cette incroyable expérience. A ma grande surprise, Fran m'a révélé qu'elle l'avait également vécue. Une nuit, trois ans auparavant, alors que je n'étais pas là, elle a vu cette étrange femme dont les traits reflétaient exactement la même terreur. Nous n'en savons pas plus à son sujet, sinon qu'elle doit être très attachée aux lieux. (1)

A voir le comportement hystérique de l'Agent Dammers du FBI, on a l'impression que vous parodiez ouvertement la série *Aux Frontières du Réel*...



Les époux Bartlett : unis par delà la mort.

Patricia Bradley (Dee Wallace Stone) : victime ou monstre ?

Consciemment, je n'en avais pas l'intention. Peut-être, effectivement, qu'il y a un peu de ça au final. La genèse de **Fantômes contre Fantômes** remonte bien à trois ans et demi aujourd'hui. A l'époque, ***Aux Frontières du Réel*** commençait juste à être diffusé aux Etats-Unis, mais pas en Nouvelle-Zélande. Je ne peux cependant pas nier que l'Agent Dammers n'a pas quelque rapport avec cette série. D'ailleurs, si on me proposait d'en réaliser un épisode, je refuserais probablement. ***Aux Frontières du Réel*** est si sérieux. Je ne prendrais aucun plaisir derrière la caméra. Les côtés parodiques dans **Fantômes contre Fantômes** se trouvent plutôt dans la fascination des Américains pour les serial killers. Tourner en dérision la culture des tueurs en série aux Etats-Unis constitue l'essence même du film. Ce n'est pas exclusivement **Tueurs Nés** que je vise, mais un phénomène qui s'est généralisé à tout le pays

Parmi les fantômes, il y a Cyrus, un bon produit des seventies. Un petit brin de nostalgie de votre part ?

Pas vraiment. Je ne me suis jamais réellement plongé dans l'atmosphère des années 70 à 80. Lorsque survenaient des fêtes, des concerts et des manifestations, je préférais rester à la maison, avec ma caméra, à essayer de bricoler des courts métrages. Plutôt que de transmettre le parfum des seventies, je voulais montrer que les fantômes restent figés dans l'époque où ils passent de vie à trépas. Dans l'au-delà, vous continuez de porter ces vêtements pour l'éternité, les vêtements de votre mort. Nous trouvions que c'était le plus abominable des sorts que nous pouvions réserver à un type assez coquet, surtout s'il se rend ensuite compte que ses pantalons à pattes d'éléphant, que ses vestes disco constituent le sommet du kitsch quelques années après !

En fait, vous êtes un type plutôt douteux. Crime de lèse-majesté, vous demandez à Michael J. Fox, au volant de sa voiture, d'écraser à deux reprises d'innocents nains de jardin !

Les nains de jardin sont stupides. Ils ne font de mal à personne, ils sont là, plantés dans la pelouse avec ce sourire perpétuellement idiot. C'est justement parce qu'ils gardent cette même expression imbécile que je leur veux du mal. Le plus grand mal. De plus, ils passent leur temps à ne rien faire. Très frustrant pour quelqu'un qui consacre beaucoup de temps au travail. Naturel que vous vouliez les attraper pour leur faire passer un sale quart d'heure. Les

Une numérotation pour mieux évaluer le nombre de victimes au compteur de Johnny Bartlett

La Mort : une Grande Faucheuse en images digitales. Un «fantôme» qui ne prête pas à rire.

nains de jardin constituent une population très répandue en Grande-Bretagne et en Nouvelle-Zélande. Ils y sont extrêmement populaires. En Nouvelle-Zélande circulent des histoires incroyables et véridiques à leur sujet. J'ai lu dans un journal très sérieux qu'un inconnu avait, de nuit, kidnappé un nain dans un jardin. Le voleur l'a emporté avec lui dans son tour du monde, pendant toutes ses vacances. Partout où il s'arrêtait, il prenait une photo du nain. Devant la Tour Eiffel, dans la chambre d'hôtel. Partout. Il envoyait les clichés au propriétaire. Après des mois de pérégrinations, le nain est miraculeusement revenu dans son jardin, à l'endroit exact où il s'était volatilisé. Depuis, beaucoup de mes compatriotes se livrent à ce genre de plaisanterie avec des nains de jardin. Les journaux les publient régulièrement. Une blague traditionnelle en somme. En en écrasant dans **Fantômes contre Fantômes**, j'apporte en quelque sorte ma pierre à l'édifice !

Autant que par les effets spéciaux, l'humour et la tension, *Fantômes contre Fantômes* brille par son interprétation. Notamment celle de Dee Wallace Stone et de Jeffrey Combs qu'on n'avait pas vus aussi bons depuis longtemps...

Les cinéastes choisissent les comédiens en fonction du rôle à tenir. Le personnage qu'interprète Jeffrey Combs, l'agent Dammers, est le type le plus secoué du FBI, le plus grave que ce service n'ait jamais connu. Je n'avais pas vraiment d'acteur en tête au stade de l'écriture. Nous sommes donc passés par les habituelles auditions, attendant qu'un candidat nous surprenne. Ils étaient nombreux. Chaque fois que l'un d'entre eux entrait dans la pièce, nous espérions que ce soit lui, l'élu. Malheureusement, tous incarnaient Dammers au premier degré, très platement. Ils récitaient les dialogues sans y mettre la moindre folie, la moindre distance. Je me suis alors souvenu de Jeffrey Combs dans **Reanimator**, l'un de mes films d'horreur fétiches. Je savais qu'il proposerait une variation intéressante sur le personnage. Et, en effet, il nous a tous surpris. Il nous a fait rire par son interprétation décalée, par l'humour féroce qu'il apportait. Jeffrey voulait vraiment décrocher ce rôle.

Concernant Patricia Bradley, nous recherchions la comédienne idéale pour le rôle d'une victime. Ce personnage devait être perçu comme tel au départ, pour mieux renverser ensuite la situation. Il fallait quelqu'un qui inspire la bonté, la gentillesse, qui n'ait joué que des rôles sympathiques. Je ne crois pas que Dee Wallace Stone ait joué des méchantes (2). Tout le monde se souvient d'elle dans **E.T.** où elle était la jeune maman. Voilà pourquoi nous avons engagé Dee : par ruse, pour tromper le spectateur, le cueillir au tournant.

Je suis très heureux que Jeffrey Combs et Dee Wallace Stone figurent dans **Fantômes contre Fantômes**. Ce sont des comédiens formidables à qui l'on demande quasi systématiquement de répéter le même rôle, alors que leur potentiel est énorme. C'est justement la stratégie opposée qui marche le mieux. Pousser les comédiens à faire ce qu'ils n'ont jamais faits, à aller plus loin que leur registre habituel : voilà ce qui se révèle le plus profitable à l'écran. Quant à Michael J. Fox, ce n'est pas un hasard s'il tient la vedette du film. Robert Zemeckis l'a dirigé à trois reprises dans la série **Retour vers le Futur** et lui a conseillé le rôle de Frank Bannister. C'est après avoir vu **Heavenly Creatures**, incognito au Festival de Toronto, que Michael m'a rencontré. Nous étions sur la même longueur d'ondes. Michael possède la qualité rare d'exceller dans la comédie et le drame. Il passe de l'un à l'autre avec une rare aisance ; c'est exactement ce que nous voulions pour le personnage. C'est une qualité beaucoup moins répandue qu'on peut le croire à Hollywood !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

(1) Info ou intox ? Difficile de le dire précisément. A priori de bonne foi, Peter Jackson est tout de même un mystificateur de première catégorie comme le montre le faux documentaire **Forgotten Silver** consacré à un pionnier du cinéma, néo-zélandais et inventeur de tout, y compris de l'entartage des célébrités, qui n'a jamais existé. Une farce monumentale dont le réalisateur de **Fantômes contre Fantômes** est l'initiateur !

(2) Peter Jackson se trompe. L'aimable Dee Wallace Stone interprète une vilaine sorcière dans une obscure coproduction américano-polonaise, **Legend of the White Dragon/Le Secret du Dragon Blanc** réalisé en 1985 par Jerzi Domaredzki.

actualité cinéma

sortie le 29 janvier

Le Major Kusanagi : 99,99% robot, 0,01% human, 100% d'âme pure.

GHOST in THE SHELL

Six ans après AKIRA, un nouveau choc immense dans le domaine de la science-fiction. Ambitieux, hypnotique, envoûtant, GHOST IN THE SHELL invente un monde futur où l'information a plus de valeur que l'argent, où les criminels naviguent incognito sur Internet, où les flics à 99,99% cybernétiques se posent des question sur leur «ghost», leur âme. Sublimement réalisé par Mamoru Oshii (PATLABOR 1 et 2), GHOST IN THE SHELL refuse la facilité du «toujours plus spectaculaire» au profit d'une quête métaphysique bouleversante...

Ghost in the Shell ne fait partie de ces films qui se dévoilent au premier coup d'œil. Il est en effet rigoureusement impossible, à la première vision, d'en saisir exactement tous les rouages, d'en comprendre tous les mécanismes. Il faut simplement en admirer l'extrême beauté. La grâce de la mise en scène, l'authentique génie visionnaire qui s'inscrit dans chaque plan, les promesses d'un univers aussi fascinant qu'effrayant sont, au premier abord, la seule récompense du voyage. Puis, on revoit **Ghost in the Shell**, trois, quatre fois. On apprend à évoluer dans sa construction géo-politique nouvelle, dans ses intrigues parallèles. On décode, on cherche... Pour finalement se rendre compte que, si le scénario extrêmement complexe se tient parfaitement et recèle des trésors d'ingéniosité politique-fictionelle, le véritable sens du film était déjà là, parfaitement tangible dès le début, intégralement exprimé dans les quelques scènes de poésie en «apesanteur» qui ponctuent le récit, ouvrent et ferment les différents chapitres en de longues pauses contemplatives seulement rythmées par la sublime musique new-age de Kenji Kawai. Dans ces quelques scènes, on comprend à la fois ce qui a motivé l'existence même du film, ce qui le sépare du manga dont il s'inspire et, également, ce qui fait de l'animation japonaise un phénomène artistique et culturel mondial. Une vague déferlante dont les répercussions dépasseront de très loin, dans le siècle à venir, le simple domaine du cinéma. Disons-le tout de go : le vingt-et-unième siècle sera manga ou ne sera pas.

Une «marionnette» manipulée par le Puppet Master livre ses secrets informatiques.

Le meilleur allié de Kusanagi : Batou, une armoire à glace qui n'incite pas à la rigolade.

Et l'un des apôtres les plus doués de cette nouvelle religion, c'est le réalisateur Mamoru Oshii. Génie absolu de l'animation nipponne, visionnaire, héraut, prophète du troisième millénaire, Oshii a, comme la plupart des réalisateurs d'animation au Japon, entamé sa carrière par un séjour à la télévision avant de s'illustrer dans le long métrage, à la fois live et d'animation. Célèbre créateur de la série **Patlabor**, dont il a réalisé deux sublimes versions cinéma - au moins aussi renversantes que **Ghost in the Shell** - il est avec Katsuhiro Otomo (**Akira**) l'autre très grand réalisateur d'anticipation japonais. Son but, avec **Ghost in the Shell**, était clair : réaliser le long métrage de science-fiction le plus anti-dramatique possible. La difficulté à contourner était donc de capter l'attention du public des films d'animation en les privant totalement des incontournables scènes d'action qui font habituellement leur succès. *«J'ai su que je pourrais transposer «Ghost*

GHOST IN THE SHELL

Batou à la poursuite d'un criminel invisible au cœur d'un marché ouvert de Newport City.

■■■ *in the Shell» au cinéma»* explique le réalisateur, *«lorsque je suis tombé sur une scène dans laquelle l'auteur montrait les pieds d'un ange. Ce fut comme une vision, un éclair. À l'époque, je ne savais pas du tout comment visualiser de façon convaincante, à l'écran, tout l'attirail futuriste décrit dans le manga. Comment imaginer le futur ? Comment aller plus loin dans une description cohérente, plausible d'un univers virtuel. Je voulais changer la perception qu'ont aujourd'hui la plupart des gens du monde des ordinateurs, d'Internet… C'est un monde qui les affole. Un précipice devant lequel ils se sentent coincés. C'est en voyant cet ange que j'ai eu comme une illumination. Il fallait revenir à l'archaïsme le plus primitif afin de donner une image du futur qui soit acceptable. Finalement, toute cette technique ultra-développée, ce futur effrayant n'est rien d'autre que ce que l'on nommait autrefois… la magie»*. Là où Masamune Shirow, auteur et dessinateur du manga «Ghost in the Shell» se perd en descriptions détaillées d'armes, de camions et d'ordinateurs, Oshii joue donc la carte de la magie. Pour lui, le futur est sensuel et mystérieux. Il est sombre, étrange et fascinant. Comme le confie le directeur de l'animation de **Ghost in the Shell**, Toshihiko Nishikubo : *«Le défi de ce film vient du fait qu'il fallait éviter au maximum les effets spectaculaires afin de créer un univers crédible, réaliste. Le paradoxe est que le film a nécessité un travail technique considérable afin d'éviter le côté visuel ultra-voyant des animés habituels. Le plus gros défi technique aura donc été de rendre l'univers de **Ghost in the Shell** le plus discret possible, c'est-à-dire le plus naturel possible»*. **Ghost in the Shell** est, de ce fait, l'un des films de science-fiction les plus crédibles jamais réalisés.

Pourtant, là n'est pas sa finalité. Visiblement, ce qui a inspiré Mamoru Oshii dans le manga techno-futuriste de Masamune Shirow n'est pas son souci du détail technique, mais plutôt le potentiel illimité que recelait le concept des héros cybernétiques, en particulier celui du personnage principal : le major Motoko Kusanagi. Héroïne à 99,99 % artificielle, le major Kusanagi est le corps et l'âme de **Ghost in the Shell**. Elle est à la fois l'esprit et la machine. Sa quête existentielle est le cœur du film.

Ghost in the Shell commence en 2029 dans une cité portuaire d'Asie du sud-est. La ville s'appelle Newport City et combine les architectures de Hong Kong et Tokyo, organiquement mêlées en une sorte de mégalopole du futur ultime où se côtoient technologie de pointe et pourriture galopante. Dans cet univers gris et froid, les réseaux de communication virtuelle ont pris le pas sur tous les autres moyens de communication. La société est entièrement dominée par l'informatique. Mais qui dit nouvelle donne dit nouveaux criminels, donc nouvelles règles, et aussi nouveaux flics. À la tête d'une unité d'intervention spéciale, le major Kusanagi, une femme au corps d'acier et de titane, poursuit les criminels informatiques qui piratent réseaux et cerveaux cybernétiques afin de revendre au plus offrant les informations secrètes ainsi détournées. Épaulée par Batou, flic de choc au physique à mi-chemin entre Schwarzenegger et RanXerox, Kusanagi agit lorsque la diplomatie officielle a échoué. Lors d'une époustouflante scène d'ouverture, elle repère un groupe de politiciens véreux qui

Le temps suspendu : Kusanagi, une femme-flic s'interrogeant sur son «ghost» dans de longues contemplations introspectives.

Du MANGA à L'ANIME

Ghost in the Shell n'a pas toujours été un anime. Créé par Masamune Shirow, manga-ka culte et auteur de séries aussi célèbres que «Appleseed» ou «Dominion», ce fut d'abord une bande dessinée composée de plusieurs volumes très compliqués à suivre, mais qui ont tout de même servi de base de travail au scénariste Kazunori Ito. Reprenons. Tout d'abord, il faut savoir que Masamune Shirow n'existe pas. En fait, il s'agit là du pseudonyme d'un auteur qui fut un temps professeur d'arts plastiques avant de passer à la réalisation de petits mangas. Né en 1961, le jeune homme commence sa carrière en dessinant le manga «Black Magic M-66» dans lequel un savant invente des cyborgs mi-femmes mi-félins. Obsédé par la technologie de pointe et les jeunes femmes à forte poitrine, Shirow se fait rapidement une réputation grâce à ses créations suffisamment fonctionnées (à tel point qu'on peut leur compter trois vertèbres en trop et des articulations encore inconnues de la médecine moderne). Dans «Dominion», une équipe de dératisation fait la loi aux commandes de tanks munis de gros canons de soixante-quinze. Dans «Appleseed», les mêmes se retrouvent derrière les manettes de gros robots très très lents. Autant dire qu'il y a de l'obsession fantasmée chez ce bonhomme-là.

Curieusement, Shirow est devenu l'un des auteurs de manga les plus adulés du monde, à tel point que les jeunes auteurs de comics américains ne jurent plus que par lui. Il faut dire que son sens manifeste du détail, qui le pousse sans cesse à inventer et décrire de nouvelles armes et de nouveaux prototypes de véhicules, faisait de lui l'auteur parfait pour manga cyberpunk. Pas étonnant, dès lors, qu'il soit l'auteur de «Ghost in the Shell». Un manga d'anticipation où chaque retournement politique, chaque frémissement micro ou mitrailleuse, est décrit avec force détails. Lui-même réalisateur des transpositions de quelques-unes de ses propres œuvres en anime (**Dominion, Black Magic M-66**), Shirow n'a pourtant pas souhaité réaliser la version animée de **Ghost in the Shell**. Ce qu'il explique de la façon suivante : *«Je suis heureux que «Ghost in the Shell» ait été adapté en film d'animation pour toutes sortes de raisons. Je pense qu'il est important, pour un auteur, de ne pas suivre systématiquement le manga dont il s'inspire, mais de trouver sa propre voie. Savamment conçu par monsieur Oshii, le résultat est un produit merveilleusement élaboré».* Totalement transcendée par le réalisateur, la version cinéma de «Ghost in the Shell» n'a effectivement pas grand-chose à voir avec le matériau original. Sur le plan graphique, tous les décors et le design des personnages ont été changés. Seule Kusanagi garde un physique vaguement proche de son modèle. Le scénario du film a été condensé et très simplifié, laissant sur le carreau bon nombre de personnages et situations inutiles. Au contraire, les éléments essentiels du film ont été développés car ils n'apparaissaient qu'en filigrane dans le manga. Pour se rendre compte du chemin parcouru entre les deux versions, il suffit de se rapporter au manga paru en deux volumes chez *Glénat*.

D.M.

Une vision de l'enfer pour une Kusanagi aspirant au paradis des mortels.

s'apprêtent à offrir l'asile politique à un informaticien suspecté de trafic d'armes. Chargée d'éliminer purement et simplement le diplomate étranger qui dirige les tractations, Kusanagi se jette dans le vide du haut d'un building, seulement retenue par un mince filin d'acier, et pulvérise la tête du diplomate à l'aide de balles explosives. Puis, elle se voile d'un camouflage thermo-optique lui permettant de devenir invisible, et disparaît devant les yeux éberlués des forces du Ministère des Affaires Etrangères venues agir parallèlement. La scène, fulgurante, se termine lorsque Kusanagi se fond dans le décor, passant d'un geste furtif sa main camouflée devant son visage. Ensuite, l'histoire se complique. Un dangereux pirate informatique surnommé Puppet Master fait son apparition en essayant de pirater le cyber-cerveau d'une traductrice pour l'obliger à assassiner plusieurs hommes importants lors d'une tractation, visant ainsi à faire capoter la demande d'asile politique d'un chef d'Etat déchu. Le piratage est tracé à temps et Kusanagi et son équipe sont lancés aux trousses du Puppet Master. Mais, ils ne coincent que de pauvres pantins manipulés à distance par le criminel. Ce dernier finit pourtant par se livrer lui-même. Son «ghost», son âme, renfermée dans un corps de femme artificiel, est récupéré par la section 9 pour laquelle opère Kusanagi. Mais le Ministère des Affaires Etrangères qui opère toujours parallèlement cherche à récupérer le Puppet Master. Ce dernier s'avère en effet être né d'un programme de piratage crée par le Ministère, mais a acquis, au travers de ses pérégrinations sur les autoroutes de l'information, une conscience propre. Il se définit donc lui-même comme la première forme véritable d'intelligence artificielle, consciente de sa propre existence et donc de sa propre mortalité. Troublée par les rapports étroits qu'elle se sent entretenir avec le Puppet Master, Kusanagi commence à s'interroger sur sa propre humanité. Elle dont le «ghost» ne représente que 0,01% de la masse globale est-elle encore un être humain ? Ses pensées sont-elles réelles ou inventées ? Qu'est-ce qui la différencie réellement d'une machine ?

Si ce petit résumé vous a paru compliqué, attendez de voir le film ! Pourtant, une fois de plus, ce n'est pas dans l'imbroglio politique que réside l'intérêt principal de **Ghost in the Shell**. Le scénariste, Kazunori Ito (collaborateur fétiche d'Oshii), a au contraire simplifié au maximum l'intrigue du manga d'origine afin de laisser le champ libre à l'interprétation du réalisateur. Oscillant entre thriller d'action et quête métaphysique, **Ghost in the Shell** ne cherche pas à répondre aux angoisses existentielles de son personnage mais à poser des questions sur l'avenir de l'humanité. Contrairement à **Blade Runner**, dont il s'inspire beaucoup, le film d'Oshii n'est donc pas un simple essai esthétisant gonflé artificiellement autour d'un argument pseudo-philosophique (ce qui n'enlève rien aux qualités esthétiques du film de Ridley Scott), mais bien une œuvre de visionnaire qui essaie de transposer dans un univers futuriste des questions tout à fait intemporelles. Visuellement, **Ghost in the Shell** est un véritable tour de force. Comme l'explique le directeur de la photo du film Hisao Shirai : *«La recherche de réalisme dans les détails - fumée, pluie, nuages, lumière... - a poussé les responsables artistiques à réaliser de véritables exploits, et à créer ainsi une nouvelle forme d'expression à mi-chemin entre l'animation et le cinéma live»*. Si en terme d'animation pure **Ghost in the Shell** est, reconnaissons-le, moins abouti qu'**Akira** réalisé six ans plus tôt, il franchit malgré tout une nouvelle étape dans les possibilités de l'animation. En ce sens, les séquences les plus bouleversantes de **Ghost in the Shell** ne sont effectivement jamais les plus spectaculaires mais bien les plus intimes. Kusanagi se réveillant dans son lit et frottant ses paupières encore lourdes de fatigue dans un long plan séquence situé au début du film. Ou encore la même sortant de l'eau et repoussant ses cheveux détrempés en un geste typiquement féminin. Voilà les plans, les scènes les plus troublantes qui émaillent **Ghost in the Shell**. Parce que dans ces plans-là s'exprime tout le talent d'un cinéaste en pleine possession de ses moyens. Parce que dans ces plans-là s'exprime la substance même de l'art d'Oshii. En recréant les gestes les plus banals d'une femme par le biais du dessin animé, le cinéaste leur donne un sens nouveau. Le fétichisme absolu, l'érotisme parfaitement maîtrisé qui se dégage du corps dessiné de cette femme «robot» lui confèrent un supplément d'âme que beaucoup de comédiennes de chair et d'os ne réussiront jamais à transmettre à l'écran. Chaque geste, chaque regard de Kusanagi chargé de sens par le cinéaste démiurge, pose finalement la question essentielle qui traverse **Ghost in the Shell** : peut-on représenter l'âme humaine ?

David MARTINEZ

Japon/Grande-Bretagne. 1995. Réal. : Mamoru Oshii. Scén. : Kazunori Ito d'après le manga de Masamune Shirow. Directeur de l'animation : Toshihiko Nishikubo. Design des personnages : Hiroyuki Okiura, Mitsuo Kaneko. Prod. : Tetsu Miyahara, Shigeru Watanabe et Andy Frain pour Shirow Masamune - Kodansha/Bandai Visual/Manga Entertainment. Dur. : 1 h 25. Dist. : Metropolitan Filmexport. Sortie le 29 janvier 1997.

Lo-Mai (Mark Ducascos) : l'homme-panthère, la plus agile des créatures hybrides du Dr. Moreau.

L'ÎLE DU Dr. MOREAU

L'Ile du Dr. Moreau n'est pas un coin de paradis. Dans cette portion de Club Med se déroulent d'étranges expérimentations menées par un Mengele qui s'ignore. Des expériences qui visent à changer la nature de l'homme, à le rendre quasi divin. Un thème fort, audacieux, auquel s'attelle le réalisateur John Frankenheimer dans des circonstances périlleuses...

Quand un producteur américain dresse une liste de cinéastes portés sur le fantastique et la science-fiction, il pense obligatoirement à John Carpenter, Wes Craven, George Romero, Sam Raimi et quelques autres spécialistes plus ou moins chevronnés. Pour une nouvelle version de **L'Ile du Dr. Moreau**, un producteur doué de sens penserait immédiatement à David Cronenberg. Qui, mieux que le réalisateur de **La Mouche** et de **Videodrome**, pourrait suivre les délirantes recherches génétiques du savant créé par H.G. Wells ? Richard Stanley, la révélation du déjà lointain **Hardware** ? Possible, mais le jeune Anglais ne tient pas un round sur le projet. John Frankenheimer, alors ? Grand d'Hollywood dans les sixties et seventies (**Le Prisonnier d'Alcatraz**, **7 Jours en Mai**, **Un Crime dans la Tête**), John Frankenheimer rassure, faute d'avoir intégralement préservé un talent pourtant immense. Subsistent encore quelques miettes de son don, une efficacité et une autorité certaines. L'équipement nécessaire à la remise en ordre d'une galère naviguant au gré des vents et des courants.

Fort d'une longue expérience, le pas commode John Frankenheimer atterrit en parachute sur le plateau de **L'Ile du Dr. Moreau**. Au sens figuré. A lui de réorganiser un tournage tumultueux. *«Richard Stanley a tourné pendant 4 ou 5 jours, puis il a dû tout arrêter. Ce n'est pas de gaîté de cœur que j'ai repris les rênes du film. A deux reprises par le passé, sur* ***Le Prisonnier d'Alcatraz*** *et* ***Le Train****, j'avais déjà remplacé un autre metteur en scène au pied levé. Je connaissais parfaitement le degré de difficulté de cette intrusion. Si j'ai accepté la proposition de* New Line*, ce n'était quand même pas sans certaines réserves».* Les réserves inhérentes à une intervention dans l'urgence. Le scénario à revoir, l'hostilité de certains techniciens, de certains comédiens, les habitudes déjà prises... *«Non, je ne me suis pas précipité vers* ***L'Ile du Dr. Moreau****. Après 40 ans de carrière, vous ne vous pressez jamais. Si j'ai accepté l'offre, c'est pour deux raisons principales. D'abord, je rêvais depuis toujours de tourner avec Marlon Brandon. Ensuite, j'avais fortement envie de revenir à une grosse production destinée au cinéma. Ces derniers temps, j'ai surtout tourné des téléfilms et j'en avais un sur le feu, pour Ted Turner, lorsqu'on m'a proposé* ***L'Ile du Dr. Moreau****. Je suis arrivé à un point de ma vie où, au terme d'une journée de boulot, je tiens à me dire : «Je suis un réalisateur de films pour le cinéma, un vrai cinéaste». L'Ile du Dr. Moreau me donnait tout ce j'attendais fébrilement : un des comédiens les plus prestigieux de son temps, un gros budget, un sujet motivant, un cachet très rondelet.... Pourquoi, dans ce cas, aurais-je répondu «non» à* New Line *?».*

Le Dr. Moreau (Marlon Brando) : fantasque et décadent.

Montgomery (Val Kilmer) : assistant médical, junkie et geôlier.

Douglas (David Thewlis) : naufragé et quasi-cobaye.

Désormais gouverneur de **L'Ile du Dr. Moreau**, John Frankenheimer commence par le commencement, c'est-à-dire le scénario. Etant donné que son fidèle Ron Hutchinson n'est pas immédiatement disponible (mais il le sera plus tard), il porte son choix sur le «rewriter» Walon Green, passé à la postérité avec **La Horde Sauvage**. Le genre de scénariste à qui on lance un SOS lorsque les scripts ressemblent à du gruyère ou prennent l'eau de partout. Des «script doctors» comme on dit. Des Zorro indispensables à John Frankenheimer sur **L'Ile du Dr. Moreau**. Un Frankenheimer qui refuse de tourner tel quel le scénario de Richard Stanley. C'est simple : il le hait, jusqu'à ses dernières options artistiques. *«Je ne voulais pas de cette conception de* ***L'Ile du Dr. Moreau*** *qui ressemblait à un film d'horreur italien des années 60 ou encore à un* ***Godzilla****, plein de monstres délirants. Richard Stanley envisageait un petit truc sympathique, financièrement étriqué parce que Marlon Brando et Val Kilmer avaient déjà dévoré une grosse part de la galette. Pas question que je tombe dans ce piège. J'ai donc tout revu à la hausse, redéfini les paramètres budgétaires. Au lieu des trois malheureux qui travaillaient alors sur les effets spéciaux mécaniques, j'en ai placé trente. Avec Richard Stanley, les cascadeurs brillaient par leur absence. J'en ai engagé une trentaine. Mon approche du cinéma n'est visiblement pas partagée par tout le monde».*

Ne portant pas plus de considération au labeur de Richard Stanley qu'à une vulgaire série B jouant le jeu de l'horreur pure, genre **Le Continent des Hommes Poissons**, le cinéaste et les scénaristes fraîchement recrutés reviennent à la source, au roman écrit par Herbert George Wells un siècle auparavant. *«Je ne suis pas très ami avec le temps perdu. La méditation et moi, ça fait deux. Nous avons donc foncé en nous braquant sur les thèmes soulevés dans le livre. La conception de Stanley de* ***L'Ile du Dr. Moreau*** *les ignorait totalement, mais ils sont pourtant d'une actualité brûlante. Je n'ai absolument pas tenu compte de ses précédentes versions. Mon film colle avant tout au roman originel, un bouquin magnifique».* Son thème : un homme se prend pour Dieu et reproche à la Nature la présence sur terre de créatures aussi imparfaites que les hommes et les animaux. Pourquoi ne pas les combiner pour, justement, accéder à cette supposée perfection ? **L'Ile du Dr. Moreau**, version 1996, emprunte à la demande de John Frankenheimer les sentiers taillés dans la jungle biologique par Herbert George Wells. *«Son livre s'impose en fable morale. Il milite pour que les scientifiques n'agissent pas à leur convenance. Livrés à eux-mêmes, ils pourraient conduire le monde au chaos. Wells évoquait surtout la vivisection. Malgré tout, son récit demeure d'actualité, riche de possibilités, théologiques parfois. Que se passe-t-il lorsqu'un homme se prend pour Dieu ? Que se passe-t-il lorsque l'homme se mesure à la Nature sur son propre terrain ? Le film et le livre soulèvent ces mêmes questions».* Moreau y répond. A sa façon, sûr de son droit et conforté par un Prix Nobel de Médecine.

Dans un avenir proche, le Dr. Moreau, ancien Prix Nobel, mène incognito sur son île des recherches prohibées. A force de manipulations génétiques, il parvient à donner vie à des créatures entre l'être humain et l'animal. Son objectif : que l'intelligence de l'un s'accommode au mieux à la puissance, à la résistance de l'autre. La perfection n'étant pas de ce monde, cet apprenti-sorcier règne désormais sur une colonie d'hybrides qui l'idolâtrent, craignent son châtiment infligé par les décharges de la puce électronique greffée dans leur chair. Ces monstres pataudes vivent ainsi dans l'obscurantisme et des superstitions remontant à la nuit des temps. Montgomery assiste Moreau dans ses travaux. Jadis brillant neurochirurgien et aujourd'hui junkie, Montgomery tient autant le poste de geôlier des «humanimaux» que celui de laborantin. Un vrai danger ce Montgomery, *«le véritable monstre du film»* souligne John Frankenheimer. S'il sauve la vie d'Edward ■■■

L'ÎLE DU Dr. MOREAU

Aissa (Fairuza Balk), la plus humaine des créatures de Moreau.

■■■ Douglas, un émissaire de l'ONU dont l'avion se crashe dans l'océan, c'est pour mieux lui prélever quelques échantillons d'ADN. Sur l'île, Douglas ne tarde pas à découvrir l'étrange société de Moreau, ses «enfants» comme il dit. Pas toujours sages d'ailleurs, parés pour la mutinerie...

C'est cette histoire que John Frankenheimer raconte dans **L'Ile du Dr. Moreau**, certes proche du roman de H.G. Wells, mais bizarrement structurée, alternant des moments de grande inspiration et d'autres carrément faiblards. «*Lorsque je suis arrivé sur le film, on ne peut pas dire qu'il existait un scénario digne de ce nom. Walon Green et moi nous promenions dans une terre de friches. Rien ne définissait le comportement des hommes-animaux. Nous devions nous y consacrer au fur et à mesure que le tournage avançait. Heureusement, les maquillages de l'atelier de Stan Winston rendaient totalement justice au livre de Wells*». Vrai qu'ils atteignent un niveau très supérieur à ceux de Jack Pierce (version 1933) et de John Chambers (1977), qu'ils donnent vraiment l'illusion d'hybrides entre l'homme et l'animal. Un résultat souvent saisissant qui doit également beaucoup au choix des comédiens, physiquement adaptés à leur rôle. Qui, mieux, que Fairuza Balk (chef-sorcière dans **Dangereuse Alliance**), pouvait incarner la féline Aissa ? Qui, mieux que Nelron de la Rosa (le plus petit homme du monde du haut de ses 80 centimètres), pouvait personnifier Majai, le «jouet» de Moreau ? Le très agile Mark Dacascos (**Crying Freeman**) sous la fourrure du léopard Lo-Mai, le balèze Temuera Morrison (**L'Ame des Guerriers**) sous les tresses du sanglier Azazello, l'habitué Ron Perlman (lion amoureux dans la série ***La Belle et la Bête***) dans la peau de Celui qui Dit la Loi... Un casting morphologique totalement irréprochable qui n'interdit pas quelques soucis sur le plateau. «*Avec Richard Stanley, aucun des maquillages de Stan Winston n'avait été testé devant les caméras. Personne n'avait deviné qu'il fallait bien cinq heures pour poser les prothèses sur Daniel Rigney, l'homme-hyène. Personne ne s'était soucié des journées entières que beaucoup allaient passer sous les couches de latex et les poils synthétiques*» continue John Frankenheimer, lequel ne se lasse pas d'énumérer les failles de la production. Des failles qui amènent le plus souvent à des bouleversements, des séismes à l'échelle du film. Il y a eu le «remerciement» sans ménagement de Richard Stanley, mais aussi d'autres départs du plateau. «*Rob Morrow tenait à l'origine le rôle du personnage aujourd'hui interprété par David Thewlis. Il ne désirait plus figurer dans* ***L'Ile du Dr. Moreau****. Nous ne nous sommes pas disputés ; Rob m'a calmement expliqué qu'il se sentait mal à l'aise, que l'accumulation des problèmes le poussait à partir. Il m'a également confié que ça l'intéressait effectivement de travailler avec moi. Pas sur ce film toutefois. J'ai, bien sûr, essayé de le convaincre de rester, mais il n'a jamais changé d'avis. Pour le remplacer, nous avons engagé David Thwelis qui m'avait tant impressionné dans* ***Naked****. Pour dire la vérité, le personnage abandonné par Rob Morrow n'occupait qu'une place mineure dans le scénario. Il n'avait que quelques lignes de dialogue. La talent de David Thewlis est si grand que nous avons considérablement développé son rôle, le transformant de second couteau en vedette. De même pour Temuera Morrison, si convaincant en mari brutal dans* ***L'Ame des Guerriers****. Au départ, il n'avait que deux scènes. Nous avons étoffé sa présence de manière à ce que le comportement de son personnage agisse directement sur l'histoire*». John Frankenheimer n'explique cependant pas que les évolutions du script ne sont pas l'œuvre de sa seule volonté. Plus directement des caprices, de la personnalité houleuse de Val Kilmer, une star incontrôlable au «*caractère enfantin et complexe*» comme témoignait le réalisateur Joel Schumacher après le tournage de **Batman Forever**.

Bien avant que John Frankenheimer ne reprenne en main **L'Ile du Dr. Moreau**, Val Kilmer semait déjà la zizanie. Du jour au lendemain, il met Richard Stanley devant le fait accompli : pour des raisons personnelles, il souhaite réduire sa participation au film de 40 %. Fâcheux. Plutôt que de se risquer à un héros mystérieusement absent du

L'homme-hyène (Daniel Rigney) : celui par qui la révolte arrive.

Val Kilmer : une «diva» qui renverse les cinéastes trop fragiles.

devant de la scène, Stanley le contente en lui donnant le rôle de Montgomery. Cette initiative n'améliore pas pour autant les tumultueux rapports du réalisateur et de la star récemment sacrée. La poigne de John Frankenheimer ne suffit manifestement pas à arranger les choses. Du début à la fin des prises de vues, Val Kilmer continue à emmerder le monde. «*Si vous voulez vivre une existence paisible et ordonnée, ne devenez surtout pas cinéaste. Si vous le devenez, vous allez côtoyer des personnes hautement émotives, anxieuses et névrosées. Votre travail consiste donc à calmer le jeu le plus souvent possible, même si vous êtes dans leur cas. Val Kilmer est un comédien extrêmement talentueux. Je pense qu'il doit être jugé sur la base de sa prestation à l'écran, qu'il ait été odieux ou non avec moi et d'autres gens. Dans le sens inverse, j'ai rencontré des acteurs charmants et médiocres. Au-delà de mes relations avec lui, Val donne à Montgomery un véritable relief, une force incroyable*». Pas rancunier, le père Frankenheimer, que le Batman déchu lui ait empoisonné la vie. Le talent vaut parfois qu'on la mette en veilleuse. Avant lui, d'autres, et pas d'obscurs artisans, ont subi en silence les contrariétés de Val Kilmer...

Tandis que Val Kilmer les brise menues à John Frankenheimer, Marlon Brando promène sa lourde silhouette sur le plateau. Des témoignages insistants tendent d'ailleurs à égratigner son génie. Une oreillette pour les dialogues, une invraisemblable toge à la Demis Roussos imposée à tous, une désinvolture qui frise le je-m'en-foutisme... Bref, Brando serait seulement là pour palper un salaire astronomique. Pas content du tout de ces rumeurs malveillantes, John Frankenheimer défend la star fantasque. «*Un personnage fascinant, quelqu'un de très réfléchi avec lequel j'ai nourri des conversations passionnantes. Ça me fait toujours rire d'entendre ces bruits le décrivant comme quelqu'un qui vient juste là faire son truc et encaisser son chèque. Sur le plateau de* ***L'Ile du Dr. Moreau****, il en savait bien plus que n'importe qui, moi y compris. Marlon Brando a considérablement enrichi le projet. Par sa présence d'abord. Par ses suggestions et ses initiatives ensuite. Lors de la confrontation avec sa fille Aissa, les dialogues se réduisaient à quelques lignes insignifiantes. Il m'a lancé : «C'est nul, n'est-ce pas ?». Je ne pouvais qu'être d'accord avec lui. C'est alors qu'il s'est mis à improviser. Il a demandé à Fairuza Balk de verser de la glace dans le chapeau de Moreau, avant que celui-ci ne s'en coiffe. Qui d'autre que Brando pouvait se sortir avec les honneurs d'une situation aussi incongrue ? La crème solaire dont Moreau se badigeonne sort aussi de son imagination. Il m'a dit : «Ce type est allergique au soleil. Pourquoi ne s'étalerait-il pas sur le visage cette pommade blanche ?». J'ai immédiatement pensé que l'aspect du personnage y gagnerait beaucoup. Selon Marlon Brando,*

Azazello (Temuera Morrison), la garde prétorienne de Moreau à lui tout seul.

Moreau ne pouvait être joué au premier degré, de front, puisqu'il n'existe pas dans notre monde, puisqu'il n'est qu'une vue de l'esprit. Il fallait renforcer ses côtés caricaturaux. Marlon Brando avait mille fois raison». Est-ce donc lui, dans ce cas, qui insuffle au film ces relents de décadence, ce grotesque inquiétant, ce parfum putride ? Certainement, comme si tout le film avait poussé dans son ombre gigantesque. Une croissance monstrueuse, désordonnée, cacophonique, à laquelle assiste, impuissant en dépit de quatre décades d'expérience, John Frankenheimer. Dépassé par le cabotinage réfléchi de Brando, son outrance vestimentaire et une ferme position assise ? Ecrasé par l'entreprise tout bêtement ? *«Non. C'est facile de prétendre que* ***L'Ile du Dr. Moreau*** *est un nouvel* ***Apocalypse Now****, mais ça n'a rien à voir, malgré la participation de Marlon Brando.* ***Apocalypse Now*** *fut presque impossible à gérer. Pas* ***L'Ile du Dr. Moreau****, en dépit d'épouvantables conditions climatiques et des bouleversements survenus après le départ de Richard Stanley. J'ai constamment tenu la production sous contrôle. Les prises de vues se sont achevées dans les délais prescrits, le budget a été scrupuleusement respecté. On savait pertinemment ce qu'on faisait. Réaliser ce film, ce n'était pas lancer une fusée sans trop savoir où elle allait se poser. Evidemment, l'équipe a souffert de la réorganisation de la production, après des mois de travail acharné. Rien de plus normal que ces gens soient mécontents d'apprendre qu'ils ne feront pas le film initialement prévu, mais un tout autre, sans connaître exactement la nature des changements».* Plutôt convaincant John Frankenheimer. Sans doute davantage dans ses propos que dans le résultat en cinémascope dolby-surround. Mais, malgré de graves carences, **L'Ile du Dr. Moreau** est un drôle de film pas drôle, glauque, inconfortable, hétéroclite. Un film où le plus petit homme du monde joue du piano, installé sur le piano du gros comédien américain qui en joue également. Une idée zarbie. On ne serait pas étonné d'apprendre qu'elle sort tout droit de la boite crânienne de Marlon Brando !

Emmanuel ITIER & Marc TOULLEC

The Island of Dr. Moreau*. USA. 1996. Réal.: John Frankenheimer. Scén.: Richard Stanley, Ron Hutchinson, Paul Rubell & Walon Green d'après le roman d'H.G. Wells. Dir. Phot.: William A. Fraker. Mus.: Gary Chang. Effets spéciaux : Stan Winston, Brian Cox & Digital Domain. Prod.: Edward R. Pressman, Tim Zinnemann & Claire Rudnick-Polstein pour New Line Cinema. Int.: David Thewlis, Marlon Brando, Val Kilmer, Fairuza Balk, Nelson de la Rosa, Ron Perlman, Temuera Morrison, Mark Dacascos, Daniel Rigney, Peter Elliott, Miguel Lopez... Dur.: 1 h 35. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sorti le 8 janvier 1997. (Lire également preview in M.M. 102).*

LES MALHEURS DU Dr. MOREAU

Le cinéma n'est pas toujours un long fleuve tranquille. Et L'ILE DU Dr. MOREAU serait plutôt parcouru par une rivière dont la cru n'emporte pas seulement quelques lampistes...

L'Ile du Dr. Moreau n'est pas un film qui comble de bonheur toutes les personnes associées à sa production. Au contraire. Première victime : le maquilleur Steve Johnson. S'il bénéficie des faveurs du réalisateur alors en place, Richard Stanley, la production lui préfère Stan Winston, superstar de la prothèse et du latex. Pour quelle raison ? Steve Johnson et ses collaborateurs envisagent la ménagerie de l'île maudite sous un angle très particulier, audacieux, même si les progrès techniques vont dans ce sens. **La Mutante** en témoigne. Le congédié plaide pour l'abandon des maquillages classiques au profit de logiciels très sophistiqués. Nul besoin de longues séances de pose des prothèses dans ces conditions : les comédiens sont «virtuellement» habillés après les prises de vues, en post-production. Steve Johnson est à l'œuvre depuis plusieurs mois lorsque les producteurs, mettants, lui demandent d'arrêter les frais. Stan Winston, auréolé de titres prestigieux et d'Oscars, prend le relais.

Plus malheureux encore que Steve Johnson, le cinéaste britannique Richard Stanley se heurte la tête contre un véritable mur, Val Kilmer. *«C'est de ma faute si les choses ont dégénéré à ce point»* avoue Michael de Luca, responsable de la production au sein de *New Line*. *«Il aurait fallu que je mette en face de Val un réalisateur plus dur, qui sache le tenir».* Avec seulement deux titres en amont (**Hardware**, **Le Souffle du Démon**), Richard Stanley ne parvient pas à dresser le capricieux comédien. Celui-ci joue les arlésiennes, disparaît sans avertir quiconque. *«Les deux premiers jours de tournage furent purement catastrophiques. Déjà, ma voiture est violemment sortie de la route. Je redoutais également que des techniciens, dont l'un avait été viré deux fois, ne veuillent se venger en détruisant le matériel. Ils campaient tout près. Val Kilmer n'est pas apparu un seul instant pendant ces quarante-huit heures. J'ai appris par la suite qu'il opérait ainsi sur tous les films. Pensez-vous qu'il excuse son absence par une plus grande connaissance de ses dialogues, de ses scènes ? Eh bien non !»*, justifie Richard Stanley. L'insultante arrogance de Val Kilmer ne vient pas seule. Les conditions météorologiques, particulièrement épouvantables dans cette région d'Australie (le Queensland), assènent le coup de grâce au metteur en scène. *«Il était quasiment impossible de travailler alors que le vent soufflait à plus de 100 km/heure. Vraiment très dur de déplacer les caméras sans courir de gros risques».* Logique, dans ce cas, que les rushes envoyés à Los Angeles déclenchent une autre tempête, dans les bureaux de *New Line*. Au vu d'images de très médiocre qualité, Michael de Luca et les huiles de la compagnie demandent à Richard Stanley de tout arrêter, de prendre ses cliques et ses claques pour aller voir ailleurs. *«C'est facile, lorsque vous êtes dans un bureau douillet à l'autre bout du monde, de porter un jugement, de prendre des décisions pareilles».* Anéanti par le suicide de sa fille Cheyenne, Marlon Brando n'est plus en mesure de protéger le jeune Anglais comme il l'avait fait auparavant. Marlon Brando qui, régulièrement sur le plateau, s'engueule copieusement avec Val Kilmer, lui arrache le baladeur des oreilles. *«Certains ont tendance à confondre le montant de leur cachet et l'ampleur toute relative de leur talent»* persifle-t-il dans la presse américaine.

Que reste-t-il aujourd'hui de la contribution de Richard Stanley à **L'Ile du Dr. Moreau** ? Son nom au générique après quatre ans d'efforts sur le projet. Une signature qui ne signifie plus grand chose, faute d'un scénario définitif fidèle à ses ambitions. **L'Ile du Dr. Moreau**, selon Richard Stanley, aurait été un «voodoo gothic horror movie». Ses références : **L'Enfer des Zombies** de Lucio Fulci, **Cannibal Holocaust** de Ruggero Deodato... Autant de films que méprise ouvertement John Frankenheimer, le cinéaste remplaçant mandaté par *New Line*. De même, Richard Stanley souhaitait Barbara Steele, star de l'épouvante italienne des sixties dans le rôle de la femme de Moreau. Un autre plan sur la comète.

Aujourd'hui, Richard Stanley se remet doucement de ses mésaventures. Il sourit même à l'évocation de certaines méchantes rumeurs, consécutives à son congédiement. Apprenant la nouvelle, il aurait agressé un technicien, cogne sa propre petite amie-assistante dans une crise de démence. Plus tard, il se serait caché dans la jungle, attendant son heure pour mettre le feu au plateau et régler son compte à Val Kilmer et quelques autres... Il y aurait un livre à écrire sur les édifiantes vicissitudes de **L'Ile du Dr. Moreau**.

M.T.

Le plus parfait des «monstres» de Moreau : le Crying Freeman en personne sous la fourrure !

Celui qui Dit la Loi (Ron Perlman) : le porte-parole de Moreau.

actualité cinéma
sortie le 29 janvier

Vincent d'Agosta (Tom Sizemore), un flic horriblement superstitieux qui flaire la «bête» tapie dans le musée.

RELIC

conservateur en nature morte

PETER HYAMS

La science-fiction, Peter Hyams connaît bien. A plusieurs reprises, il a donné. Dernièrement en glissant Jean-Claude Van Damme dans l'uniforme du TIMECOP. Sympa, mais le cinéaste a fait mieux, nettement mieux. 2010, l'ambitieuse suite de 2001, L'ODYSSÉE DE L'ESPACE. OUTLAND, version spatiale et minière du TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS avec Sean Connery en lieu et place de Gary Cooper. Deux pointures. Et encore TÉLÉMANIACS, un trip dans l'enfer du tube cathodique.

Excellent dans le thriller lugubre (LA NUIT DES JUGES), honnête dans l'action à grand spectacle (MORT SUBITE), détestable dans le polar ferroviaire (LE SEUL TÉMOIN), la comédie policière (DEUX FLICS À CHICAGO) et le mélodrame guerrier (GUERRE ET PASSION), Peter Hyams entre dans la catégorie des touche-à-tout, des artisans qui passent d'un genre à l'autre avec la même facilité, avec des fortunes diverses cependant. Le fantastique pur ? Il ne s'y était encore jamais essayé.

Musée pour musée, pourquoi n'avez-vous pas choisi de libérer votre monstre dans les couloirs du Louvre ?

Curieux que vous citiez le musée du Louvre. Au stade préparatoire, j'ai très sérieusement pensé y situer l'action de **Relic**. De beaux décors, non ? Le Louvre possède un style unique au monde. A plusieurs reprises, j'ai pu y palper une atmosphère très particulière, gothique presque. Elle aurait certainement convenu à une histoire comme celle que nous racontons. C'était un peu illusoire de ma part de vouloir y travailler. Jamais nous n'aurions pu nous y installer. Reconstituer le Louvre sur plusieurs plateaux de cinéma relève presque de l'impossible. Nous aurions souhaité situer le récit au Musée d'Histoire Naturelle de New York mais ses responsables n'y ont pas tenu. Ils voyaient en nous de dangereux envahisseurs ! Finalement, nous avons choisi d'emprunter des morceaux des plus beaux musées du monde pour reconstituer le nôtre en studio, le Muséum d'Histoire Naturelle de Chicago lui-même inspiré du Field Museum de Chicago. Si j'ai sauté sur l'occasion de réaliser **Relic**, c'est notamment parce que les musées me fascinent depuis mon enfance. Tout gosse, je fréquentais assidûment le Muséum d'Histoire Naturelle de New York.

*Margo Green (Penelope Ann Miller), une biologiste marchant sur les traces de la Ripley d'**Alien**.*

Il était devenu ma seconde résidence. Je m'y rendais aussi naturellement que je prenais le métro, que j'allais à l'école. J'habitais juste en face et j'avais pris l'habitude de m'y rendre chaque après-midi pour dessiner ou m'y promener. A l'époque, je faisais régulièrement un cauchemar dans lequel je me retrouvais prisonnier dans le musée après l'heure de la fermeture. J'étais obligé d'y passer la nuit entière, au milieu des squelettes. Le musée était pour moi un endroit angoissant, ténébreux et mystérieux. Mais il me fascinait. Ces impressions me sont restées en mémoire. J'ai renoué avec elles en lisant le scénario de **Relic**. A la première lecture, je me suis écrié : «Mais c'est mon cauchemar !». Pour, d'une certaine façon, l'avoir testée, j'étais certain que l'histoire donnerait un bon thriller fantastique. De plus, le rapprochement entre la science et la superstition m'a immédiatement passionné. Et je n'avais encore jamais réalisé un film d'horreur.

Si je vous dis que *Relic*, c'est *Alien* dans un muséum, comment réagissez-vous ? La comparaison vous irrite-t-elle ?

Que vous compariez **Relic** avec **Alien** ne me dérange pas. Au contraire, c'est plutôt flatteur. Je ne nie pas les similitudes entre mon film et celui de Ridley Scott. **Alien**, je l'ai visionné si souvent que je le connais par cœur. Pourquoi ? Par pur plaisir. Pour comprendre ensuite. Démonter les rouages du suspense. Pourquoi fonctionnent-ils si bien dans **Alien** et pas ailleurs ? C'est une merveilleuse mécanique à faire peur. Avant de tourner **Relic**, j'ai également revu **L'Exorciste**. J'en avais besoin pour me plonger dans des ambiances réellement terrifiantes. **Alien**, **L'Exorciste**... Tous ces films atteignent leur but parce qu'ils rendent réels les événements. C'est un peu comme assister à un spectacle de magie. Vous savez pertinemment que le prestidigitateur ne décolle pas du sol, que la lévitation est un leurre. Même si vous ne lui attribuez pas de pouvoirs surnaturels, vous ne pouvez pas vous empêcher d'admirer la technique. Il y a trucage, c'est certain, mais le spectacle opère tout de même. Un bon film de terreur fonctionne ainsi. J'espère que **Relic** ne démérite pas trop, comparé à des chefs-d'œuvre comme **Alien**, **L'Exorciste** ou **Les Dents de la Mer**. Je pense toutefois qu'il vaut mieux que **La Mutante** et quelques autres du même tonneau. Je ne suis pas le plus qualifié pour dire si mon film fait peur ou non. A travailler longtemps sur un projet, on perd toute distance. Il n'y a pas si longtemps, le monteur de **Relic** me disait : «Je ne peux pas imaginer que le public ait autant la trouille que moi en ce moment !». Je me plais à penser qu'il ne se trompe pas !

La terreur, c'est un peu comme une recette de cuisine. Faut y mettre les meilleurs ingrédients, les préparer amoureusement pour que le plat soit à la hauteur. Selon vous, y-a-t-il une «recette» pour que le spectateur ait peur ?

Les secrets d'une bonne trouille cinématographique ne résident sûrement pas dans un étalage d'effets spéciaux, aussi réussis sont-ils. C'est clair. Le gore, les ■ ■ ■

La queue de Kothoga : un démon mythologique dans sa phase terminale de croissance.

RELIC

■■■ démembrements et les estomacs qui explosent suscitent davantage le dégoût, l'écœurement que la peur, la vraie. La peur se construit, s'élabore très méticuleusement. Sur la durée très souvent. Il faut la laisser grandir, prendre, à travers une structure narrative très appliquée, à travers le jeu des comédiens. De leur conviction dépendent les réactions du spectateur. Si **Alien** marche si bien auprès du public, c'est pour beaucoup grâce à ses interprètes, aux émotions qu'ils transmettent. Je pense également que les effets de caméra suggestive sont toujours efficaces. Une caméra suivant les victimes potentielles, à l'instar de **Psychose** et du premier **Vendredi 13**, garantit des résultats dans la salle. Finalement, l'objectif ne consiste pas à détailler un meurtre, un acte horrible, mais de seulement montrer son début. Une main s'abattant sur l'épaule par exemple. Ensuite, la caméra doit s'éclipser. Elle revient pour révéler le résultat, le cadavre baignant dans une mare de sang. Et encore, il ne faut pas insister ! Tout ce qui se déroule entre le premier contact physique et la constatation de la mort n'est pas nécessaire ; cela doit être suggéré. Le spectateur peut imaginer à loisir les détails de l'assassinat. Beaucoup plus efficace que de tout montrer. En fait, ce qui effraie ne se voit pas distinctement. Le flou, le brouillard... Rien de tel pour accroître le sentiment de peur. Vous ignorez ce qui peut bien s'y cacher. Vous ne vous habituez pas à l'incertitude, au doute. Une gueule de monstre éclairée par un spotlight, on s'y habitue vite. Après deux ou trois apparitions, vous commencez déjà à bailler et le suspense faiblit sérieusement. Dans **Relic**, j'ai veillé à ne pas trop afficher la créature. On la distingue certes clairement, car il fallait aussi que ce soit le cas, mais pas exagérément. J'ai préféré jouer sur l'attente, la proximité, particulièrement dans les égouts sous le muséum. De toute manière, rien n'est plus efficace, plus terrifiant, que d'errer dans les ténèbres, sachant qu'une bête sanguinaire rôde dans les parages. Mais s'il existe des règles pour réussir un suspense, je ne crois pas dans les formules !

La découverte de la première victime, coupable d'avoir fumé un joint aux toilettes...

Le monstre de *Relic* n'a pas vraiment un look commun. Vous lui avez vraiment donné une sale gueule. En comparaison, l'alien est une reine de beauté !

Lorsque Stan Winston et moi avons commencé à travailler sur le monstre, le Kothoga, nous avons décidé qu'il serait un mélange de plusieurs espèces. J'ai privilégié l'aspect «créature» en suggérant une sorte de délire génétique et en associant des caractéristiques physiques propres aux reptiles, aux mammifères et aux insectes. Le Kothoga est une bête féroce, dangereuse, d'une étrange beauté ; une créature qu'on n'oserait pas toucher, et qui vous dégoûte à tel point que vous n'avez qu'une envie : en finir avec elle. Tout le mérite de la réussite du Kothoga revient à Stan Winston et son équipe. Ils étaient déjà associés à **Relic** avant que je prenne le poste de réalisateur. J'ai apporté ma contribution au monstre. Stan m'a soumis des centaines de croquis et dessins. Ils représentaient le Kothoga sous toutes les coutures. Impressionnant. Il était alors une sorte d'hybride entre le mammifère et le batracien. Il renvoyait aux monstres décrits comme «indicibles» dans les romans de Lovecraft. Le Kothoga représentait en quelque sorte les indescriptibles divinités démoniaques de l'écrivain. Au Kothoga originel, je reprochais de n'être que beau, de lésiner sur l'horreur. J'ai donc proposé à Stan Winston et ses collaborateurs d'aller plus loin encore dans la folie, dans le hideux. Nous avons croisé le concept initial avec d'autres espèces anima-

opinion

L'HORREUR DANS LE MUSÉE

Malgré son titre, **Relic**, le film ne décrit pas les vieux jours de Jean-Paul II. **Relic** cause de monstre pas catholique du tout. D'un monstre païen issu d'une tribu de la jungle la plus profonde du Brésil. Féroce et sanguinaire, il se présente d'abord sous la forme d'une statuette à son effigie. Une breloque archéologique pas méchante du tout. Par contre, le feuillage qui l'emballe présente un vrai danger. Que sont exactement ces petites tâches rouges sur les feuilles ? Des champignons sans importance ? Oh que non ! Les parasites en question constituent l'essence même de Kothoga, secret que découvre la jeune biologiste Margo Green, à la veille du vernissage de la prestigieuse exposition «Superstition» sous la voûte du Muséum d'Histoire Naturelle de Chicago. Malgré le meurtre d'un vigile, le conservateur, appuyé par les autorités, n'annule pas la très mondaine manifestation. Personne parmi les conviv es ne pouvait se douter qu'un monstre gourmand allait gâcher la soirée. En perpétuelle croissance, Kothoga se nourrit de l'hypothalamus (siège de la production hormonale) de ses victimes. Les citoyens les plus en vus de Chicago, désormais captifs du muséum, constituent des mets succulents. Si seulement Monsieur le Maire avait pris au sérieux le lieutenant Vincent d'Agosta, seul convaincu que le clochard abattu dans les combles du musée ne peut être le coupable ! Il ne prête pas oreille aux réserves du flic superstitieux, ce qui permet à **Relic** de poursuivre son petit bonhomme de chemin, d'emboîter le pas à **Alien** et quelques autres suspenses en huis-clos.

D'original, **Relic** n'a effectivement que le décor et le monstre. On connaît plus gravement démuni. Le décor , riche de possibilités que Peter Hyams exploite avec le savoir-faire d'un vieux routier, cédant notamment à toutes les fausses alertes d'usage. Un peu grosses ces ficelles dites de salle d'attente. Par contre, lorsque les survivants descendent dans les sous-sols, **Relic** gagne en densité, en efficacité. De l'eau croupie jusqu'à la taille (jusqu'au cou pour la petite Linda Hunt !), la pénombre, l'indestructible créature tous-terrains... L'adrénaline monte. Le monstre aussi, puisque son code génétique extraordinairement varié lui permet de grimper aux murs. Comme un lézard ! Et comme un grand requin blanc, il croque les musclés d'un commando au niveau de la ceinture. Intelligente la bête pour pimenter les sévices. Aurait-elle quelque résidu d'ADN humain dans les veines ? Plus que probable lorsque cette chose hybride manifeste son intérêt d'un coup de langue pour le décolleté de Margo Green. Femme forte, Ripley en herbe, Margo Green se venge de l'affront en lui montrant de quel bois elle se chauffe... En dépit de quelques heureuses initiatives, ce n'est pas **Relic** qui va révolutionner le fantastique. A ce point obnubilé par la maîtrise d'**Alien**, tellement que cela en crève les yeux, Peter Hyams suit scrupuleusement les cours de Ridley Scott. Elève appliqué. Mais il est loin le cinéaste d'**Outland**, celui qui ne prenait de leçons de personne ! Le talent en veilleuse, mais le savoir-faire opérationnel, Hyams réussit une grosse série B, assez prévisible, bien torchée, dont l'efficacité, ne lui en déplaise, tient sur la carcasse digitale de Kothoga. Seul instant de grande inspiration : la terreur lisible dans les yeux d'un berger allemand, figé d'horreur devant le monstre.

Marc TOULLEC

The Relic. USA. 1996. Réal.: Peter Hyams. Scén.: Amy Holden Jones, John Raffo & Amanda Silver d'après le roman de Douglas Preston & Lincoln Child. Dir. Phot.: Peter Hyams. Mus.: John Debney. Effets spéciaux : Stan Winston & VFX. Prod.: Gale Anne Hurd & Sam Mercer pour Cloud Nine Entertainment/ Polygram Filmed Entertainment. Marubeni, Toho-Towa, Tele-Munchen, BBC, Paramount Pictures & Pacific Western. Int.: Penelope Ann Miller, Tom Sizemore, Linda Hunt, James Whitmore, Clayton Rohner, Chi Muoi Lo, Thomas C. Ryan, Robert Lesser... Durée: 1 h 50. Dist.: PolyGram Film Distribution. Sortie le 29 janvier 1997.

Le musée en effervescence : les invités portent un toast, bientôt ils vont trinquer !

les, des insectes, des araignées. Sur cette base, les sculpteurs lui ont donné un faciès arachnéen proprement terrifiant. Si le monstre avait encore quelque chose de «beau», il remplissait parfaitement sa fonction : terrifier tous ceux qui s'en approcheraient !

Comment, exactement, avez-vous donné vie au Kothoga ? Par quelle technique êtes-vous parvenu à ébranler cette masse considérable ?

Le Kothoga n'est pas exclusivement le fruit d'images de synthèse ou d'une technique en particulier. Une fois le choix de la créature définitivement arrêté, les collaborateurs de Stan Winston ont construit trois combinaisons du monstre, afin que des comédiens puissent s'y faufiler. Dans ce but, Brjilan Steele et Vincent Hammond ont subi un véritable entraînement. Il leur fallait maîtriser l'armature, manipuler des jambes et des bras extrêmement lourds. Malgré tout, le Kothoga devait respirer la souplesse, se mouvoir comme un félin. Tout deux en ont bavé dans les costumes ! Techniquement, il aurait été trop complexe de n'utiliser qu'une maquette de monstre à l'échelle exacte de ce que vous voyez à l'écran. Aussi étrange que cela puisse paraître, les mouvements de l'homme sont encore ce qu'il y a de mieux pour manipuler de l'intérieur un équipement aussi complexe ; ils sont naturels et aucun système animatronique ne peut les remplacer. L'animatronique, nous l'avons néanmoins utilisée pour les gros plans. Cette technique est irremplaçable pour les mouvements des yeux, la dilatation des narines après une course, une gueule baveuse qui s'ouvre. Pour que le Kothoga gagne encore en crédibilité, en autonomie, nous avons bien sûr opté pour des effets spéciaux digitaux dont se sont chargés John Desjardin, Greg McMurry et leur société, *VIFX*. Nous nous sommes montrés particulièrement pointilleux sur la morphologie de notre protégé. Il a fallu recréer digitalement un corps pour lui donner une masse à l'écran. Les os, la musculature... Nous n'avons rien laissé au hasard. Au finish, *VIFX* a fourni une vingtaine de plans du monstre. Ses logiciels ont également permis d'effacer tout ce qui encombrait l'image, les câbles et le reste. En ce qui concerne les effets spéciaux, je suis particulièrement satisfait du plan sans coupe où le Kothoga saisit l'un des hommes du commando pour lui décoller la tête des épaules. Grâce à l'informatique, il est désormais possible d'accéder à cette illusion sans ruser au montage.

Une fois encore, après *2010* et quelques autres, vous occupez deux postes à bord, réalisateur et chef opérateur. N'est-ce pas un de trop ?

Je tiens à ce double contrôle, intellectuel et technique. C'est beaucoup plus facile que vous l'imaginez de porter les deux casquettes. Etant un fan de la première heure des films de la *Hammer*, des **Frankenstein** et **Dracula** avec Christopher Lee et Peter Cushing, j'étais très heureux de tourner dans un environnement pareil. Un muséum permet des images gothiques, jouant sur les zones obscures, les ombres... Il permet aussi de travailler sur la profondeur de champ. La beauté d'un plan d'ensemble tient à ce qu'il permet à l'œil d'explorer le décor et d'y découvrir progressivement une masse de détails intéressants.

Dr. Albert Frock : le vétéran James Whitmore, jadis familier de John Huston et Raoul Walsh.

Au passage, vous n'avez pas été tenté, dans *Relic*, de condamner les scientifiques un peu trop portés sur les manipulations génétiques ?

Même si **Relic** est une authentique fiction, je me suis tout de même documenté auprès de scientifiques, de biologistes travaillant pour des universités, des musées. J'ai également dévoré nombre d'ouvrages sur les mythologies égyptiennes et sud-américaines. Elles présentent ce point commun de croire dans la mutation génétique des êtres. Ces civilisations, bien qu'elles soient antiques, évoquent directement l'évolution des créatures, des hommes, la réorganisation de l'ADN... J'étais le premier surpris d'apprendre que les superstitions de certaines tribus amazoniennes mènent à des monstres aussi composites que la créature de Frankenstein... Très intéressant. L'intention de **Relic** n'est certainement pas de traiter sérieusement du génie génétique, mais de divertir, de générer des frissons. Mais il est toujours bon de tirer de temps à autre la sonnette d'alarme, de tirer l'oreille à certains savants qui auraient tendance à se prendre pour Dieu.

Propos recueillis et traduits
par **Emmanuel ITIER**

Dans les sous-sols du musée, la progression laborieuse et kamikaze des ultimes rescapés.

EXCLUSIVITÉ. A l'occasion du 20ème anniversaire de la Trilogie STAR WARS en Mars 1997 CINE STORE vous présente en Avant-Première, sa collection 100% officiel

Tee-shirts STAR WARS
• Manches courtes • 100% coton
Sérigraphiés face et dos
Tailles M ou XL

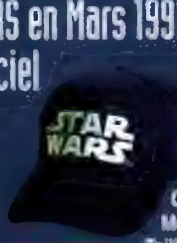
129,00 F
le Tee-shirt

Dos
Réf. SW01

Dos
Réf. SW02

Côté cœur

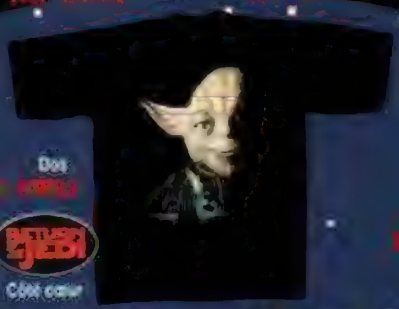
Côté cœur



89,00 F
la casquette

Casquettes STAR WARS
Modèles US
Tailles réglables
Brodées, faces et dos
"May the force be with you"

Le calendrier X-FILES
Format 30 x 30 cm



Dos

Côté cœur

279,00 F

Coupe Vent STAR WARS
• Sérigraphié face et dos
Doublure coton • Tailles M ou XL

Réf. XF50
89,00 F

379,00 F

STAR WARS
LA GUERRE DES ETOILES

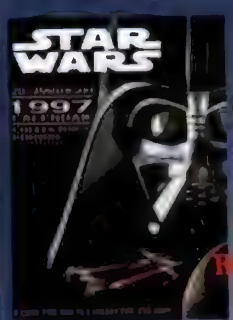
Réf. XF30
Montre X-FILES quartz
3 aiguilles lumineuse • Garantie 1 an
Bracelet cuir livrée dans sa boîte métal

Sac STAR WARS
"DO" Bag • Multi poches
Brodé sur le devant
229,00 F

THE X FILES™

Horloge X-FILES
Lumineuse • 2 aiguilles
Livrée sans piles
Garantie 1 an

Réf. XF31

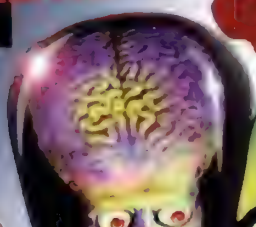


Calendrier 1997
Collector STAR WARS
Série limitée
Format 35 x 47 cm
99,00 F
Réf. SW50

229,00 F
Réf. XF60

Sac X-FILES "DO Bag"
Multi-poches brodé sur le devant

ATTENTION !



MARS ATTACKS!

Tee-shirts, casquette et coupe-vent MARS ATTACKS !
disponibles début février chez CINE STORE.

FAN CLUB OFFICIEL STAR WARS
Lucashim Magazine
BP 82
75961 PARIS Cedex 20

Réf. SW99

"STAND UP" DARK VADOR
Silhouette en carton
Taille réelle : 1.85 m
219,00 F

SATISFAIT OU REMBOURSÉ

X-FILES ™ & © Twentieth Century Fox Film Corporation. All rights reserved.

© 1996 Warner Bros. Based on MARS ATTACKS !

POUR COMMANDER

MINITEL : 3615 CINESTORE* (*1,29 Ff/min)
FAX : 01 44 40 24 20
TEL. : 01 44 40 24 40
COURRIER : CINESTORE
5, rue Meissonier
75017 PARIS
SUR PLACE : CINE STORE est ouvert du lundi au vendredi de 9h00 à 18h00.

BON DE COMMANDE à découper ou à recopier et à retourner à CINESTORE - 5, rue Meissonier - 75017 Paris

❑ Oui, je désire recevoir les produits officiels suivants :

RÉF.	DÉSIGNATION	TAILLES	Prix Unité	Qté	Total

UN CADEAU CINEMA POUR 300F D'ACHATS*
*Hors frais de port
LIVRAISON : 8 jours

Frais de port + 30 Frs

TOTAL A PAYER

Je joins mon règlement à l'ordre de SANS INTERDIT ❑ Chèque ❑ C. Remboursement + 28 Frs
❑ Mandat ❑ CB N° ____ Date validité ____

Nom.....Prénom.....
Adresse.....
Code Postal.....Ville.....
Tél.....Né(e) le.....
Date de commande..... Signature

Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janv. 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pourrez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en indiquant vos noms, prénoms et adresse.

GERARDMER / FANTASTIC'ARTS 97

Quatre ans déjà que nous avons pour la première fois posé les pieds dans la cité vosgienne. Soyons francs : le souvenir des hauteurs d'Avoriaz n'est pas prêt de s'effacer. Au grand désespoir des organisateurs de Gérardmer/Fantactic'Arts, les mêmes que précédemment. Les mêmes qui officiaient pour le nid d'aigle alpin. Pas facile de remettre le compteur à zéro, surtout lorsque le sort s'acharne sur la manifestation. Pas de neige pendant trois années consécutives. La poisse. C'est promis : les flocons tomberont en 1997. D'ailleurs, les Vosges sont à ce jour (8 janvier, 17 heures) si blanches qu'un ours polaire n'y retrouverait pas son petit. Autre calamité : les films primés ne sortent pas en salles, ou sortent mal. Terrible pour la notoriété d'une manifestation.

Le beau ***Jian-Hu, Between Love and Glory*** *(Grand Prix 1994) échoue directement en vidéo, avant une programmation sur Canal +. Autant dire que le film n'existe pas. Deuxième Grand Prix,* ***Heavenly Creatures*** *apparaît discrètement sur les écrans après deux ans d'attente. Ce qui s'appelle se faire oublier. Troisième Grand Prix, le truculent* ***El Dia de la Bestia*** *stationne chez un distributeur visiblement pas pressé de le montrer. Faut dire que le bide retentissant d'****Action Mutante*** *(Avoriaz 93), le premier film d'Alex de la Iglesia, n'arrange pas son cas.*

Quant à ***Dellamorte Dellamore****, un triomphe à Gérardmer, il se plante dans les grandes largeurs. Faut dire que le slogan «Drôle de cimetière» a freiné dans leur élan les spectateurs en puissance. Confondre fantastique baroque et gaudriole zombiesque, ça tue une carrière... Vraiment pas de pot. Bref, les titres qui auraient pu contribuer à la reconnaissance de Fantastic'Arts ont souffert de mille intempéries. Passons charitablement sur ceux qui n'y pas allés (les plus nombreux), peu désireux de se coltiner une étiquette fantastique assimilée à un étal de boucher. Bornés, certains n'ont pas encore remarqué que* ***Jurassic Park, Mars Attacks !, Casper*** *et* ***L'Armée des 12 Singes****, c'est aussi du fantastique.*

En résumé, pour que Géradmer/Fantastic'Arts perdure, faudrait que les rétifs, les hostiles, les décideurs jouent le jeu. Mesdames, messieurs, suivez John Carpenter, Darryl Hannah, Tobe Hooper et William Shatner. Déplacez-vous à Gérardmer ! On y voit des films assis dans un fauteuil mœlleux, les gens savent recevoir, on y fait d'agréables rencontres et tutti quanti.

*1997 aurait plutôt tendance à marquer une embellie. Les films oublient l'austérité de l'an passé et se répartissent dans des sections sur mesures, les avants-premières prestigieuses sont plus nombreuses, les invités pressentis (un peu tôt pour les confirmer à ce jour) n'ont jamais mangé personne, la section vidéo bien pourvue et gratuite (****Le Dentiste****,* ***Zone 39****, le prochain* ***X-Files*** *prévu à la distribution...).*

Du 29 janvier au 2 février, c'est là-bas que ca se passe.

Programme cinéma

(sous réserve de nouveaux films et du passage de certains d'une section à l'autre)

COMPETITION OFFICIELLE

L'Arcano Incantatore (page 61)
Ghost in the Shell (page 46)
Scream (page 64)
The Relic (page 54)
The Stendhal Syndrome (page 65)
Tuez-Moi d'Abord (page 63)

HORS COMPETITION

The Crow, La Cité des Anges (page 30)
Fantômes contre Fantômes (page 38)
Solo (page 62)
Space Jam (page 36)
Star Trek : First Contact (page 66)

PEUR BLEUE

Evil Ed (page 60)
Hellraiser : Bloodline (page 69)
Return of the Texas Chainsaw Massacre (page 68)

LES YEUX DE L'ÉTRANGE

Les Conspirateurs du Plaisir (page 67)

EVIL ED

Edward, le monteur maniaque en passe de se transformer en Evil Ed.

Le monstre du frigo, une hallucination qui fait tourner Ed en bourrique !

Lorsque des Suédois fans de films fantastiques décident de s'attaquer à la censure, cela donne EVIL ED, une peinture au vitriol que les bouchers du septième art ne devraient pas prendre d'un très bon œil, un film outrageusement gore qui se moque ouvertement des ciseaux de la Vieille Dame castratrice.

A en croire le réalisateur Anders Jacobson, les censeurs qui sévissent en Suède font passer leurs homologues anglais pour des enfants de chœur. «*Il y a un mouvement en Suède qui s'élève contre la censure depuis belle lurette, car elle a massacré de nombreux films. Même si les choses se sont arrangées récemment, **Casino** de Martin Scorsese n'ayant souffert que de deux coupes, le problème se pose toujours. Dans les années 80, les censeurs coupaient tout et n'importe quoi : impossible d'aller voir un film en salles tant les amputations étaient sévères. Il fallait donc ruser pour se procurer des versions intégrales en vidéo, bien souvent dans des copies pirates*». C'est de cette frénésie des censeurs que naît l'idée d'**Evil Ed**, précédemment titré «The Censor». Un concept motivé par la frustration de ne pouvoir découvrir des films dans leur version d'origine, et par un fait divers impliquant un censeur, devenu fou pour avoir passé trop de temps à charcuter des films jugés violents ! Pas de doute, Jacobson et ses co-scénaristes, Göran Lundström et Chris Ohlson, tiennent un sujet en or pour un petit film d'horreur satirique.

Edward Svensson (Johan Rudebeck) est monteur dans une société spécialisée dans les films d'auteur. Un jour, le producteur Sam Campbell (Olof Rhodin) l'embauche pour effectuer des coupes dans sa série d'horreur à succès, **Loose Limbs**, afin de pouvoir l'exploiter sur le territoire européen. Peu à peu, les visions d'horreur sur celluloïd commencent à prendre forme dans la vie d'Edward, en proie à des hallucinations qui lui font percevoir des visages défigurés, des bras arrachés et une créature étrange qui hante son frigo. Le monteur (trop) sain d'esprit et maniaque au dernier degré se transforme alors en Evil Ed, personnage déjanté investi d'une mission : obtenir le «final cut», mais pas nécessairement sur les films qu'il prend un malin plaisir à raccourcir.

Anders Jacobson, qui assume ici les multiples fonctions de metteur en scène, scénariste et directeur de la photographie, réalise des courts métrages depuis maintenant quinze ans. Avec **Evil Ed** se présente enfin l'opportunité de diriger un vrai film. «*A l'origine, nous étions en train de monter un autre long métrage, dont nous avions déjà tourné 10 minutes, lorsque l'argent est venu à manquer. On a donc essayé de trouver un sujet qui simplifierait les choses au maximum, comme une histoire se déroulant dans un seul lieu, en l'occurrence une maison, et nécessitant une distribution très réduite. Un film d'horreur apparaissait comme la meilleure des solutions*». Réalisé dans des conditions précaires proches du **Bad Taste** de Peter Jackson, participation de nombreux amis bénévoles à l'appui, **Evil Ed** prend forme en 1992 et se conclut trois ans et demi plus tard. «*Il nous était impossible de travailler sur le film à temps plein. Tout le monde bossait de son côté et nous ne pouvions donc tourner que les week-end ou en période de vacances*».

Un tournage qui ressemble à un chemin de croix. Une caméra 16 mm à l'épaule et quelque 80.000 billets verts en poche, la joyeuse équipe tourne cependant la majeure partie du métrage en quatre semaines. Le film est pratiquement bouclé. Ouf ! Mais les auteurs ne sont pas vraiment satisfaits du résultat. Un an plus tard, ils décident de modifier la fin et d'ajouter une séquence pré-générique lors de laquelle un premier monteur se suicide en avalant une grenade ! Une scène à l'image du film. **Evil Ed** ne s'inscrit pas dans la lignée horrifique d'un **Hellraiser**, mais lorgnerait plutôt du côté d'**Evil Dead** auquel il se réfère souvent. Du Fantastique délirant et sans frontières, très sollicité par les amateurs du genre. «*C'est pourtant pratiquement impossible de faire un film comme celui-ci en Suède*» explique Anders Jacobson. «*Ici, les mauvaises comédies et les œuvres très sérieuses dans la veine des films de Bergman sont monnaie courante : ce sont les seuls genres qui marchent dans ce pays. Rien d'autre. Faire **Evil Ed** en Suède était évidem-*

La version Z de **Urgences** *? Non, juste une des multiples visions du pauvre Ed !*

ment un défi, mais il y avait le côté amusant de se distinguer de la production habituelle». Et ce n'est pas un fossé que ce film creuse avec la production suédoise, mais plus volontiers un gouffre. Gore à souhait, déjanté, **Evil Ed** emprunte autant aux films de Sam Raimi et Wes Craven qu'à la série Z mal foutue dont **Loose Limbs**, le film dans le film, est un fier représentant. «*C'était très reposant de filmer les séquences de* ***Loose Limbs****, car nous n'avions à aucun moment besoin de rechercher la perfection*» avoue Jacobson. «*L'assassin tient un hachoir dans la main droite ; le plan suivant, dans la main gauche. Aucune importance, puisque vous êtes censé regarder un film nul bourré de défauts !*».

Les dangers de la censure : un monteur décide d'en finir de la manière la plus radicale qui soit !

Pour réaliser les multiples effets spéciaux du film, Jacobson fait appel à son ami Göran Lundström, également producteur du film. Les effets spéciaux, Lundström s'y intéresse depuis la lecture du livre de Tom Savini, «Grande illusions». «*Pour être l'un des scénaristes d'Evil Ed, je savais exactement quels effets allaient s'insérer parfaitement dans l'histoire et comment faire pour que ceux-ci fonctionnent. Si bien que Jacobson m'a laissé le soin réaliser ces plans. En Suède, rien ne repose sur les effets spéciaux, personne n'y croit. C'était donc très motivant de mener ce projet à terme, de manière à prouver aux producteurs suédois qu'il est possible de réaliser des effets ambitieux et efficaces sans un sou*». Pour les besoins d'**Evil Ed**, Lundström confectionne divers effets : nombres de membres coupés, un monstre cousin des Gremlins, sans oublier un diable au design proche de celui de **Legend** et personnifiant le producteur «déviant» aux yeux de Ed. D'abord réticent quant à la place du gore dans le film, Lundström se laisse convaincre par son ami réalisateur lorsqu'ils décident de tourner cette nouvelle fin où le psychopathe, transformé en véritable Terminator, investit un hôpital psychiatrique. Un carnage à la hauteur du **Zombie** de Romero. «*Il fallait bien trouver un moyen de conclure ce film qui commençait à prendre des proportions démesurées*» plaisante le producteur-maquilleur, pas fâché du résultat final. Le contraire aurait été déplacé, puisque les compères, à force de persévérance, réussissent l'exploit de hisser **Evil Ed** à un niveau plus honorable que la moyenne des productions actuelles. Un film drôle, délibérément idiot (dans le bon sens du terme) et se moquant ouvertement d'un système qui pourrait bien se retourner contre eux. «*On a pensé à ce qu'on pouvait faire à la censure, mais on n'a pas pensé, c'est vrai, à ce que la censure pouvait nous faire !*» avoue Jacobson. «*De plus, je n'ai jamais compris en quoi un film d'horreur pouvait être considéré comme dangereux pour les personnes qui le regardent. C'est trop barré ; ça relève bien souvent du domaine de l'imaginaire ; ça ne peut pas être nocif. Poursuivre un film d'horreur de cette manière est totalement insensé ! Si un malade s'inspire d'Evil Ed pour commettre un crime, ne coupez-pas mon film, soignez le malade !*».

Damien GRANGER

L'ARCANO INCANTATORE

Quasi inconnu ailleurs qu'en Italie, Pupi Avati n'en continue pas moins de construire une œuvre forte, souvent teintée de fantastique. Témoin cet ARCANO INCANTATORE partant au XVIII° siècle à la recherche du Mal...

C'est devenu une banalité de dire que le cinéma fantastique italien n'est plus ce qu'il a été. Pourtant, cette œuvre ouvertement originale, retour à un cinéma gothique épuré de tous ses oripeaux grand-guignolesques, est à marquer d'une pierre blanche. **L'Arcano Incantatore**, avant-dernier film de Pupi Avati, reflète tout à fait le côté provincial du réalisateur, dont la conception du fantastique prend racine dans les traditions «mystiques» de sa région natale, l'Emilia-Romagna. Le film retrace l'étrange aventure de Giacomo (Stefano Dionisi), jeune séminariste maudit pour avoir mis enceinte une jeune fille et l'avoir poussée à avorter. À la suite d'un pacte, il se retrouve à jouer les messagers pour le compte d'un étrange châtelain (Carlo Cecchi), connu pour ses pratiques douteuses et dont le précédent «employé» est mort dans d'effroyables circonstances.

Si Pupi Avati a, de son propre aveu, choisi de situer son film en 1750, ce n'est pas pour ressusciter une caricature de cinéma gothique italien, avec son cortège de châteaux hantés par Barbara Steele, ou bien par des vampires en quête de ballerines ! Le choix de l'époque à laquelle se déroule **L'Arcano Incantatore** permet surtout au réalisateur de poser un regard critique sur les questions de la véracité du Mal. «*Ce n'est pas un hasard si l'action se déroule au milieu du dix-huitième siècle, à un moment de l'Histoire où la science croit pouvoir tout expliquer, tout rationaliser*». Impossible alors de ne pas penser à Bachelard, père de l'épistémologie, qui décide de conduire sa vie en suivant l'axe rationnel de la science ! Pourtant, il serait faux de croire que Pupi Avati a réalisé une œuvre pamphlétaire, comme Jean-Jacques Annaud dix ans auparavant avec **Le Nom de la Rose**. «*C'est un film sur l'énigme de la Mort et du Mal*» affirme Pupi Avati. Si bon nombre d'affinités d'ordre esthétique le rapprochent du Nom de la Rose, **L'Arcano Incantatore** va au-delà d'un simple «crimy». Faisant référence à la propre culture de Pupi Avati, ancrée dans le fantastique populaire, **L'Arcano Incantatore** joue à fond la carte de l'ambiguïté du surnaturel. Une approche d'ailleurs prédominante dans la filmographie du réalisateur, que ce soient **Une Etrange Visite**, **La Maison aux Fenêtres qui Rient**, **Zeder**, ainsi que son scénario de **Baisers Macabres**, première réalisation de Lamberto Bava. Des films plus cérébraux que graphiques, mais qui ne lésinent certainement pas sur les ambiances glauques à souhait. Allant plus loin dans sa démarche, Pupi Avati déclare avoir réalisé avec **L'Arcano Incantatore** un film ésotérique, dans le sens où le sujet est moins le Mal lui-même que les multiples visages qu'il revêt, que ce soit au travers des actes de débauche auxquels se livre le châtelain ou du personnage de la jeune Vielma (Patrizia Sacchi).

Giacomo (Stefano Dionisi), un jeune homme maudit employé par un mystérieux châtelain.

Baigné dans une ambiance en accord avec l'époque à laquelle il se déroule, **L'Arcano Incantatore** donne également la part belle aux décors de l'habitation du châtelain dont l'impressionnante bibliothèque renvoie à ces vieilles bâtisses mystérieuses du moyen-âge gardant en elles de lourds secrets malsains. Quant à la photo, signée par le talentueux Cesare Bastelli, alliée à la sobre musique de Pino Donaggio, elle déploie avec une extraordinaire richesse picturale les affres d'un monde étrange plongé dans l'incertitude des croyances paysannes.

Stéphane DERDERIAN

A force de couper des films, Evil Ed commence à charcuter tout ce qui lui tombe sous la main.

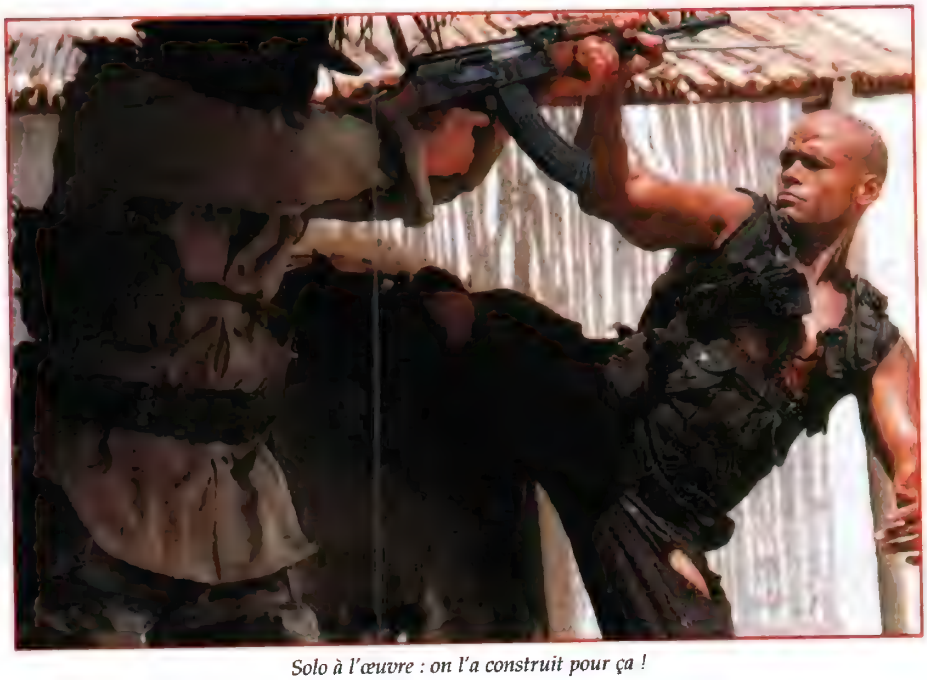
SOLO

Le colonel Madden (William Sadler), ou plutôt son double cybernétique.

Quand un soldat pète les plombs, au sens propre, ses supérieurs sortent leur trousse à outils. Il arrive que la machine récalcitrante ne soit pas du tout disposée à voir sa disquette-mémoire effacée d'une légère pression du doigt sur un clavier d'ordinateur. La perspective d'une vie de souvenirs dans l'icône-corbeille d'un Macintosh, ça réveille l'humanité latente d'un cyborg kaki...

Rien de tel que des soldats-cyborgs pour mater les guérilleros, les rebelles, les mutins. Les Universal Soldiers attendant qu'on les ressorte de leur caisson cryogénique, d'autres troufions robotiques prennent les armes pour assurer l'intérim. Employés par un service très secret au sein de l'armée américaine, ce ne sont pas encore des Terminator de la carrure d'Arnold Schwarzenegger, mais ils y aspirent dans un avenir proche. Commandés par le fielleux Général Haynes, les cyborgs partent pour l'Amérique Latine servir leur pays et un gouvernement allié. Pas de quartier, ils doivent éliminer tous les guérilleros. Une mission de routine qui tourne mal car Solo, l'un des petits soldats de plomb, subit quelques dommages. Pas grave : un robot, ça se retape comme une vieille bagnole. Solo n'est cependant pas un cyborg ordinaire. Devinant que ses tuteurs vont très prochainement effacer sa mémoire pour le reprogrammer, il déserte. Et voilà comment une arme fatale de 200 millions de dollars disparaît dans la nature ! «*Solo est l'un des prototypes du soldat de demain, une machine dont l'existence ne peut être révélée au grand jour*» intervient Norberto Barba, honnête artisan au palmarès encore maigrichon (la série B **Blue Tiger** avec Virginia Madsen, un épisode de la mini-série ***Vanishing Son***). «*Solo développe une conscience et c'est justement ce qui tracasse les autorités militaires. Il est supposé représenter le soldat parfait, mais le soldat parfait n'exprime aucun sentiment, aucun état d'âme. Il tue lorsque ses supérieurs hiérarchiques le lui ordonnent. Solo, quant à lui, le fait seulement lorsqu'il l'estime absolument nécessaire. La naissance d'une conscience n'est pas compatible avec cette fonction purement offensive*». Tous les adjudants approuveront du chef.

Quel sort réserve-t-on à une machine qui ne fonctionne plus, dont la mécanique s'est encrassée de fragments de conscience ? On change le moteur. Solo n'échappe pas à la règle. A la différence d'une vieille bagnole ou d'un grille-pain, il possède néanmoins quelques ressources. «*Sa puissance physique est quinze fois supérieure à celle d'un homme, et sa rapidité dix fois*» assure Mario Van Peebles dont le narcissisme se limitait jusque là à ses propres réalisations (**New Jack City**, **Posse - La Légende de Jesse Lee**) et à un duo de nanars avec son pote Christophe Lambert (**GunMen**, **Highlander III**). Costaud comme un char panzer et plus speed que Flash, Solo occuperait une place de choix au banquet d'un album d'Astérix et Obélix. «*Parce que son créateur l'a gratifié d'un logiciel informatique qui lui permet d'apprendre, il découvre qu'il peut par lui-même «effacer» tout ce qu'on lui a enseigné. Tout tueur surentraîné qu'il est, Solo est également un individu très complexe. Son apprentissage de l'humanité débute par la différence qu'il fait entre tuer et ne pas tuer*». Mario Van Peebles pourrait également



Solo à l'œuvre : on l'a construit pour ça !

Solo (Mario Van Peebles) : un cyborg expérimental en un seul exemplaire.

ajouter que la machine s'éveille au sexe. Réfugié dans un temple Maya, Solo s'initie aux choses de l'amour dans les bras de la villageoise Angela. «*Solo est agile. Ma connaissance des arts martiaux, de la gymnastique et de la boxe m'a considérablement aidé à lui donner une démarche qui ne soit ni outrageusement mécanique comme celle de RoboCop, ni totalement humaine*». Angela goûte la différence dans une scène intimiste qui fera encore jaser dans dix générations de cyborgs.

Quand il ne flirte pas, Solo fait copain-copain avec un gamin du terroir. Le grand frère en quelque sorte. Plus sérieusement, il prend fait et cause pour les habitants du coin, menacés d'extermination par des guérilleros genre Sentier Lumineux et d'anciens camarades, prêts à le démonter sur le premier établi venu. «*Solo est super-balèze et je me devais de lui ressembler. Un rôle très exigeant croyez-moi. J'ai dû prendre de la masse musculaire et faire des assouplissements afin de l'interpréter au mieux. Solo ne peut mourir aussi facilement qu'un homme : il marche sous l'eau, bondit aussi haut qu'un champion de saut à la perche, escalade les murs, tient en échec une petite armée*». Des possibilités à faire pâlir L'Homme qui Valait trois Milliards, Steve Austin lui-même. «*En dépit d'une puissance incroyable, nous ne pouvons pas demander à Solo de faire n'importe quoi. Il faut définir précisément les règles du jeu, les limites à ne pas dépasser sous peine de sombrer dans le ridicule. C'est également le lot de Superman. Tout super-héros qu'il est, la Kryptonite le diminue considérablement. Il peut voir à travers toutes les surfaces, toutes les matières, à l'exception du plomb. Indispensable de vous créer une logique pour que l'action soit crédible, pour que le sort d'un cyborg puisse intéresser le spectateur*». Mario Van Peebles, tous muscles bandés, tient à cette petite dose de vulnérabilité, si chère au public féminin. Ce public avide de Chippendales bioniques, se promenant torse nu dans les bois, la peau cuivrée et humidifiée toutes les cinq minutes.

Marc TOULLEC

TUEZ-MOI D'ABORD

Un Faust moderne, cynique et coureur de jupons, fait l'apprentissage de l'amour avec l'aide du Diable en personne. Ni vraiment Gœthe, ni vraiment Woody Allen, le réalisateur allemand Rainer Matsutani signe là son premier long métrage...

En Allemagne, comme partout ailleurs, on fait des films fantastiques (le genre). En tout cas, plus qu'en France. **Tuez-moi d'abord** est donc un film fantastique allemand, ce qui lui fait au moins deux points communs avec **Le Cabinet du Dr Caligari** de Wiene ou **Metropolis** de Lang. Le scénario - que nous qualifierons d'ingénieux - narre les déboires de Fred, patron d'une agence matrimoniale bidon qu'il dirige avec son épouse. En fait Fred se sert de son agence comme d'un véritable vivier qui l'alimente en chair fraîche. Coureur de jupons invétéré, il ne manque en effet pas une occasion de tromper sa chère épouse. Sûr de lui, baratineur, antipathique au dernier degré et doté d'une tête de merlan comme on n'en fait plus, Fred est un salopard qui ne mérite que la mort. Ce qui tombe plutôt bien, vu que sa femme pense la même chose et a engagé un tueur afin d'occire le malotru.
C'est alors qu'il roule tranquillement au volant de sa BMW (car les Allemands, c'est indéniable, savent faire des voitures) que Fred se mange un pruneau en pleine tronche. Pourtant, loin de s'en trouver plus mal, il se contente d'aller doucement dans le fossé et de quitter son véhicule pour faire une petite balade en forêt. En fait, c'est à ce moment que le spectateur réalise qu'il vient d'entrer dans la partie purement «fantastique» du récit. Fred rencontre en effet la Mort en personne, un affreux à tête de latex qui l'emmène sur son rafiot tout droit en enfer. Loin de se démonter, notre héros prêche sa cause et réussit miraculeusement à convaincre la grande faucheuse de lui laisser une seconde chance. Fred revient donc sur terre avec la mission de réparer en trois jours le cœur brisé de trois femmes.

Le réalisateur, Rainer Matsutani est un petit rigolo et il le prouve avec ce premier long métrage dont la longueur est relative (1 h 40) mais le métrage conséquent (2960 m). **Tuez-moi d'abord** est une grosse farce fantastico-fabulo-moraliste qui mêle action, effets spéciaux, animation et autres astuces visuelles. Montré dans de nombreux festivals (Munich, Montréal, Göteborg, Bruxelles, San Sebastien et même Shanghai), le film a remporté partout un franc succès. Ce qui a valu à son réalisateur d'être propulsé aux commandes d'un projet des plus improbables : **Gorky Park 2** sous-titré **Red Square** ! Souvenez-vous de **Gorky Park**, le très long thriller de Michael Apted (1983) et vous vous rendrez compte du niveau d'absurde que nous atteignons là. Enfin, peu importe. Visiblement, Matsutani marche quelque peu sur les traces des son compatriote Anthony Waller (responsable de **Témoin Muet**, sorti récemment), tant et si bien qu'il s'apprête à tourner sur la place rouge (ce qui était l'argument d'accroche principal du film de Waller cité ci-avant). Le mélange humour, thriller et fantastique semble donc plaire à nos cousins germains. Ça fait au moins un cinéma de genre vivant en Europe.

David MARTINEZ

Le Diable en personne éclaire le chemin des enfers.

SCREAM

Casey Baker (Drew Barrymore) : la première sur l'agenda du tueur.

Wes Craven, créateur du vilain Freddy Kruger, ajoute un nouveau serial killer à sa petite famille de tarés en tous genres. Nouveauté : celui-ci est un fan de films d'horreur. C'est peut-être vous ?...

Quoi qu'on en dise, la sortie d'un nouveau film signé Wes Craven représente toujours un événement. Le bonhomme a connu des hauts et des bas. Ses dernières œuvres en date ne sont pas toutes à classer dans les plus marquantes du genre, mais tout de même... Il y a toujours dans ses films au moins deux ou trois séquences à sauver. Des moments d'inspiration bizarre. Une véritable science du trouillomètre qui lui permet de vous flanquer une bonne vraie pétoche au milieu de scénarios souvent totalement abscons. Dans **Un Vampire à Brooklyn**, pourtant pas un modèle de réussite, on avait droit à vingt minutes d'exposition très réussies. Sûrement parce que le point de départ des films de Wes Craven est toujours ce qu'il y a de plus excitant. Ce qui est une nouvelle fois le cas de **Scream**. Écrit en trois jours par un scénariste débutant du nom de Kevin Williamson, **Scream** est peut-être le scénario de «slasher movie» le plus ingénieux depuis **Les Griffes de la Nuit**. Imaginez : une petite ville américaine, une bande d'ados abrutis, un lycée, des baby-sitters, un serial killer... Ne manquait plus qu'un seul élément original pour recycler la recette la plus éculée du monde. L'idée : si vous réagissez comme dans un film d'horreur, vous y passez ! Vous téléphonez... couic. Vous criez... couic. Vous courez... couic. La seule solution pour s'en sortir, c'est d'être plus malin que le tueur cinéphile qui laisse à chacune de ses victimes au moins une chance de s'en sortir. Une chance que peu d'entre elles réussiront à saisir, évidemment.

Au chômage et au bout du rouleau, Kevin Williamson espérait vendre son script à Roger Corman. Mais lorsqu'il le présente à son agent, celui-ci saute au plafond et décide de le faire circuler à Hollywood. Résultat : Oliver Stone tape des pieds pour l'avoir. Sharon Stone elle-même veut en acquérir les droits et *Miramax* se met très vite sur la liste des prétendants. C'est d'ailleurs à ces derniers que le scénariste décide de céder son bébé parce que, dit-il, «*ils avaient ce nouveau département appelé* Dimension Films, *prévu pour ne produire que des films de genre. J'ai pensé qu'avec eux le film avait plus de chance de voir le jour qu'avec Oliver Stone qui ne manquerait pas de le perdre dans des années de développement*». Fan de films d'horreur, Williamson est d'autant plus heureux d'avoir vendu son script à *Miramax* qu'ils lui proposent très vite de confier la réalisation à Wes Craven. Le vieux routard accepte le projet, engage Courteney Cox, star de la série ***Friends***, pour jouer une présentatrice de News télé, et Drew Barrymore (**E.T.**, **Batman Forever**) pour être la première victime du tueur. Bref, un casting qui fait honneur au titre du film (**Scary Movie** - film qui fait peur -, envisagé au départ, a finalement été abandonné).

Tatum (Rose McGowan) sur la défensive. Mais à quoi bon ?

Réflexion sur le genre autant que pur divertissement, **Scream** annonce une nouvelle ère. Celle d'un cinéma qui prend en compte la culture cinématographique du spectateur comme moteur de la narration. Sa longue séquence finale est ainsi montée en parallèle avec celle du **Halloween** de John Carpenter. Du jamais vu ! Pendant que les jeunes gommeux imbibés de bière se font trucider un par un parce qu'ils commettent les péchés capitaux du cinéma d'horreur (pour survivre il ne faut ni boire, ni coucher - dixit l'un des personnages), une «horror movie party» se déroule, durant laquelle défile une vidéo du film du maître. C'est même la musique signée Carpenter pour son film qui sert d'élément de suspense à **Scream**. Si, si, c'est vrai ! Tandis qu'il essayait de faire entrer Freddy Kruger dans le réel avec **Freddy Sort de la Nuit**, Craven pousse donc son nouveau concept de film d'horreur jusqu'à l'absurde en tentant cette fois l'inverse : faire entrer le réel dans un film d'horreur. Les recettes sont les mêmes mais le résultat est plutôt jouissif. La donne étant modifiée, le cinéaste joue avec les nerfs du spectateur qui ne peut plus se fier à ses références pour se protéger de l'angoisse. Chaque entrée de champ, chaque coupe de montage, chaque intro musicale peut s'avérer n'être qu'un faux indice. Le réalisateur jongle avec les codes du genre dans une espèce d'exercice de style à la Queneau. Étonnant. L'héroïne, une jeune fille dont la mère a été assassinée un an plus tôt, doit donc, en même temps que le spectateur, faire face aux attaques d'un tueur masqué qui égrène les victimes autour d'elle en testant ses connaissances cinématographiques. C'est du Trivial Pour-kill ! A mi-chemin entre la parodie et le premier degré, **Scream** sera donc certainement l'un des moments les plus rigolos du festival de Gérardmer cuvée 1997.

David MARTINEZ

Neve Campbell, Jamie Kennedy & Courteney Cox : la découverte expressive d'une nouvelle victime.

Stu (Matthew Lillard), l'homme qui en savait trop !

THE STENDHAL SYNDROME

Dario Argento revient au giallo, à savoir le thriller horrifique italien, le genre qui créa son mythe. Un genre qui ne doit pas s'expatrier aux Etats-Unis pour préserver son intégralité. Car, des Etats-Unis, le cinéaste en est revenu. Dans tous les sens du terme...

Dario Argento revient en Italie, frustré de son escapade américaine. «*Les producteurs de* ***Trauma*** *m'ont demandé d'atténuer la violence, de couper tout ce qui pouvait déranger. En guise d'excuses, il me disait : «L'horreur, ce n'est pas ce que veut le public aujourd'hui». Pourtant, dans les conventions et les festivals américains, les amateurs du genre me harcelaient : «Pourquoi ne me donnez-vous pas notre dose de frissons sanglants ?», «On voudrait un préambule à la* ***Suspiria****»... Mieux encore, les fans tenaient à ce que je retourne en Italie parce que les villes là-bas apportent un cachet unique à la terre, une atmosphère absente du cinéma américain. J'avais la possibilité de tourner* ***The Stendhal Syndrome*** *aux Etats-Unis mais je n'y tenais pas*». Il aurait effectivement pu à une époque faire de **The Stendhal Syndrome** un film américain, avec soit Bridget Fonda soit Jennifer Jason Leigh dans le rôle aujourd'hui tenu par sa fille Asia.

D'Amérique, Dario Argento n'en rêve plus. Il n'y a qu'en Italie qu'il se sent bien. Il n'y a qu'en Italie où son cinéma s'épanouit. L'Italie, il souligne bien qu'il y pose ses caméras dès les premiers instants de **The Stendhal Syndrome**. Florence plus précisément, une cité historique, mondialement renommée pour ses musées. Des statues en contre-plongée, des monuments écrasants, un flot de touristes, des fresques peintes... Dépaysement assuré pour les fans américains du Maître en quête de terreur exotique. Un cadre idéal justement pour mettre en scène le «Syndrome Stendhal», une «maladie» qui se traduit par une réceptivité extrême aux œuvres d'art. Une réceptivité si forte que l'admirateur la vit de l'intérieur, ressentant les pulsions créatrices de l'artiste. «*Sigmund Freud lui-même en a analysé les symptômes en visitant des temples de la Grèce Antique*» précise Argento. Pourquoi Syndrome de Stendhal ? Parce que c'est cet illustre écrivain français qui ressentit le premier cet étrange trouble, devant une toile immense exposée dans l'une des plus belles églises de Florence. On y reste.

Le nouveau thriller de Dario Argento ne se focalise pas sur l'expérience de l'auteur de «Le rouge et le noir». Elle n'en constitue que le prétexte. C'est Anna Manni qui tombe en pâmoison devant les œuvres de Rembrandt, Carravagio et Bruegal. A tel point qu'elle s'évanouit. A son réveil, elle rencontre un jeune homme très attentif, Alfredo Grossi. Un maniaque déjà responsable du meurtre sauvage d'une quinzaine de femmes. Il poursuit Anna partout de ses assiduités. Jusqu'à son village natal, chez son père. Jusqu'à la séquestrer, la violer à plusieurs reprises sur un matelas craspec. Presque impuissante au départ, Anna finit par se rebiffer méchamment. «***The Stendhal Syndrome*** *est certainement ce que j'ai fait de plus brutal. Ce n'est pas gratuit. Les esprits criminels surenchérissant actuellement dans la violence, l'horreur. Le film ne reflète que la réalité. J'ai décidé de ne jamais m'auto-censurer, de coller au plus près à ma vision artistique, sans accorder le moindre compromis à quiconque*». Même pas à sa fille Asia, malmenée, se roulant nue dans les pots de peinture. «*Mon objectif consiste à porter explicitement à l'écran les sensations folles, épouvantables qu'endure Anna, de les transmettre émotionnellement aux spectateurs. Je voulais que le public ressente sa douleur, qu'il plonge au plus profond de sa détresse*». Détresse toute relative puisque, dans la seconde partie du film, Anna Manni change radicalement de comportement. La brune timorée prend de l'assurance, porte une perruque blonde platine à la Veronica Lake... Et l'assassin, supposé mort, continue de rôder, décime son entourage. Alfredo Grossi aurait-il le cuir aussi dur que Freddy Krueger ? Dario Argento ménage alors quelques coups de théâtre, de ceux qui firent les beaux jours du thriller horrifique italien. De **L'Oiseau au Plumage de Cristal**, **Quatre Mouches de Velours Gris** et **Le Chat à Neuf Queues**, des classiques signés Dario Argento et remontant au tout début des années 70. Comme le temps passe...

Marc TOULLEC

Anna Manni (Asia Argento) : une femme-flic à la personnalité aussi trouble que fragile.

STAR TREK : FIRST CONTACT

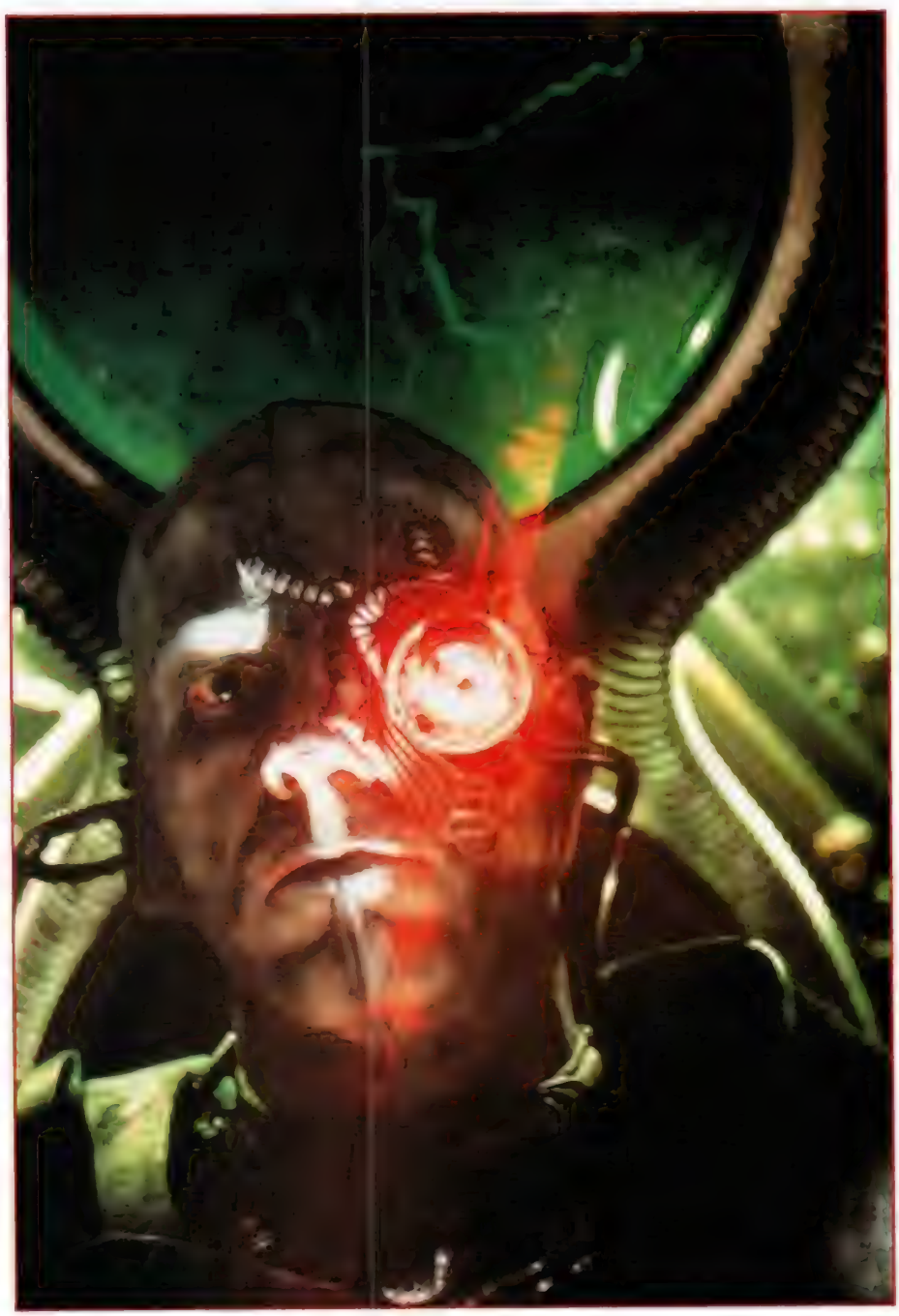
La Reine Borg (Alice Knige) et Jean-Luc Picard (Patrick Stewart) : étrange séduction...

Huitième STAR TREK cinéma du nom. Un modèle de longévité dont le succès ne se dément pas, sauf en France. Une séquelle dont la réussite tient à la mise en place définitive du nouvel équipage, à un scénario adroit exploitant l'esprit de ruche des Borgs, une race extraterrestre en pleine expansion et qui façonne tout être vivant à son image...

Ne cherchez pas Kirk/William Shatner ou Spock/Leonard Nimoy à bord de ce huitième **Star Trek** cinéma. Ils n'y sont pas. William Shatner, pas encore résigné à prendre une retraite pourtant méritée, propose bien un scénario à *Paramount* dans le but d'un come-back. Un manuscrit qui décrit Kirk, téléguidé par une intelligence extraterrestre, s'ingéniant à assassiner son successeur Picard. Une vaine tentative. La page est désormais tournée. L'équipage premier de l'Enterprise cède pour de bon les manettes de la Fédération à la relève. Au Capitaine Jean-Luc Picard, à son second William Riker, à l'androïde Data et quelques autres, familiers depuis une dizaine d'années déjà des téléspectateurs américains. Les héros de ***Star Trek : Next Generation***, ce sont eux. Prudemment testés au cinéma dans un premier film, «assuré» de succès par la présence bedonnante de Kirk. Une présence d'ailleurs contestée par les nouvelles recrues. «***Star Trek : Générations*** *ne correspond pas à ce que nous désirions. Ce n'est pas le cas de* ***First Contact***» clament de concert Patrick Stewart, Michael Dorn, Brent Spiner... «*Plutôt que de raconter une seule histoire et d'en exploiter toutes les possibilités, les responsables de* ***Star Trek : Générations*** *se sont éparpillés dans le passage du témoin de Kirk à Picard. Une grande déception*» souligne Brent Spiner, interprète du stoïque androïde Data et du savant halluciné d'**Independence Day**. Déception atténuée par le triomphe de ce septième **Star Trek** au box-office US.

Fils spirituel de Gene Roddenberry, le défunt créateur de la saga, Rick Berman ne prend guère de risque dans l'écriture de **Star Trek : First Contact**. «*Nous avons repris les Borgs, les vilains les plus populaires de la série* **Star Trek : Next Generation**. *Nous avons également intégré au scénario le principe de voyage dans le temps, un thème très apprécié des téléspectateurs. Nous avons mêlé ces deux composantes dans une histoire homogène*». Une histoire moins nébuleuse, moins confuse que certaines par le passé.
Une fois de plus, le Capitaine Picard et son équipage accourent au chevet de la Terre menacée. Par les Borgs cette fois-ci, des aliens qui sont à la science-fiction ce que les Cénobites de Clive Barker sont au fantastique, à savoir des types vraiment horribles. Après une première attaque de la planète, soldée par un échec, leur reine met au point un plan machiavélique de conquête du monde humain. Vaincus au 24ème siècle, les Borgs tentent leur chance au 21ème, peu après la fin de la Troisième Guerre Mondiale. Leur objectif est simple : empêcher que les hommes établissent un premier contact avec une race extraterrestre, les Vulcains. Si contact il y a, leur défaite est assurée dans un lointain futur. Picard et les autres membres de Starfleet réagissent aussitôt en se faufilant dans la même faille temporelle. En 2063, ils doivent convaincre Zefram Cochrane, un scientifique sous l'emprise de la boisson, de lancer sa fusée Phœnix vers les étoiles. Un lancement qui scellerait la première «rencontre du troisième type de l'homme. Problème : Cochrane n'est pas décidé à se remettre au travail. Pendant ce temps, les Borgs envahissent l'Enterprise et leur Reine taquine ostensiblement Data...

Les Borgs constituent la grande attraction de **Star Trek : First Contact**. Apparus pour la première fois dans le deuxième épisode de la série, **Q Who**, ce sont des créatures bien plus effrayantes que les aliens qui circulent généralement dans les parages de l'Enterprise. «*Les Borgs ont ceci en commun qu'ils vident leur corps de toute chair, de tout sang, pour les remplacer par des éléments mécaniques et électroniques.*



La «borgénisation», un fléau biomécanique qui menace l'univers tout entier.

Picard et Data (Brent Spiner) : la «next generation» reprend les choses en main !

Worf (Michael Dorn), le Klingon pacifique de l'Enterprise.

Par ces «réparations», ils aspirent à la perfection, à davantage de puissance. Les Borgs assimilent toutes les races humanoïdes, les Vulcains, les Humains, les Klingons... Ils les privent de leur âme, défont leur enveloppe charnelle pour installer leur propre technologie, une combinaison de synthétique et d'organique» décrit Jonathan Frakes, interprète de Riker, le second de Picard et metteur en scène du film. Un premier long métrage en guise de récompense : Jonathan Frakes est en effet le réalisateur des meilleurs épisodes de ***Star Trek : Next Generation***. A l'actif des Borgs, il ajoute que l'espèce fonctionne collectivement. «*L'individu n'existe pas au sein de leur société. Seule cette société compte. Ils se comportement exactement comme des fourmis, des insectes vivant en colonie. Une fois Borg, vous ne pouvez revenir en arrière, retrouver votre intégrité physique et mentale. Les Borgs parcourent inlassablement la galaxie, ingurgitent et façonnent à leur image toutes les civilisations qu'ils croisent sur leur chemin*». Un tableau cauchemardesque que Jonathan Frakes peint avec force, dès les premiers instants. Dans un hallucinant travelling-arrière, il montre Picard, prisonnier de la forteresse Borg. Une vision cauchemardesque en rappel de l'épisode **Best of Both Worlds**. «*Depuis, subsistent dans le corps et le cerveau de Picard quelques implants Borg. Seule la très avancée médecine du 24ème siècle pouvait le sauver. Malgré tout, sa mémoire en partie «borgisée» continue de lui jouer de sales tours. Elle donne aux Borgs un énorme avantage sur leurs rivaux humains ; ils connaissent tout de Starfleet et de l'Enterprise dans leurs moindres détails. Mais ces résidus n'ont pas que des inconvénients ; ils permettent à Picard d'appréhender les Borgs mieux que quiconque. A ce titre, il est la seule et unique personne qui puisse mener l'offensive du système solaire contre l'ennemi*» ajoute à son tour Patrick Stewart, parfait d'autorité et de vulnérabilité dans le rôle du Capitaine de lointaine souche française. Un interprète qui, cette fois, ne partage pas le commandement avec le désormais encombrant Shatner. Tout bénéfice pour un **Star Trek** de grand millésime, probablement le meilleur de toute la série cinématographique.

Marc TOULLEC

Star Trek : First Contact sortira en France le 5 mars prochain.

LES CONSPIRATEURS DU PLAISIR

D'étranges individus se livrent en silence à de curieux rituels qui ont pour objet commun... le plaisir. Jan Svankmajer, roi de l'animation tchèque, dirige ses comédiens comme des pantins dans un univers à mi-chemin entre Kafka et Lewis Caroll.

Le réalisateur des **Conspirateurs du Plaisir** Jan Svankmajer est tchèque. Et ce n'est pas la moindre de ses qualités. Célébré par les centaines de millions de fans d'animation en volume tout autour du monde, Svankmajer fait, depuis des lustres, partie de l'élite intellectuelle tchèque. Fer de lance du mouvement surréaliste à Prague, il est l'auteur d'une petite trentaine de films d'animation courts dans lesquels l'absurde est roi. Des beefsteaks farceurs, des boîtes de conserve facétieuses, des bouteilles, des armoires, des slips, des humains, du boudin... Tout est matière à raconter des histoires, à monter des saynètes et autres paraboles de la bêtise quotidienne. Avantages de l'animation en volume : c'est simple à réaliser et peu onéreux puisqu'il suffit de prendre un objet (Ex : une saucisse) et de le bouger très lentement en le filmant image par image afin de donner l'illusion du mouvement (Ex : une saucisse qui marche !). L'industrie cinématographique tchèque étant ce qu'elle est, on comprend que cette technique y soit si populaire.

Auteur de deux longs métrages : un **Alice** très éloigné de la version *Disney* distribuée en France en 1988, et un **Faust** sélectionné à Cannes en 1994, Jan Svankmajer est un peu le Buñuel du film d'animation en volume. Prudence donc ! Son cinéma n'a rien à voir avec les **Wallace et Gromit** de Nick Park ou **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** de Tim Burton et Henry Selick. Pour preuve, sa dernière œuvre en date, **Les Conspirateurs du Plaisir**, ne comporte que quelques minutes d'animation (le film est presque intégralement live) et pas la moindre ligne de dialogue. Autant dire qu'avec lui, la farce est un genre à prendre au sérieux. L'auteur le déclare d'ailleurs lui-même : «*Le genre grotesque du film n'implique en aucune manière un jeu grotesque de la part des acteurs. Au contraire, c'est dans l'histoire même et la situation que le grotesque se ressent. Pour les personnages, c'est involontairement que ce genre s'exprime à travers un humour «objectif» - selon la définition du terme par les surréalistes. Ainsi, le jeu des acteurs est simplement réaliste et en aucun cas ils ne surjouent afin que les activités singulières des personnages soient le résultat de leur totale et incontrôlable dévotion au principe de plaisir*». **Les Conspirateurs du Plaisir** se situe donc à Prague, dans un univers tout ce qu'il y a de plus quotidien. Chacun des personnages vaque à ses occupations solitaires (la lecture d'un magazine porno, la confection de boulettes de pain, le vol de divers objets qui seront ensuite collés sur des couvercles de marmite) et la jonction ne se fait que lorsque l'un des principaux acteurs du drame, un certain M. Pivoine, reçoit une note anonyme et laconique qui dit juste : «À dimanche». Cadré en plans serrés ou même très gros plans selon le style habituel emprunté par Svankmajer pour ses films d'animation pure, **Les Conspirateurs du Plaisir** évoque visuellement certains jingles de trente secondes qu'on voit parfois sur la chaîne musicale *MTV*. À la seule différence qu'il dure soixante-quinze minutes.

David MARTINEZ

Mr. Pivoine, coiffé d'une tête de poulet, se livre à un curieux manège.

Le commissaire Beltinsky et son «truc» en poils.

*Quand Jan Svankmajer cite David Cronenberg et son **Videodrome**.*

RETURN TO THE TEXAS CHAINSAW MASSACRE

Certains ne peuvent se résoudre à lâcher le morceau. Scénariste du premier et mythique MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE, Kim Henkel est de cette espèce. Pour la bonne cause, celle d'une famille de dégénérés à l'appétit toujours aussi vorace...

Leatherface (Robert Jacks) à l'œuvre pour la quatrième fois. Un retour aux sources.

«*J'ai essayé de convaincre Kim Henkel, co-scénariste du premier* ***Massacre à la Tronçonneuse****, de faire cette séquelle pendant presque cinq ans, plûtot que de vendre les droits à quelqu'un d'autre. Je pense que les deux précédentes suites, catastrophiques, sont pour beaucoup dans sa décision. Notre idée était un retour aux sources. Le meilleur moyen d'y parvenir était que Kim écrive le scénario lui-même. On a donc commencé à rassembler l'argent nécessaire et nous nous sommes mis à l'œuvre*» explique Robert Kuhn, avocat à Austin devenu producteur. Pour avoir participé au financement du premier **Massacre à la Tronçonneuse**, il en possède désormais les droits, qu'il partage avec Kim Henkel et Tobe Hooper. «*Lorsque nous avons mis le projet en chantier, Tobe était en train de tourner* ***The Mangler***» se rappelle Kim Henkel. «*Il nous a donné son consentement et nous a soutenus tout au long du tournage*». Henkel garde un très mauvais souvenir des tomes 2 et 3 qu'il considère comme des échecs artistiques. Contacté par *New Line* pour participer au script de **Leatherface**, il s'est rapidement rendu compte que les producteurs savaient déjà pertinemment ce qu'ils voulaient, et s'est retiré du projet. Déçu, frustré, mécontent, Kim Henkel décide alors de reprendre lui-même les rênes du massacre. «*Je voulais oublier ces deux suites car je pense qu'elles partent dans une direction sans intérêt, à des années-lumière de ce qu'on avait essayé de mettre en place avec l'original. Je pense que les personnes qui se sont occupées de la production sur ces deux films n'ont pas perçu ce que le premier* ***Massacre à la Tronçonneuse*** *essayait de faire passer*» confie le réalisateur.

Vous l'avez compris, **Return to the Texas Chainsaw Massacre** lorgne plutôt du côté du remake, même si certains éléments le rattacheraient plus volontiers au domaine de la suite. Comme cette famille de tarés qui ne cesse de s'agrandir, de changer. En 20 ans, qu'en reste-t-il ? Seul Leatherface semble avoir survécu aux décennies. Un Leatherface qui passe son temps à se travestir, allant même jusqu'à se grimer en sosie d'une Roseanne Barr abîmée par la chirurgie esthétique. «*Kim Henkel voulait que Leatherface se rapproche de l'androgyne, ce qui n'avait pas été ouvertement déclaré dans l'original, faute de temps et d'argent. Ici, il subit plusieurs métamorphoses, de l'assassin froid au personnage très maternel. C'est un rôle assez dur à jouer, surtout parce que Leatherface ne parle pas. Il faut donc faire passer sa psychologie et ses humeurs à travers une gestuelle bien précise... Dans ce film, on se rend compte à quel point il est torturé par son environnement, mais aussi au plus profond de lui-même. La première fois que je suis arrivé sur le tournage, personne n'a cru que je pourrais jouer ce rôle. Mais une fois la tronçonneuse entre les mains, ils ont tous changé d'avis et compris que je pouvais faire peur !*» C'est ainsi que Robert Jacks, acteur de théâtre qui avait auparavant pris les traits de Jésus, décrit son personnage. Une transition qui ne s'effectue pas d'elle-même, même si le tueur sans visage est désormais investi de sentiments plus humains.
Ses nouveaux compagnons de massacre se nomment Vilmer, un hystérique dont l'une des jambes, mécanique, est activée à l'aide d'une télécommande ; Darla, la compagne de Vilmer, entretenant avec lui des relations houleuses ; W.E., une version plus jeune du Cook incarné par Jim Siedow ; et enfin Rothman, au corps intégralement gravé et percé, qui se sert de cette nouvelle horde sauvage pour étudier le comportement des gens face à la peur. Des personnages hauts en couleur, caricaturaux et atteints d'une folie à vous donner la chair de poule, que Kim Henkel affectionne tout particulièrement. «*A mes yeux, les personnages sont plus forts dans ce film. On pourrait parler de* ***Return to the Texas Chainsaw Massacre*** *comme d'un remake, mais il ne l'est pas littéralement puisque les protagonistes sont différents, plus réalistes. Dans l'original, ils étaient plus étranges, plus effrayants. Ici, ils sont menaçants et mieux définis, que ce soient les victimes ou leurs bourreaux. Vous les connaissez beaucoup mieux et du coup, vous réagissez avec eux*».

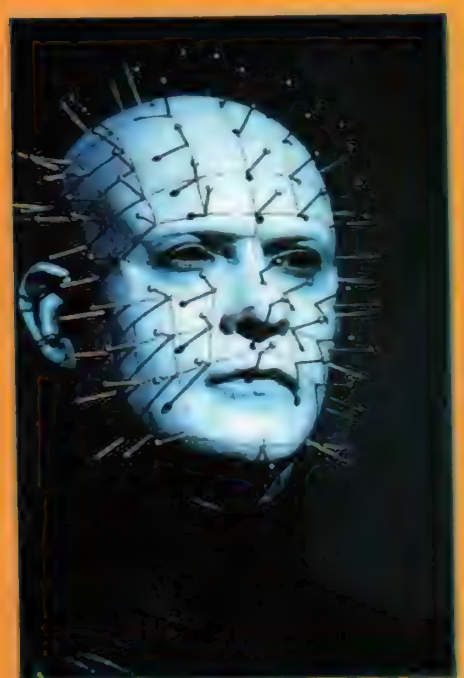
La principale victime, c'est Jenny (Renée Zellweger). Avec quelques amis, ils quittent le bal dans lequel ils viennent de passer la soirée, et prennent la voiture. Manque de bol, l'accident survient, dans le mauvais bois, et près de la mauvaise maison.
Si les personnages ont connu une transformation radicale, l'histoire quant à elle reste identique et suit minutieusement plan par plan la route tracée par le classique de Tobe Hooper. Tous les ingrédients répondent à l'appel : la poursuite interminable dans le bois, la chute sur le toit de la maison, la première victime pendue au crochet, la scène de repas... Ce qui le différencie du film de 1974, c'est le traitement accordé au déroulement de l'action et aux personnages. Un traitement bien plus proche de la série B contemporaine que du film d'ambiance : image soignée, interprétation théâtrale qui donne vie à des délires gestuels un peu en décalage avec l'ambiance générale de l'histoire. Une manière pour Kim Henkel d'apporter sa touche personnelle et de hisser son bébé au-delà du simple remake «*Pour être plus juste, je pense que* ***Return of the Texas Chainsaw Massacre*** *doit être perçu comme une extension du film de Tobe, tel qu'il aurait dû être. Le premier* ***Massacre à la Tronçonneuse*** *a été réalisé dans des conditions précaires : nous étions jeunes, inexpérimentés, nous ne disposions que de très peu d'argent. On a tous énormément appris au fil des années.* ***Return...*** *est le résultat de cet apprentissage. Le premier* ***Massacre...****, tel que je le perçois aujourd'hui, est un film vraiment horrifique d'où se dégage une peur viscérale*». A ce niveau, **Return to the Texas Chainsaw Massacre** force une fois encore la comparaison, car aux débordements grand-guignolesques orchestrés par Tom Savini dans **Massacre à la Tronçonneuse 2**, Henkel préfère suivre le chemin d'un Hooper débutant, mais déjà maître dans l'art de la suggestion. Vingt ans se sont écoulés et malgré quelques défauts, Kim Henkel a su captiver l'essence même à l'origine de la réussite du célèbre «shock horror», et pourquoi pas aujourd'hui de son propre film.

Damien GRANGER

HELLRAISER : BLOODLINE

Le quatrième HELLRAISER du nom, une séquelle divisée en trois segments, répartie sur trois époques. Très peu concerné, Clive Barker, le créateur du mythe, assiste impuissant à la mise en images d'un scénario qui aurait nécessité plus de générosité de la part de ses bailleurs de fonds. L'aumône des enfers en quelque sorte...

Dans le fantastique, lorsqu'un filon rapporte, il faut continuer à creuser, à extraire les minerais coûte que coûte. A descendre toujours plus profond, une descente qui se traduit par de gros numéros près du titre. Un grand 4 pour **Hellraiser**, la galerie des horreurs dont Clive Barker fête le vernissage en 1987. Depuis, le succès de la série ne s'est jamais démenti, en vidéo surtout. «*Avec le premier* ***Hellraiser****, j'ai tenté d'aboutir à quelque chose qui soit beaucoup plus intense, plus original que les films d'horreur qui pullulaient alors sur le marché. Nous avons abordé le thème de l'enfer et des Cénobites très sérieusement et, pour un budget de 1 million de dollars, nous avons prouvé que nous pouvions réellement effrayer les gens. Dans* ***Hellraiser : Bloodline****, nous revenons à l'esprit de l'original, à une atmosphère perverse, sombre et surnaturelle. La structure narrative s'affirme également comme plus ambitieuse que celle des trois films précédents, puisque le récit se déroule sur trois époques différentes. Par son scénario, Peter Atkins apporte encore plus de crédibilité aux personnages, aux situations.* ***Hellraiser : Bloodline*** *y gagne considérablement*». Clive Barker vend ainsi cette séquelle. Poliment, comme un VRP de la terreur, solidaire aussi de Peter Atkins, son pote depuis le théâtre expérimental des débuts et par ailleurs scénariste d'**Hellraiser II & III**. En fait, si son nom s'étale en gros caractères au générique et sur l'affiche, Clive Barker n'approuve guère que les propriétaires du label «Hellraiser» tirent à ce point sur la corde, banalisant ce qui sortait hier de l'ordinaire. Il apporte son nom, palpe les royalties et basta.



Pinhead, un monstre sado-maso issu de l'imagination de Clive Barker.

«*Dans un sens, nous avons intégré avec* ***Hellraiser : Bloodline*** *trois films différents en un seul : un film d'horreur gothique, un autre contemporain et le troisième, tourné vers la science-fiction*» soutient Doug Bradley, interprète de Pinhead, prêtre noir de la souffrance depuis les origines du mythe. Pinhead promène ainsi son crâne lardé de clous bien alignés sur des époques éloignées les unes des autres. La première : la France du 18ème siècle où le fabricant de jouets Philippe Lemarchant construit, à la demande d'un aristocrate décadent, une sorte de rubic's cube qui ouvre tout grand la porte des enfers. Avide de démonologie et de sadisme, l'Aristocrate tend les bras à Pinhead. Des siècles plus tard, le descendant de Lemarchant, artiste avant-gardiste, subit les revers de l'invention de son ancêtre. Convertie depuis le 18ème siècle à la philosophie de la douleur, Angélique le harcèle avant que Pinhead n'apparaisse pour menacer sa femme et son gamin. Au 22ème siècle, dans une station spatiale, le dernier Lemarchant en date, Paul, s'ingénie à détruire le rubic's cube de son lointain aïeul. Pendant qu'un commando investit la place, il raconte son histoire à une militaire moins bornée que ses congénères, lesquels sont méthodiquement exterminés par les Cénobites...

«*Philippe Lemarchant n'est pas une pure invention de Peter Atkins. Le personnage existe déjà dans le roman de Clive Barker à l'origine du premier* ***Hellraiser***» explique la productrice Nancy Rae Stone. «*Peter l'a repris pour le réintroduire dans un scénario original. Les effets spéciaux sont d'une envergure inédite dans la série. Ils élèvent* ***Hellraiser : Bloodline*** *à un niveau de production jamais atteint dans les précédents films. Quant aux Cénobites, à l'exception de Pinhead, ils sont tous nouveaux. Vous ne les avez jamais vus auparavant*». Il y a d'abord la très sexy Angélique au cuir chevelu si harmonieusement retourné, «l'égale de Pinhead» souligne Doug Bradley. Arrivent ensuite les comparses : des vigiles-jumeaux (inséparables au sens propre), un molosse écorché qui ferait passer Cerbère pour un aimable chien-chien à sa mémère. Des partenaires, plus zélés après un cruel baptême du sang.

Rien de plus normal que des Cénobites sévissent dans un **Hellraiser** digne de ce titre. Par contre, la mention «*réalisé par Alan Smithee*» au générique choque, surprend. Alan Smithee, c'est personne, ou plutôt un prête-nom utilisé lorsqu'un cinéaste ne reconnaît pas la paternité d'une œuvre malmenée par ses producteurs. Ils sont en fait deux à faire profil bas derrière le pseudonyme anonyme. Kevin Yagher d'abord, maquilleur (quelques **Freddy** et **Chucky**) passé à la mise en scène. Le réalisateur Joe Chappelle (l'inédit **Halloween VI**) ensuite, convoqué par la production (*Dimension Films*, filiale de *Miramax*) pour tourner, deux semaines durant, des scènes additionnelles développant la participation de Pinhead. «*Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?*» intervient

Pinhead (Doug Bradley), la vedette imposée de ***Hellraiser : Bloodline****.*

Kevin Yagher. «*Simplement parce que la production ne m'a jamais donné la possibilité de tourner correctement le film. Nous avions besoin de 6 millions de dollars, vraiment le strict minimum en regard des 12 que l'ampleur du projet aurait vraiment nécessités. En vérité, nous n'avons bénéficié que de 4 millions de dollars. Trop peu. J'ai même dû mettre de l'argent de ma poche pour que les effets spéciaux de maquillage tiennent la route. J'ai dû rechigner sur certaines dépenses. A ce stade, vous devez sucrer certaines séquences du scénario original. Malgré l'intervention de Clive Barker, je n'ai pu obtenir les trois semaines supplémentaires, nécessaires à un meilleur film.* ***Hellraiser : Bloodline****, en l'état actuel, ne correspond absolument pas à ma vision artistique. Je ne l'ai pas reconnu après la restructuration de l'histoire, la disparition de certaines scènes, l'apparition de nouvelles séquences essentiellement axées sur Pinhead. Elles ne se justifient pas dans la mesure où il n'avait jamais été question qu'il soit la vedette du film*». Furax et frustré, Kevin Yagher demande donc à ce que son nom ne soit plus associé à **Hellraiser : Bloodline**, une séquelle inégale dont le meilleur lui revient, le passage se déroulant dans les salons lambrissés de la France du 18ème siècle. Autant de scènes qui restaurent les ambiances insalubres, de jouissances sado-masochistes du premier **Hellraiser**.

Marc TOULLEC

Angélique (Valentina Vargas) et le rubic's cube de la douleur.

VIDEO ET DEBATS

par Marc TOULLEC

Toujours aussi abondante l'actualité vidéo. Comme de coutume, elle charrie le meilleur et le pire. Pendant que l'inestimable collection HK Vidéo commence à répandre la bonne parole du cinéma asiatique (à commencer par ZU - LES GUERRIERS DE LA MONTAGNE MAGIQUE au rayon fantastique), que l'actualité du manga animé, longtemps saturée, marque le pas, les inédits affluent sur le marché. Conte de fée miteux, agression de serpents pas aussi venimeux qu'ils devraient l'être, transfert d'âmes, démonologie héritée de Stephen King, génie post-Aladdin, diableries cathodiques, dentiste fêlé de la tête, serial killer spécialisé dans l'écorchage des dames de petite vertu, western galactique ultra-ringard, réincarnation et fantôme garde-forestier, un Fulci de derrière les fagots, une production Roland Emmerich... Une gamme très étendue où le nanar sans le sou cohabite avec la super-production déficitaire, condamnée à

CHUCK NORRIS : ENTRE TRADITIONS ET RÉINCARNATION
À PROPOS DE FLASHBACK & FOREST WARRIOR

Quelques films plus ou moins fantastiques constellent la carrière de Chuck Norris, naturellement plus porté vers le polar-baston que le surnaturel. Il cogne cependant un zombie dans **Horreur sur la Ville**, un suppôt de Satan dans **Hellbound**, et joue son propre rôle, celui d'un génie au secours d'un teen-ager dans **Sidekicks**. **Horreur sur la Ville**, **Hellbound/Face à l'Enfer**, **Sidekicks**... Trois films qui ne font pas de l'ex-rival de Bruce Lee dans **La Fureur du Dragon** l'étoffe d'une «horror star». Au trio viennent aujourd'hui s'associer deux épisodes mis bout-à-bout de la série *Walker - Texas Ranger* et le familial **Forest Warrior**.

Surprenant d'assister au détournement de *Walker - Texas Ranger* vers le fantastique. Dans le double épisode **Flashback**, le marshal de Dallas, Cordell Walker, se jette aux trousses de bandits qui piquent à un vieux chasseur de trésor la carte d'un fabuleux magot : l'or du shérif Hays Cooper, mort et enterré depuis plus d'un siècle. Mordu par un crotale, un cadeau des malfrats, Walker entre dans un coma qui le propulse dans les années 1860. Totalement identifié à Hays Cooper, il poursuit les gibiers de potence qui déciment un détachement de la cavalerie américaine pour ramasser quelques caisses remplies d'or. Seul survivant au massacre : un capitaine qui ressemble curieusement au partenaire de Walker, Trivette. Au fil de l'intrigue, les doutes s'estompent ; Walker est bel et bien la réincarnation du légendaire Hays Cooper, ce dernier apparaissant finalement sous une forme ectoplasmique pour prêter main forte à son héritier dans l'élimination des pilleurs de banque...

Bien que déjà vu, le scénario de **Flashback** tranche dans la routine de la série *Walker*. Le fantastique ? Accessoire, juste là pour célébrer l'esprit pionnier, western, qui motive Chuck Norris et ses collaborateurs. Histoire de souligner que les choses n'ont fondamentalement pas changé aux States depuis deux siècles, que les vieilles valeurs tiennent toujours le cap... Une contribution évidente à la campagne présidentielle de Bob Dole. Mais Chuck Norris n'a jamais vraiment caché sa préférence politique, son enracinement profond dans le terroir yankee.

Forest Warrior en fait également la démonstration. Chuck y incarne MacKenna, trappeur mort depuis longtemps. Mais, dans les montagnes très boisées de l'Oregon, son esprit rode toujours. Un esprit qui ne fait qu'un avec celui de la forêt. Capable de se transformer en grizzly, en loup et en aigle, MacKenna prend fait et cause pour quelques gamins, contre les plans de l'industriel Thorne, capitaliste prêt à couper des milliers d'arbres centenaires au grand désespoir des habitants. Usant de méthodes violentes, notamment le dynamitage de la cabane des gosses, Thorne et ses sbires tombent sur un os en se mesurant avec un McKenna curieusement adepte du kickboxing. Dur à avaler. Mais Chuck Norris et son frangin, un réalisateur à son service depuis une demi-douzaine de films, ne s'arrêtent pas à ce genre de détails. Les bagarres ressemblent ainsi aux bonnes grosses raclées que Bud Spencer et Terence Hill dispensaient bruyamment il n'y a pas si longtemps. Au diapason, les méchants sont évidemment des brutes épaisses, tournées en ridicule à la moindre occasion.

Spectacle primaire, **Forest Warrior** s'adresse à un jeune public. Il faut être très très jeune pour ne pas déceler les stock-shots animaliers et prendre pour argent comptant les morphings d'un Chuck Norris se métamorphosant en ours vengeur. Comme **Flashback**, **Forest Warrior** milite activement pour l'esprit pionnier sous des emballages de conte écologiste. Derrière chaque arbre, il y a un Bob Dole qui se cache !

Walker : Texas Ranger, épisodes Flashback 1 et 2. USA. 1995. Réal.: Tony Mordente. Int.: Chuck Norris, Clarence Gilyard, Martin Kove, Sheree J. Wilson, Kevin Quigley... Dist.: IMATIM Diffusion/Delta Vidéo.

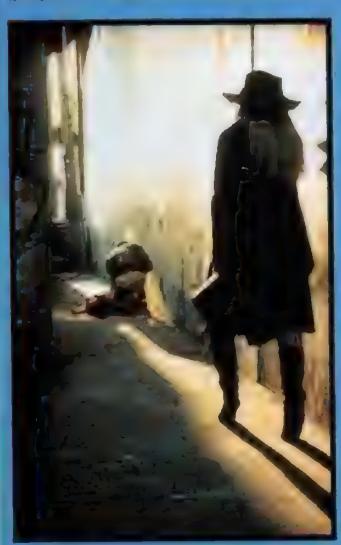
Forest Warrior. USA. 1996. Réal.: Aaron Norris. Int.: Chuck Norris, Terry Kiser, Max Gail, Roscoe Lee Browne, William Sanderson, Michael Beck... Dist.: FIP/Gaumont-Columbia-TriStar Home Vidéo. Actuellement disponible à la location.

Chuck Norris : immortelle icône des traditions rurales US dans *Flashback* (gauche) et *Forest Warrior* (droite).

Dennis Skinner (Ted Raimi) : un serial killer qui mue plus souvent qu'un serpent...

SKINNER

«*Skinner commence là où s'arrête* ***Le Silence des Agneaux***» prétend Ivan Nagy, réalisateur du film dont la love-story avec Heidi Fleiss, la Madame Claude du tout Hollywood, défraya récemment la chronique. Des propos un rien prétentieux de la part d'un téléaste dont la filmographie intègre les séries *Captain America* et *Starsky & Hutch*. Propos prétentieux donc, mais pas aussi déplacés qu'ils pourraient l'être. **Skinner** est effectivement un drôle de film. Pas drôle dans le sens rigolard. Plutôt d'un glauque surprenant de la part d'un artisan honnête dont la carrière n'inclut que des programmes aseptisés, des séries inodores, incolores et sans saveur. D'origine hongroise, Ivan Nagy le dit bien fort. «*Je ne suis pas un fan de cinéma gore. Je ne vois pas d'intérêt à baigner des gens dans des cascades d'hémoglobine.* ***Skinner*** *n'a rien en commun avec un* ***Freddy*** *quelconque. Nous prenons une autre direction. Bonne ou mauvaise ? Je n'en sais rien.* ***Skinner*** *pourrait donner un sacré navet ou un film totalement en marge*». La seconde option l'emporte aisément.



Ambiance Jack l'Eventreur pour épouvante glauque...

Si Ivan Nagy ne porte guère le genre dans son cœur, il excelle cependant à distiller des atmosphères malsaines, troubles, liées à des décors sordides. Et à Dennis Skinner, un serial killer que la toilette mortuaire de sa mère bouleverse à ce point qu'il ne peut s'empêcher d'écorcher des femmes. Des prostituées généralement. Un violent coup de marteau sur la tête et il les dépèce comme des lapins. A l'instar du Buffalo Bill du **Silence des Agneaux**, Skinner se confectionne une tunique en peau humaine. «*Le film le suit de près, vous montre le plus possible de sa vie. Nous rentrons intimement dans son enfer*» poursuit le cinéaste, soucieux de marquer la différence entre son œuvre et un psycho-killer de base. Vrai qu'il s'applique à décrire Skinner en société, lorsqu'il s'installe dans une chambre louée par la nécessiteuse Kerry Tate (Ricki Lake, la bonne grosse de **Hairspray**), en manque d'affection de son mari, un routier mal embouché. Vrai aussi qu'il ne détourne pas l'objectif de sa caméra lorsque le serial killer opère. Particulièrement dans une séquence insoutenable où il décolle méthodiquement la peau d'une péripatéticienne. «*C'est un écorchage que j'ai voulu plus technique, plus mécanique que dans les autres films du genre. J'ai veillé à limiter au strict minimum les coupes au montage, à aller jusqu'au bout de ce que permettent les effets spéciaux, sans qu'ils sombrent pour autant dans le ridicule*». Ils versent simplement dans le gerbeux. Surtout que Skinner, appliqué, commente à haute voix de morbides motivations à la Norman Bates. Un clin d'œil à **Psychose** ? Niet. Frère de Sam Raimi dont il incarne anonymement quelques-uns des monstres (dans **Evil Dead 2** surtout), Ted Raimi le dément formellement. «*Je me suis considérablement documenté sur John Wayne Gacy et Ted Bundy, des types au demeurant très cordiaux, charmants. Tous les grands tueurs en série ont cette apparence anodine, cette normalité*» assure le comédien. Quoique le sac, bourré d'instruments tranchants qui ne quittent jamais Dennis Skinner, lui donne immédiatement un petit air de Jack l'Eventreur. Un maniaque contemporain du bistouri qui commet une petite erreur ; il laisse la vie sauve à Heidi (Tracy Lords). Méchamment défigurée et junkie pour calmer la douleur, celle-ci s'est juré de se venger...

Convaincant, Ted Raimi l'est. Au point que l'interprète de l'une des prostituées redoutait de jouer une scène de meurtre, doutant de la santé mentale de l'acteur ! Tous ont survécu à ce film étrange, un petit budget tourné en 16 mm, un format qui sied aux ambiances putrides, à l'hôtel borgne dont le patron voyeur espionne les plus jolies pensionnaires.
S'il n'atteint pas le niveau de **Henry : Portrait of a Serial Killer**, si Ivan Nagy se laisse aller à quelques préciosités superflues, laissant Heidi disserter sur la pureté de l'eau, **Skinner** n'en reste pas moins un météorite dans la production horrifique américaine. Un petit film qui dérange par les odeurs de mort et de putréfaction qui s'en exhalent.

USA. 1993. Réal.: Ivan Nagy. Int : Ted Raimi, Tracy Lords, Ricky Lake, David Warshofsky, Richard Schiff... Dist.: IMATIM Diffusion/ Sidonis Productions. Sortie à la location mi-janvier.

La reine Elviria et son âme damnée.

STORYBOOK,
LE LIVRE FANTASTIQUE

Quand la firme *PM Entertainment* ne produit pas des séries B de science-fiction (**Cybertracker**, **Hologram Man**, **T-Force**) et des polars, elle tente une percée sur le marché du film familial. Une tentative motivée en 1994 par la mise en chantier de **Richard au Pays des Livres Magiques** avec Macaulay Culkin. Le dit **Richard** n'ayant même pas égratigné la suprématie de *Disney* dans ce domaine, **Story Book** ne profite d'aucun succès, d'aucune locomotive commerciale. Il aurait effectivement fallu une puissante motrice pour extirper ce conte de fée miteux de l'ornière du Z. Ringard, il ponctionne un maximum de classiques : **Le Magicien d'Oz**, **L'Histoire sans Fin**, **Merlin l'Enchanteur**, **Willow**... Rien n'échappe à la vigilance de Lorenzo Doumani, instigateur de ce **Story Book**. Il se déroule au Pays des Contes, contrée magique à laquelle le petit Brandon et son chien Léo accèdent par une porte du grenier de leur grand-mère. Bien malheureux depuis la disparition de son père pilote de guerre dans le crash de son appareil, Brandon est l'élu d'une antique prophétie, celui qui délivre le Prince Arthur, captive de la perfide Reine Elviria. En compagnie du trappeur Woody, de Push le kangourou boxeur, de Hoot le hibou, Brandon honore les écrits du grimoire qu'il trimballe partout. C'est à vrai dire le seul moyen de rentrer chez lui...
A moins de posséder une imagination fertile, une forte personnalité de cinéaste et un sens inné du merveilleux, réaliser un conte avec des moyens de fortune, à peine dignes d'une représentation de patronage, revient à courir au ridicule, au cheap. Lorenzo Doumani n'y court pas ; il y galope. En dépit de quelques idées originales (le kangourou qui boxe contre son ombre, l'Enchanteur dont les tours de magie ringards ratent...), le résultat flirte avec le désastre. Les créatures sont des marionnettes rigides, les accessoires et décors du contre-plaqué peinturluré à la va-vite, les costumes empruntés à une troupe d'amateurs, le gosse tétanisé par la caméra... En résumé, même le moins regardant des gamins trouvera moins de magie dans les pages de ce **Story Book** que dans une parade de kermesse.

***Story Book**. USA. 1994. Réal.: Lorenzo Doumani. Int.: Sean Fitzgerald, Swoosie Kurtz, Jack Scalia, James Doohan, Milton Berle, Richard Moll, William McNamara... Dist.: IMATIM diffusion/Sidonis Productions.*

Le Dr. Feinstone (Corbin Bernsen) : faute de plombage, il pète les plombs !

LE DENTISTE

Le Dentiste appartient à cette espèce répandue de films qui, de leur conception au résultat à l'écran, changent du tout au tout. A l'origine, Brian Yuzna (**Le Retour des Morts-Vivants 3, Reanimator 2**) voit dans les coups de folie du Dr. Feinstone, chirurgien-dentiste de Beverly Hills, matière à satire sociale portée sur le trash, le mauvais goût outrancier. A ce stade, **Le Dentiste** verse côté John Waters, côté **Serial Mother**. Les producteurs, Pierre David et *Trimark Pictures*, ne l'entendent pas de cette oreille. A la caricature mordante de l'American Way of Life, à l'humour dévastateur, ils préfèrent un thriller horrifique, un suspense très classique à la Brian De Palma. C'est très exactement ce qu'ils obtiennent après révision du scénario, notamment écrit par Stuart Gordon. Les modifications portent également sur la structure du récit, au départ articulé sur un long flash-back, la totalité d'un film raconté en voix-off par un flic. Brian Yuzna ne saute évidemment pas de joie. Il n'y a vraiment pas de quoi, surtout que les restrictions d'un budget serré, moins d'un million de dollars, transportent le plateau dans d'infâmes entrepôts désaffectés de Burbank. Pas question de s'installer confortablement dans les studios *Warner* ou *Full Moon*, pourtant parmi les moins coûteux de Los Angeles.

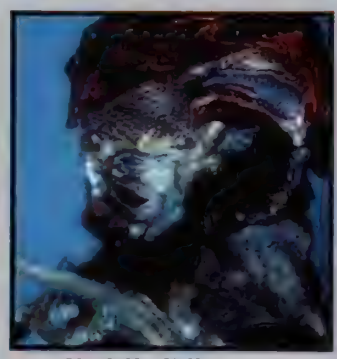
Dans les entrepôts miteux de Burbank, des ouvriers montent en une semaine des décors aux murs épais comme du carton. Des décors si étroits que les caméras passent à peine. En cet été 95, le mercure du baromètre monte si haut à l'abri que chacun s'équipe d'un ventilateur de poche. Une température intenable. Lorsque Corbin Bernsen, empourpré, ruisselle de rage à l'écran, ce n'est pas du chiqué : le comédien sue vraiment à grosses gouttes. Dur pour lui et l'équipe, que les producteurs du film ne soignent guère. Investir 200 francs dans un grand ventilateur de bureau ? Refus catégorique des pingres qui mégotent aussi sur la nourriture.

Épiques donc les prises de vues du **Dentiste**, menées à leur terme en seulement 21 jours. Et lorsque Brian Yuzna s'autorise plus d'une prise, c'est déjà du luxe ! Comment, dans de telles conditions, réussir un film digne de ce nom ? Rodé aux économies radicales, Yuzna relève le pari. En dépit des concessions (il doit refuser le rôle de Feinstone à son ami Jeffrey **Reanimator** Combs en délicatesse avec *Trimark* pour une sombre histoire de salaire sur **L'Amour et un .45**), le cinéaste aboutit à un petit thriller horrifique très convenable, direct, sans chichi aucun, concis, précis. Son meilleur film.

«Je n'ai pas cherché à refaire ***Dr. Rictus****, bien que* ***Le Dentiste*** *y ressemble. En surface seulement»* plaide Brian Yuzna. Pas de ricaneur en blouse blanche à l'horizon, mais un virtuose de la roulette qui pète les plombs. Exactement comme Michael Douglas dans **Chute Libre**. Maniaque de propreté et d'hygiène, cet amateur de chant lyrique soupçonne sa femme d'entretenir une relation coupable avec un manutentionnaire chargé de nettoyer la piscine. Circonstance aggravante : l'amant virtuel a les mains sales. Feinstone coule une bielle, puis deux, puis c'est le moteur qui saute. Il s'en prend alors à sa clientèle, à sa femme, à son prétendu rival, à ses assistantes... Partout, la crasse et les dents pourries sautent aux yeux du dentiste dont le cabinet ne démérite pas en comparaison des tortures à la molaire de **Marathon Man**. Des sévices à vous dissuader de remettre les pieds chez un pro de la carie avant longtemps. D'autant plus terrible que Brian Yuzna permet à Feinstone d'arracher toutes les dents de sa charmante épouse. Une aubaine pour un maquilleur en mal de gore, Chris Nelson. *«Je me suis renseigné auprès de mon dentiste. A quoi ressemblerait une mâchoire après l'extraction violente de toutes ses dents ? Il m'a répondu que ce serait forcément plus dévastateur pour le visage que ce que nous envisagions au départ, quelque chose d'à la fois grotesque et sexy. Nous avons oublié le côté sexy au bénéfice de l'horreur !»*. Et voilà le ravissant minois de Linda Hoffman détruit, anéanti. Répugnant. Répugnant comme ces gros plans de la roulette attaquant la dent, de l'aiguille s'enfonçant dans la gencive. D'authentiques moments d'horreur viscérale dans un film qui table également sur le suspense lié à l'imminence des coups de sang de Feinstone. Petit regret cependant. Alan Howarth, jadis partenaire musicien de John Carpenter, compose une partition qui plagie sans vergogne Bernard Herrmann, **Sueurs Froides** et Wagner.

The Dentist. USA. 1995. Réal.: Brian Yuzna. Int.: Corbin Bernsen, Linda Hoffman, Michael Stadvec, Patty Toy, Earl Boen, Ken Force... Dist.: TF1 Vidéo. Disponible à la location mi-janvier. (Lire également preview in *M.M.* 102)

Linda Hoffman opérée par son dentiste de mari.



Un drôle d'alien pour un film trop cheap !

INVADER

Les premiers instants promettent beaucoup. Dans le genre **Roswell** ! La sonde Viking 2, disparue depuis 1983, revient d'un satellite de Mars. Un retour aussi miraculeux qu'inexplicable. Les scientifiques Case Montgomery et Gracia Scott s'activent autour du véhicule spatial tandis que le Ministère de la Défense, suspicieux, délègue le Colonel Pratt et quelques troufions. Tout ce beau monde se retrouve logé à la même enseigne lorsque Viking 2 libère son passager, un virus extraterrestre à croissance accélérée et dépositaire du savoir de ses ancêtres. Et voilà **Invader** parti pour un tour d'**Alien** et de **The Thing** réunis ! Les victimes potentielles s'isolent du reste du monde par mesure de sécurité tandis que le monstre rode dans les coursives et les faux-plafonds, notamment celui des toilettes pour femmes.

Ses producteurs n'étant pas parvenu à réunir un budget conséquent, **Invader** lésine au maximum sur les effets spéciaux et les apparitions de la créature «exobiologique», comme dit la scientifique de service, physiquement pas terrible d'ailleurs. **Invader** est décidément un film pauvre. D'inspiration aussi car ses auteurs, des inconnus qui risquent de le rester longtemps, se bornent à plagier l'incontournable **Alien** en y ajoutant quelques intéressantes considérations sur une intelligence extraterrestre à base de silicone, capable de s'auto-reproduire et d'infiltrer des mouchards dans les systèmes informatiques. Un «monstre» qui ferait merveille dans un épisode d'***Aux Frontières du Réel*** et qui aurait nécessité un traitement à sa mesure. Malgré les efforts louables de l'atelier d'effets spéciaux *Alterian Studios*, coproducteur du film, cette chose à géométrie variable, du cocon au centaure mythologique, se conforme à la routine du genre.

Invader s'offre de plus l'inévitable rivalité entre scientifiques humanistes et militaires belliqueux. Faut tout de même entendre ce général, prêt à utiliser l'arme nucléaire pour enrayer le danger, lancer : «Faut pas laisser ces créatures nous narguer !».

USA. 1995. Réal.: Mark H. Baker. Int.: Cotter Smith, Deirdre O'Connell, Robert Wisdom, Ryan Philippe, Raoul O'Connell... Dist.: 20th Century Home Entertainment.

LES ENFANTS DU DIABLE

Stephen King perdure dans les séquelles des films inspirés de son œuvre, malgré l'interdiction d'utiliser son nom à des fins commerciales. Pas de King donc au générique du **Cobaye 2** (du premier aussi, d'ailleurs !) et des suites illégitimes aux **Démons du Maïs**. Les producteurs des **Enfants du Diable**, plus malins, négocient toutefois sa présence au générique. *«D'après une histoire de Stephen King»* : c'est tout, mais ça donne du relief à cette série B très plate. Effectivement, **Les Enfants du Diable** sert une histoire que **Vengeance Diabolique**, son modèle, racontait déjà. *«Nous nous sommes efforcés de respecter le récit de l'écrivain»* assure le producteur Michael Meltzer. La vérité vraie. Il le respecte si fort que **Les Enfants du Diable** ressemble comme une goutte d'eau à **Vengeance Diabolique**. A quelques broutilles près, histoire de se donner bonne conscience. Au lieu du professeur revenant sur les lieux de son enfance, nous avons un psychologue, Jon Porter, dont la mère succombe à une chute d'un tabouret. Un accident ? Porter n'y croit pas. Il devine l'intervention de vieux démons. De Tony Reno, suppôt de Satan, qu'il a déjà renvoyé aux enfers trente ans auparavant après le sacrifice de sa sœur sur l'autel de Satan. Tony Reno réapparaît à Glenrock, ressuscité par

Alexis Arquette, suppôt cornu de Satan dans *Les Enfants du Diable*.

le sang de la vieille femme. Il ramène à la vie ses deux complices, avant de menacer la fille de Jon Porter, Michelle, une vierge qui constituerait un joli cadeau au Malin le jour de ses 18 ans... Avant d'en arriver là, les rockers sataniques commettent quelques sanglantes bavures. De tranchantes cartes de tarot se plantent dans une jeune médium comme des fléchettes sur une cible, une tondeuse à gazon raccourcit le Forrest Gump de service, un petit cochon domestique finit en pâté et des mains perdent leurs doigts... Du bon gros gore ordinaire que ne rehaussent pas des maquillages grossiers.

Pour ses débuts de réalisateur, le jeune Adam Grossman ne prend guère de risque. Employé au service courrier de l'agence CAA, devenu cinéaste à force de volonté et d'enthousiasme communicatif, il illustre un scénario très prévisible de manière tout aussi prévisible. *«Je ne me contente pas d'éclabousser les murs de sang. Ça ne présente aucun intérêt. **Les Enfants du Diable** implique du gore, des effets spéciaux, mais je me sens davantage ici sous l'influence de films comme **L'Echelle de Jacob** et **Shining**. Les personnages m'intéressent bien plus que les baquets de sang»* explique le novice. Au contraire, les protagonistes ne présentent strictement aucun intérêt, et on attend patiemment que les effets spéciaux les emportent, sachant qu'ils épargneront tout de même la jolie Hilary Swank (**Miss Karaté Kid**), pourtant promise au dîner de l'Ange Déchu. Des bonnes intentions, Adam Grossman en possède des quintaux. *«Lorsque le producteur Michael Meltzer m'a proposé le projet, j'ai réagi en lui disant que nous avions à choisir entre deux directions. Entre **La Nuit des Morts-Vivants** et **Carrie**. Nous avons opté pour la seconde option, la plus réaliste»*. Et l'ex-vaguemestre de citer **Rosemary's Baby** et **L'Exorciste** parmi ses films préférés. De très bonnes références, du goût. Cela suffit-il à élever **Les Enfants du Diable** au-dessus de la moyenne ? Non. Reste que l'enthousiasme d'Adam Grossman, doublé d'un modeste savoir-faire, lui octroie les faveurs de *Trimark Pictures*, son producteur, et de Wes Craven, producteur occasionnel. Ils viennent de le préférer à George Romero pour la mise en scène de **Carnival of Souls**, une histoire de réalité discutable, de zombies et d'amour.

***Sometimes they Come Back... Again**. USA. 1995. Réal.: Adam Grossman Int.: Michael Gross, Hilary Swank, Alexis Arquette, Jennifer Elise Cox, Jennifer Aspen, Bojesse Christopher, Glen Beaudin.. Dist.: IMATIM Diffusion/Polygram Vidéo.*

Shanna Reed : saine réaction face aux crotales de *Morsures*.

MORSURES

Peu d'invasions de reptiles dans le bestiaire du cinéma fantastique. A l'exception d'un triste **Les Reptiles Attaquent** (1976, John Mc Cauley), tellement fauché que les serpents s'y déplacent par deux, scénaristes et réalisateurs boudent les rampants à sang froid. Pourquoi tant d'indifférence alors que les arachnides et abeilles prolifèrent ? Parce qu'un serpent, ce n'est pas commode du tout à diriger. Ça se la coule douce dans un recoin ou ça hiberne prématurément lorsque la température ne convient pas. Et ça mord les comédiens ! Quelques mois avant **Anaconda** et son gigantesque glouton de l'Amazone, **Morsures** rend justice à la gent écailleuse. Ludique ? Non, ce téléfilm pour le câble lorgne ostensiblement les lauriers des **Dents de la Mer**, d'**Arachnophobie**, de **Tremors**. Et de **Ticks** également, puisque les producteurs demandent à son réalisateur, Tony Randel, d'organiser l'assaut des crotales contre Eden Valley, un paisible petit patelin de l'Ouest des Etats-Unis. Paisible jusqu'au jour où des travaux, nécessaires à l'approvisionnement en eau, dérangent une colonie de serpents à sonnette, attendant dans leur nid que les beaux jours reviennent. Chassé par les explosions, les reptiles recherchent assidûment un nouveau refuge. Evidemment, les habitants d'Eden Valley dégustent. Un conducteur de travaux pour commencer, puis un électricien... Secondé par un universitaire, l'ingénieur écolo Paul Donahue tire la sonnette. Pas celle des serpent car, depuis le berceau, il n'apprécie que modérément la présence de ces charmantes bêtes...

Ecrite par les frères Jim et Ken Wheat (**Le Silence qui Tue**, **La Mouche 2** et **Les Oiseaux 2**), cette histoire ressasse à peu près tous les clichés en vigueur dans le genre depuis **Les Dents de la Mer**. Pire : ils accumulent les fausses alertes et désamorcent un suspense déjà faiblard à la base. Pire encore : les serpents réveillés n'occasionnent que des dégâts relatifs. Les victimes partent d'urgence pour l'hôpital, jamais pour la morgue. En rupture de venin, les serpents ? Sévère dans **Hellraiser 2**, **North Star-Ken le Survivant** et **Ticks**, Tony Randel se plie docilement au soft rigoureux de la télévision. Bref, on en regrette presque **Arachnophobie** et, d'autant plus, **L'Horrible Invasion** dont **Morsures** aurait pu constituer la terrifiante version reptilienne. Encore fallait-il le vouloir, ne pas se laisser aller à rabâcher une intrigue inexistante !

***Rattled**. USA. 1996. Réal.: Tony Randel. Int.: William Katt, Shanna Reed, Michael Galeota, Clint Howard, Ed Lauter, Bibi Besch... Dist.: CIC/ Universal Vidéo. Sortie à la location début janvier.*

Robert Patrick, Totec d'adoption dans *Last Gasp*.

LAST GASP

Depuis **Terminator 2** où il mène la vie dure à Arnold Schwarzenegger, Robert Patrick galère à trouver des rôles intéressants. D'une série B à l'autre (**Zero Tolerance**, **Hong Kong '97**) en passant par des apparitions dans des productions plus prestigieuses (**Strip Tease**) et des candidats au plébiscite du jeune public (**Double Dragon**), l'ex-magma de métal liquide devient modestement une star de la vidéo, sort que partage également un autre interprète de James Cameron, Michael Biehn. Ce n'est pas **Last Gasp** qui va réorienter sa carrière. A contrario, il l'enfonce un tout petit plus dans la catégorie des vedettes «bis». Le rôle, pourtant, devait donner à Robert Patrick quelque espoir de lendemains meilleurs. Dans **Last Gasp**, il interprète Leslie Chase, ingénieur sur un chantier dans l'une des forêts les plus reculées du Mexique, le territoire des indiens Totec croyant à la réincarnation et à l'immortalité. Des indigènes qui n'apprécient guère la violation de leur territoire sacré. Ils sacrifient deux ouvriers avant que Chase ne donne le feu vert au massacre de leur tribu. Avant de mourir, le chef indien rend un dernier soupir, un souffle qui pénètre l'être de Chase. Désormais possédé par l'esprit de cet indien sanguinaire, l'ingénieur revient aux Etats-Unis. Dépositaire des cruels rituels Totec, Chase tue régulièrement, poussé par l'instinct tribal. Nora Weeks, l'épouse de l'une des victimes, engage un détective privé. L'enquête mène à un Chase déchiré entre sa véritable nature et la malédiction qui pèse sur lui...

A l'origine de **Last Gasp**, il y a une histoire écrite par David N. Twohy, scénariste du **Fugitif** et **Alien 3**. Furieux que le film ne réponde pas à son attente, ce dernier exige que son nom disparaisse du générique, qu'il soit remplacé par un pseudonyme opaque, Pierce Milestone. On le comprend car le réalisateur Scott McGinnis illustre sans inspiration un récit qui nécessiterait du style, la capacité de ficeler un vrai suspense, de diriger des comédiens. Des qualités qui font cruellement défaut à **Last Gasp** après un préambule prometteur. En deçà des possibilités qu'offrait le script original, le film se laisse néanmoins regarder. Un peu comme on regarde un téléfilm de confection standard, pimenté de quelques coups de couteau, d'un érotisme programmé et d'une musique incantatoire très inspirée du groupe Deep Forest.

USA. 1995. Réal.: Scott McGinnis. Int.: Robert Patrick, Joanna Pacula, Mimi Craven, Yvito Ruginis, Alexander Enberg... Dist.: New Tone/Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo. Sortie à la location mi-février.

Helen (Pam Dawber) et Roy Knable (John Ritter) : candidats malgré eux à «Que le Meilleur Perde» !

TELEMANIACS

«*Personnellement, je n'ai aucun compte à régler avec la télévision. J'ai accepté de tourner ce film parce que l'histoire qu'il raconte m'a intéressé*» prévient paradoxalement le réalisateur, Peter Hyams, dont les films fantastiques ou de science-fiction ne sont parfois pas des moindres : **2010, Outland, TimeCop, The Relic**... «*J'insiste. Télémaniacs ne parle pas exclusivement de télévision, mais d'excès. Il décrit un citoyen ordinaire qui s'évade de la réalité par la seule télévision. Un problème endémique à notre société*». Roy Knable est cet olibrius. Un VRP en plomberie qui passe l'intégralité de ses loisirs rivé devant le petit écran, zappant allégrement d'un match de basket à un film de cape et d'épée avec Errol Flynn. Sa femme n'en peut plus. De rage, elle défonce la télévision. Aussitôt frappé à la porte Mr. Spike, le Méphistophélès du tube cathodique. A Roy Knable, il propose une antenne satellite révolutionnaire, capable de capter des programmes inédits. Le style **Trois Hommes et le Couffin de Rosemary's Baby**, Télé Sadique, Autopsie des Grands de ce Monde, une séance d'aérobic à la mode «tête tournante» de **L'Exorciste**... Aspiré par l'antenne Inferno Vision, Roy et sa femme Helen se retrouvent plongés au cœur des émissions, des films de ce réseau très particulier. Ils rebondissent du jeu ringard «Que le Meilleur Perde» à un parodique **Pour une Poignée de Dollars** en passant par un dessin animé à la Chuck Jones, un match de catch, le Grand Nord et ses loups, la Révolution Française et sa guillotine, une version trash de **Wayne's World** animée par des zombies, un *Star Trek : Next Generation*, un clip calqué sur ceux de Prince, un polar à la Bogart en noir et blanc... Entre chaque programme : une porte cathodique qu'il faut trouver. Si, au terme de 24 heures, le téléspectateur fourvoyé est toujours vivant, il peut rejoindre la réalité. L'opiniâtreté des Knable à ne pas céder irrite un Mr. Spike désormais menacé dans ses fonctions de collecteur d'âmes pour un Boss que l'on devine rouge et cornu..

Choisi entre Joe Dante, Robert Zemeckis et Joe Johnston, Peter Hyams aurait tendance à délaisser la satire de la petite lucarne au bénéfice d'une sorte de cartoon live qui catapulte ses héros d'un monde à l'autre à une cadence infernale. Un cartoon live qui intègre des décors fastueux, un cartoon (un vrai celui-là !) qui transforme les Knable en souris aux prises avec un matou-cyborg, une reconstitution de film noir... Peter Hyams s'amuse. Ce ne sera pas le cas de son producteur, la firme *Morgan Creek*, au vu des calamiteux résultats de **Télémaniacs** au box-office. Ecrasé par **Batman le Défi**, **Alien 3** et **L'Arme Fatale 3**, le film ne récupère pas un seul centime de ses 25 millions de dollars de budget. Un budget pourtant faible en regard de l'étalage de luxe à l'écran, d'effets spéciaux très sophistiqués et de plateaux aussi nombreux que gigantesques. Faut dire que Peter Hyams et ses bailleurs de fond préfèrent éviter le recrutement d'une star (Dan Aykroyd en l'occurrence) au profit d'un comédien moins ruinant (John Ritter) pour, justement, ne jamais mégoter sur le reste. Bien. Dommage que la mayonnaise ne prenne que par intermittence, que le délire s'enraye, que la farce ne débouche pas sur une charge plus féroce contre la télévision américaine et ses esclaves, les patates de canapé.

Stay Tuned. *USA. 1992. Réal.: Peter Hyams. Int.: John Ritter, Pam Dawber, Jeffrey Jones, Eugene Levy, David Tom, Heather McComb, Don Calfa... Dist.: Warner Home Vidéo. Actuellement disponible à la location.*

Helen et Roy transformés en souris dans un cartoon à la Chuck Jones.

Les coulisses folkloriques d'un hard kitsch.

EXORSISTER 3 - LES SECRÉTAIRES MALÉFIQUES

Avant-dernier tome des aventures surnaturelles de Sœur Corbeau, une exorciste au féminin dont le crucifix boomerang tronçonne allégrement les démons lubriques. Fidèle à lui-même, à son intérêt outrancier pour le kitsch, l'auto-dérision et les crêpages de chignons, Takao Nakano s'attache désormais, après les infirmières et les lycéennes, à taquiner le démon dans les bureaux. Oui, le vicelard et rural Namahame, furax d'être pris pour un plouc, jette son dévolu sur de ravissantes donzelles mini-jupées, servant docilement le thé à leur boss. Réduite à l'état d'esclave sexuelle, la rondouillarde Immekura pompe l'énergie de son PDG, troussée sur la photocopieuse. Alarmée par Otsubone, Sœur Corbeau intervient. Les choses se compliquent encore lorsque Otsubone elle-même tombe sous la coupe de Namahame et de ses flexibles phalliques. Au vice, elle y prend tellement goût qu'elle en remontre à tous..

«*Mais tu délires ! C'est juste un petit chef qui se tape sa secrétaire. Rien de surnaturel là-dedans*» ; «*A partir de maintenant, personne ne peut plus m'arrêter ! Je vais d'abord m'acheter une Benz. Tiens ! Puis une Rollex en or pour commencer*» (dixit le démon après la saillie) ; «*Tu fais fondre ma capote*» ; «*J'ai le Mont Fuji en feu*»... Les dialogues donnent le ton. Celui de la déconnade, de la gaudriole et des clins d'œil complices. Tout juste si les comédiens ne prennent pas la caméra pour filmer l'équipe hilare. Faut dire que les monstres enlèvent ici leur panoplie caoutchouteuse avant de besogner de brûlantes mortelles. Guère plus pratique de téléphoner lorsque les doigts en latex se tordent à leur extrémité ! Plus encore que dans les deux précédents **Exorsister**, Takao Nakano improvise, se moque de lui-même et des autres, en en rajoutant dans les blagues de potache, le romantisme cul-cul, post-**Histoires de Fantômes Chinois** lorsqu'une secrétaire vampirise son bien-aimé.

Dans le sexe aussi, Nakano en rajoute puisque les séquences hard, cependant pixellisées, occupent au moins 50 % du métrage. Frénétiquement filmées, savamment cadrées et burlesques, elles n'en restent pas moins envahissantes.

Urasotsukidoji. *Japon. 1994. Réal.: Takao Nakano Int.: Ippongi Bang, Yumika Hayashi, Ari Inoué, Junk Saito... Dist.: Haxan Films. Actuellement disponible à la vente.*

KAZAAM

Michael Jordan tourne **Space Jam**, Shaquille O'Neal **Kazaam**... Décidément, les méga-stars du basket US se laissent docilement contaminer par le virus du cinéma. Nettement plus à l'aise devant une caméra que son camarade Michael Jordan, Shaquille O'Neal ne prend pas de gros risques pour ses débuts de comédien. Dans **Kazaam**, il met ses deux mètres et des poussières au service d'un génie vieux de quelques 2500 ans. Contrairement à celui du récent **Aladdin**, il ne sort pas d'une lampe à huile, mais d'un ghettoblaster, à savoir une énorme radio dans laquelle il trouve refuge après que la traditionnelle lampe se soit brisée. Comme le génie d'Aladdin, il offre ses services, à raison de trois vœux matériels, à un humble mortel qui en a fort besoin. Max est celui-là, un gamin insupportable, lequel voit d'abord en lui une sorte de farceur un peu ringard, aux tours souvent foireux. Des siècles de sommeil, ça rouille. Max gaspille un premier vœu (des montagnes de barres chocolatées), mais se montre nettement plus attentif pour les suivants. Il le faut car en retrouvant son père biologique, un manager musical en cheville avec la pègre, il s'attire aussi de gros ennuis dans une sombre histoire de piratage. Kazaam, quant à lui, tombe sous la coupe du gangster Malik dont la fortune pourrait tenir à un troisième vœu...

Shaquille O'Neal : un génie post-Aladdin conçu sur mesures (2,10 m !).

«Kazaam est le premier film dont je suis vraiment l'auteur» explique Paul-Michael Glaser, ex-flic de ***Starsky & Hutch*** et notamment réalisateur de **Running Man**, *«un film sur lequel je ne suis pas un simple exécutant, un cinéaste à louer. Par l'intermédiaire de mon fils qui souhaitait rencontrer des champions de basket, je suis rentré en contact avec l'agent de Shaquille O'Neal. Au téléphone, elle m'a demandé si, par hasard, j'avais entendu parler d'un rôle pour lui. J'ai immédiatement et spontanément répondu : «Il pourrait incarner un génie». A peine avais-je raccroché que l'idée du film m'est venue. En très peu de temps, j'avais un scénario que j'ai proposé à* Warner. *Le studio produisant parallèlement* ***Space Jam*** *avec Michael Jordan, j'ai préféré m'adresser à* Interscope *pour qui j'avais déjà tourné deux films.* Interscope *devait me donner très vite le feu vert, lancer la production, engager un scénariste. Tout ne devait pas dépasser les deux mois et demi, échéance à partir de laquelle Shaquille O'Neal serait retourné au basket-ball»*, et n'aurait pas interprété, avec décontraction et aisance, ce génie facétieux, plutôt maladroit, amplement aidé par les effets spéciaux de *Rhythm & Hues* (**Babe, Batman Forever**) à base d'images de synthèse, parfois artificielles, parfois surprenantes. Surtout lorsque l'énorme génie surgit d'un verre minuscule.

Honnêtement emballé pour un public familial, **Kazaam** se clôt évidemment sur l'indispensable note morale. Le père récalcitrant promet de revenir dans le droit chemin, le génie trouve babouche à son pied, le méchant de souche iranienne finit les menottes aux poignets, le gamin accepte le nouveau compagnon de sa mère... Facile d'en ricaner, facile aussi à regarder.

USA. 1996. Réal.: Paul-Michael Glaser. Int.: Shaquille O'Neal, Francis Capra, Ally Walker, James Acheson, John Costelloe, Marshall Manesh, Fawn Reed... Dist.: Polygram Vidéo. Actuellement disponible à la location.

Rutger Hauer : sur une pente savonneuse dans *Golden Planet* !

GOLDEN PLANET

Des séries Z de cet acabit, on n'en avait pas vues depuis longtemps. Digne des productions Helen & Edward Sarlui qui fleurissaient voici une dizaine d'années (**Le Cavalier du Monde Perdu**, **She** et autres nanars bigarrés), **Golden Planet** voudrait ressembler à un western spatial. Bien qu'il se déroule en 2049 sur la lune et l'une de ses planètes-satellites, les pionniers se battent pour quelques pépites. Le joueur Armond Grile, le transporteur Sam Horton et le jeune aventurier Ben qui flaire l'or comme certaines truies les truffes, découvrent un gisement sur un sol particulièrement hostile. Leur mine attire la convoitise de la pétroleuse Camilla Jones et de son lieutenant, Salomon. Les cinq candidats à la fortune parviennent à un pacte d'extraction du minerai. Plus avide que les autres, le fourbe Salomon met les bouts avec le fruit du labeur de ses camarades, entraînant Camilla dans sa fuite. Loo Seki, un samouraï mutant, et ses hommes se lancent eux aussi sur la piste du pactole...

Tâcheron inégal (**The Return of Captain Invisible** pour le meilleur, **Horror et Pterodactyl Woman from Beverly Hills** pour le pire), Philippe Mora va très au-delà de ce que l'on pouvait redouter de lui. **Golden Planet** est fort mal filmé, les couleurs sont délavées, les effets spéciaux digitaux à peine dignes d'un ordinateur domestique, les décors du niveau d'un Super 8 amateur... Les pseudo morceaux de bravoure (une course dans un champ d'astéroïdes, une explosion minière et une tornade solaire) émouvants de maladresse technique. Que viennent faire les comédiens dans cette galère ? Cachetonner. Bien qu'ils en aient vu d'autres, Rutger Hauer et Brion James (répliquants de **Blade Runner**), Rutger Hauer et Joan Chen (complices et rivaux dans respectivement **Le Sang des Héros** et **Wedlock**) ne se sont jamais compromis à ce point. Leur jeu ? Au diapason de **Golden Planet**, à savoir pathétique de désinvolture et de farniente. Comme pour se faire hara kiri, Rutger Hauer bat quelques records de ridicule en se déguisant en samouraï dans un final onctueux. Même le chien Goldy est meilleur dans l'aboiement que l'ex-comédien fétiche de Paul Verhœven dans l'exercice de son métier.

Precious Find. USA. 1996. Réal.: Philippe Mora. Int.: Rutger Hauer, Harold Pruett, Joan Chen, Brion James, Don Stroud, Philippe Mora... Dist.: Cinéma Group Diffusion/20th Century Fox Home Entertainment. Sortie à la location mi-février.

Pamela Anderson/Clayton Rohner : les comparses de *Naked Souls*.

NAKED SOULS

Un produit hybride au carrefour de **La Machine** et de **La Mouche**. Il est effectivement question de transfert d'âmes, de magie indienne, d'immortalité et de solitude dans ce thriller surnaturel très minable en regard de ses ambitions. Le jeune chercheur Edward Adams galère à tenter de capter des ondes cérébrales du cerveau des cadavres. Lorsqu'il y parvient enfin, c'est pour intercepter la mémoire du serial killer Travis Mitchell. Tout ceci serait très simple si Adams ne tombait pas entre les mains du Prix Nobel Everett Longstreet, cloué sur un fauteuil roulant et hanté par sa propre déchéance physique. Richissime, celui-ci le manœuvre de façon à injecter sa propre mémoire dans le corps du jeune homme, une opération qui devrait éliminer l'enveloppe charnelle du plus vieux. En volant le corps d'Adams, Longstreet écope aussi des instincts meurtriers de Mitchell. Longstreet en apparence, l'apprenti sorcier s'ingénie à persuader sa petite amie, Britt Clark, de sa véritable identité...

Visiblement dépassé par l'histoire qu'il tente vaille que vaille de raconter, une bouillabaisse de New Age et de sorcellerie, Lyndon Chubbuck rame. Tout petit talent, si talent il y a d'ailleurs, il tente quelques vaines diversions axées sur le physique avantageux des quelques victimes du serial killer, tueur psychopathe porté sur les dames à forte poitrine. Pamela Anderson a naturellement le profil de l'emploi, mais ses admirateurs déchantent car, si son décolleté pigeonne un maximum, les roploplos joliment siliconés disparaissent presque systématiquement sous les effets de montage. De ce subterfuge, **Naked Souls** ne se remet pas, même si le transfert d'âme se clôt sur une très philosophique pensée : le jeune comprend la détresse du vieux. Le spectateur, lui, admet difficilement la perte d'une heure trente de son existence !

USA. 1995. Réal.: Lyndon Chubbuck Int.: Brian Krause, Pamela Anderson, David Warner, Clayton Rohner, Dean Stockwell, Justina Vail... Dist.: New Tone/Caumont Columbia TriStar Home Vidéo. Actuellement disponible à la location.

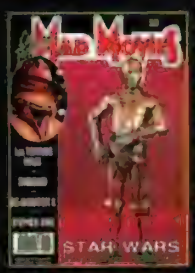
VITE DIT...

Actuellement à la vente dans la collection «Cauchemars», **La Malédiction du Pharaon** de Lucio Fulci est la reprise de **Manhattan Baby** déjà exploité chez *VidéoFilms*. Le programme «inédits» des prochains mois prévoit notamment **James and the Giant Peach** (produit par Tim Burton et réalisé par Henry Selick), **Chronos** de Guillermo del Toro, **Mr. Stitch** de Roger Avery avec Rutger Hauer, **Carnival of Souls** (le cult-classic noir & blanc de Herk Harvey), **Unforgettable** de John Dahl, **Lord of Illusions** de Clive Barker, **Vampirella** de Jim Wynorski, **Le Principe de l'Arche de Noé** de Roland Emmerich (son tout premier film, après ses études)... La collection *HK Vidéo*, sous la tutelle vigilante de Christophe Gans, envisage pour très bientôt l'exploitation de quelques Tsui Hark mythiques et fantastiques (**Butterfly Murders**, **We're Going to Eat you**) ainsi que **The Blade** et **A Better Tomorrow 3**. Dans la même collection sortiront également de nombreux Inoshiro Honda dont **Godzilla** dans sa version originale, sans les horribles inserts américains.... Sortie en mars prochain, chez *TF1 Vidéo*, d'une collection *Mad Movies* qui intègre notamment **New York 1997**, **Fog**, **Le Bazaar de l'Epouvante**, **Pulsions**... Toujours chez *TF1 Vidéo*, il est fortement question que la Collection Roger Corman/Edgar Poe (**Le Masque de la Mort Rouge**, **La Chute de la Maison Usher** & cie), éditée dans de hideuses copies pan & scan, réapparaisse sur le marché en cinémascope...

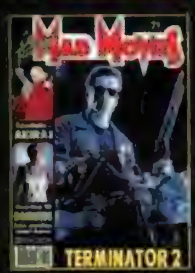
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987



46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg



60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King

74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993

82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood

92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : X-Files (dossier + poster), Crash, Barbwire
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway

IMPACT

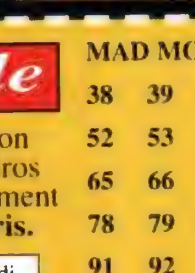
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark

19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)

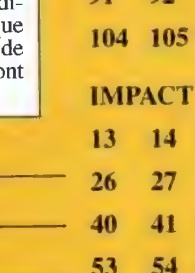
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain

38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero

47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné



55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon

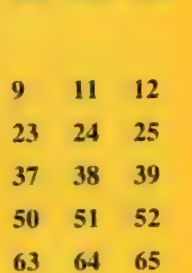


ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Creatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS. 240 F (port compris)



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65

❑ **ZE CRAIGNOS MONSTERS**

❑ **ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR**

MAD'GAZINE

par Damien GRANGER

SANG D'ENCRE

WALHALLA

Graham Masterton
Presses de la Cité

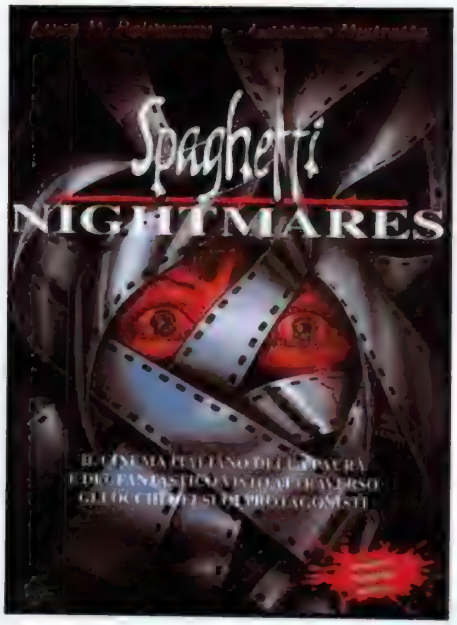
La renommée du britannique Graham Masterton ne repose pas sur les mêmes bases que celle de Stephen King. Son style : du fantastique pur et dur, une brillante et extraordinaire imagination, un talent rare dans la description des scènes d'horreur. Il était un de ces auteurs dont on attendait le prochain bébé avec impatience. Jusqu'à ce qu'il émigre sur la côte ouest des Etats-Unis. Une nouvelle vie, dorée, agréable, mais qui gangrène l'actuelle carrière d'un des maîtres du genre. Tous ses défauts s'amplifient, ses histoires déçoivent de plus en plus, lassent même. On est en train de perdre celui que l'on surnommait il y a quelques années encore le nouveau Lovecraft.
«Walhalla», son petit dernier, ne s'inscrit pas en faux. Pourtant, ça commence très fort : une agression ignoble, dans New York, bouleversant à vie le destin d'un avocat. Masterton n'épargne aucun détail, et livre une de ses plus éprouvantes séquences d'horreur. Cet avocat, moralement détruit, part en convalescence avec sa femme dans le Connecticut où ils découvrent le manoir de Walhalla. Il en tombe amoureux, jusqu'à devenir possédé. Car le passé de cette gigantesque bâtisse, et de son propriétaire Jack Bellas, semble revivre à son contact, renaître dans le présent.
Un titre original bien plus approprié («The house that Jack built») pour un roman dont le début se dévore d'une traite. Puis l'auteur semble s'essouffler et se livre à un remplissage qui mène à un final des plus décevants. A aucun moment il ne retrouvera cette ambiance étrange, fantastique, onirique qui aurait pu sauver la mise d'un récit déliquescent.

Stéphane Thiellement

SPAGHETTI NIGHTMARES

Luca M. Palmerini et Gaetano Mistretta
M et P Edizioni

Une chose est sure, les deux auteurs connaissent leur sujet, le cinéma fantastique italien, sur le bout des doigts. Trente ans de ce genre qui a fait les beaux jours des salles de quartier sont passés au peigne fin à travers cet ouvrage de 300 pages. Réalisateurs, producteurs, scénaristes, monteurs, acteurs... Ils sont environ 150 à être interviewés ou présentés sous forme de portrait, accompagné à chaque fois d'une filmographie exhaustive. Les incontournables (Joe D'amato, Sergio Stivaletti, Daria Nicolodi) comme les tâcherons (Bruno Mattei, Claudio Fragasso, Tonino Ricci) y font bon ménage et trouvent chacun leur place. Un bouquin excellent, très complet, conclu par une filmographie détaillée et présentée par genres. A noter que ce livre est écrit en italien, mais qu'une édition anglaise (très écourtée cependant) a aussi été éditée. (Disponible chez Album, 250 F).



JEUX VIDEO

RESIDENT EVIL

Virgin Interactive sur *Playstation*

Si vous voulez dégommer des zombies, des serpents géants, des araignées mutantes, si trouver des clés à la cave et remonter les utiliser au grenier est pour vous un jeu d'enfant, si pénétrer dans un cimetière armé d'un bazooka est une promenade de santé, précipitez-vous sur **Resident Evil**. Car dans le domaine des jeux d'action-aventure, c'est une réussite. Vous êtes catapultés dans un étrange manoir situé au cœur de la forêt de Racoon. Vous pouvez aussi bien incarner un tireur d'élite, Chris, qu'une experte en explosif, Jill. Une fois dans la peau d'un de ces mercenaires, le but est très simple : survivre tout en essayant de découvrir ce qui est arrivé aux savants qui hantaient les lieux. **Resident Evil** a bénéficié de soins particuliers quant à la réalisation du soft. En effet, votre personnage évolue dans un environnement en 3-D somptueusement éclairé et l'atmosphère est renforcée par une musique oppressante. Bref, **Resident Evil** est un must, à posséder sans se poser de question, qui s'est déjà vendu à plus de 100.000 exemplaires, chemin que la très attendue suite (qui sera quant à elle également disponible sur *Saturn*) devrait emprunter sans grand mal. A noter que ce jeu nécessite une carte mémoire.

MORTAL KOMBAT TRILOGY

GT Interactive sur *Playstation*

Face à l'excellent **MK3**, on pouvait s'insurger contre une nouvelle suite. Pourtant, la manette entre les mains, la nécessité de cette nouvelle mouture s'impose d'elle-même. Cette compilation offre de nouvelles opportunités quant au mode de jeu. On peut désormais aussi bien jouer avec 4 personnages (combats à 2 contre 2) ou sous forme de tournoi armé de 8 combattants ! Trente six d'entre eux sont jouables immédiatement, tandis que d'autres demeurent cachés. Un jeu, qui comprend de nouvelles fatalités, encore plus rapide et plus fluide que les trois précédents tomes. Les personnages sont faciles à manipuler, redoublant ainsi l'interêt de cette compil malgré un principe de base qui reste inchangé : broyer votre adversaire jusqu'à ce qu'il explose. Une merveille du jeu de combat en somme.

Alexis Dupont-Larvet

FANZINES

HK - ORIENT EXTREME CINEMA

Lorsque des passionnés de cinéma asiatique unissent leurs connaissances au sein d'un même magazine, le résultat est à la hauteur des espérances. Et des dépasse même. *HK*, c'est 56 pages d'infos, d'interviews, de portraits, de filmos, très bien documentées et présentées de manière très aérée. Un trimestriel au noir et blanc splendide, bonifié d'une couverture et de quatre pages intérieures en couleur. Au sommaire du numéro 0, des articles sur **Shogun's Shadow**, **Le Temple de Shaolin**, **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique**, **The Killer**, un entretien avec Chow Yun Fat, un portrait de Lin Ching Hsia et encore plein d'autres réjouissances. Un boulot de titan qui sera, on l'espère, récompensé. Le N°1 (Takeshi Kitano, Kirk Wong, John Woo, Ringo Lam, **Ghost in the Shell**...) qui contient 36 pages supplémentaires, est également d'ores et déjà disponible. Pour se les procurer, rien de plus simple : se rendre dans une librairie spécialisée, rendre 40 F au caissier pour le n°0 ou 60 F pour le n°1 (ou 100 F les deux allez, c'est plus simple). Une manière intelligente de bien commencer cette nouvelle année.

DIVERS

Welcome to **ARKHAM**

Si vous êtes passionné de comics, collectionneur de trading cards, amateur de jouets en tout genre, allez donc faire un tour du côté d'Arkham, nouvelle boutique spécialisée dans ces domaines. Ouvert depuis un mois, ce magasin aux prix plus que raisonnables vous accueille dans la joie et la bonne humeur. Les vendeurs, qualifiés, sauront vous orienter dans vos recherches et essaieront de dénicher pour vous cet objet collector après lequel vous courez depuis des lustres. A noter, déjà, la présence de quelques jouets très rares, en provenance directe du Japon, qui ne devraient pas tarder à disparaître si vous êtes longs à la détente. C'est situé au 15 rue Soufflot dans le 5e arrondissement et ouvert 7 jours sur 7, de 10h à 20h30 du lundi au samedi et de 13h à 19h le dimanche.

MAD sur INTERNET

On vous l'annonçait dans le précédent numéro, *Mad Movies* est désormais installé sur Internet et propose aux utilisateurs une vaste panoplie de rubriques. Pour vous y rendre, vous n'avez qu'à taper le code de rigueur : http:/ /www.dualnet.com/mad. Tous à vos claviers !

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

Deux ans après avoir été annoncée, l'édition spéciale du chef-d'œuvre de Tobe Hooper arrive enfin dans les bacs. Une attente récompensée à tous les niveaux. Une copie superbe, remasterisée d'après le master original en 16 mm de manière à ce que l'image ne perde pas ce petit côté sale qui fait tout son charme. Parfaitement travaillée, elle est présentée dans son format d'origine (1.85:1), agrémentée d'un transfert à la définition irréprochable. Et imaginez le son de la tronçonneuse résonner en Dolby Surround, ce qui permet aussi aux autres effets sonores et aux voix d'être parfaitement détachés et équilibrés. *Elite Entertainment*, devenu spécialiste des éditions spéciales, charge le film d'un deuxième disque, composé de suppléments allant du gadget à la pièce de collection. Les gadgets, ce sont les bandes annonces cinéma et TV confectionnées pour les deux sorties du film (d'abord distribué par *Bryanston*, puis par *New Line*), les bandes annonces des trois séquelles, quelques 60 photos de production dont certaines très rares, les différents posters, le press book et les objets collectors nés de cette série à succès. Rigolo, mais pas très excitant.

La cerise sur le gâteau, c'est une demi-heure de scènes supplémentaires (11 en tout !), ajoutées pour l'occasion par Tobe Hooper, même si celui-ci les juge encore aujourd'hui, inutiles. Si certaines d'entre elles le sont en effet, pour n'être que des extensions de séquences déjà existantes (plan du cadavre de la scène d'ouverture, ou du visage de l'auto-stoppeur après avoir été écrasé par le camion...), les autres auraient pu, malgré les réserves de Hooper, apporter une meilleure compréhension sur certains détails du film. Jugez plutôt à travers ces deux exemples. Lors de la scène du repas, le masque de Leatherface change. Ne cherchez pas ici une quelconque négligence, car tout s'explique par une scène filmée du montage final durant laquelle le tueur sans visage se remaquille. Une coupe que Gunnar Hansen, interprète de Leatherface, ne voit pas d'un très bon œil : *«Je pense que la suppression de cette scène pose un énorme problème de continuité. Lorsque j'offre le doigt écorché de Sally à Grandpa, je porte un masque, puis pendant le dîner, ce masque est différent. Il y a du rouge à lèvres, plus de maquillage sur le contour des yeux. Les spectateurs ont dû être un peu désorientés la première fois. Ou alors ils n'ont pas fait attention»*. Il en est de même lorsque Sally, poursuivie par Leatherface, se réfugie dans la station-service tenue par Cook. Cette scène vient expliquer pourquoi l'homme au masque arrête sa course apeuré et piétinant comme un enfant qui fait sa colère, tout en faisant tournoyer sa tronçonneuse dans les airs. Un choix délibéré du réalisateur que Gunnar Hansen ne semble pas, de nouveau, partager. *«C'est une scène excellente, qui de plus, double l'impact du dernier plan. Vous voyez Leatherface brandir sa tronçonneuse et la faire tourner dans un élan de folie et de colère. Donc, lorsque Sally lui échappe une seconde fois, à la fin du film, la boucle est bouclée. Je pense que sans cette première colère près de la station-service, le dernier plan ne possède plus la même continuité»*. Ces scènes, de qualité visuelle moyenne, sont parfois illustrées d'extraits de scénario, bonus qu'il aurait été regrettable de négliger. Le film est richement commenté par Tobe Hooper, Gunnar Hansen et le directeur de la photo Daniel Pearl. Un travail de recherche et de restauration de titan qui a donné naissance à une édition impeccable et passionnante.

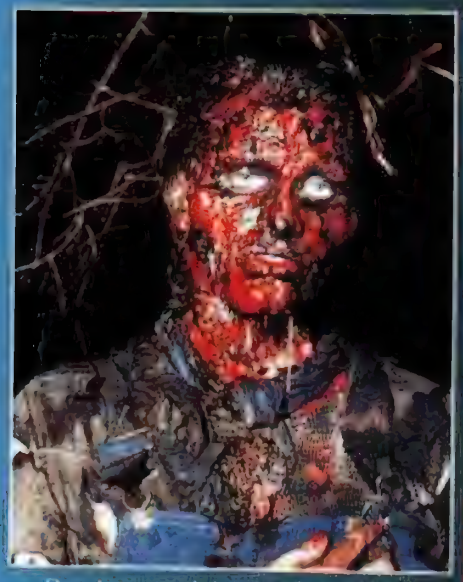
MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 2

Douze ans après **Massacre à la Tronçonneuse**, Tobe Hooper récidive et submerge l'Etat du Texas d'un bain de sang signé Tom Savini. Un tome 2 aux relents de parodie, gore à souhait, bien loin de l'original auquel il ne ressemble que par la présence de la famille au grand complet et les cris stridents de son actrice principale. Pour n'avoir pas lésiné sur les litres d'hémoglobine versés, Tobe Hooper fut puni et son film amputé d'une dizaine de minutes. *Elite Entertainment* (bons soient-ils) nous propose de découvrir la version intégrale de ce film injustement boudé par le public. Une occasion en or de revaloriser la chose. D'autant plus qu'il nous est servi dans un pressage au format d'origine (1.85:1) d'une grande qualité : clair, net, avec des couleurs très vives, même si l'apparition de grains survient sur la deuxième face. Le son est très bon malgré un mixage qui favorise les effets aux dialogues.

Les séquences supplémentaires, en fin de disque, ont cependant tout du cadeau empoisonné. Car l'euphorie entraînée par leur présence est vite calmée par une qualité visuelle déplorable, les masters de ces scènes ayant été détruits. L'image est à la limite du regardable et le son (dialogues uniquement) est inaudible. Mais c'est toujours très excitant de se retrouver face à de l'inédit, surtout lorsqu'il s'agit de la fameuse séquence que Hooper intitula le «Homecoming Massacre», lors de laquelle Leatherface prend un malin plaisir à découper une quinzaine de jeunes idiots : les morceaux de corps (têtes, jambes, bras) volent dans tous les sens, le sang gicle à profusion et la décapitation la plus mémorable du cinéma (à mi-hauteur de visage) ouvre le spectacle. A noter aussi que c'est dans cette scène, censée s'intercaler à environ 56 mn du début du film, que Joe Bob Briggs (fameux défenseur du cinéma Bis outre-Atlantique) fait son apparition. Autre séquence additionnelle, l'arrivée de Dennis Hopper dans le repaire de la tristement célèbre famille. Des suppléments qui, à défaut d'être intéressants, restent pleinement jouissifs. Le disque contient également la bande annonce cinéma, pour compléter un pressage sans défaut majeur si ce n'est une coupure de première face pas très heureuse (en milieu de scène !).

Une décapitation furieusement orchestrée par le maître ès-gore Tom Savini.

LASER



Dans la version de Jeff Burr, le grand brûlé Viggo Mortensen fait un rapide come-back !

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 3

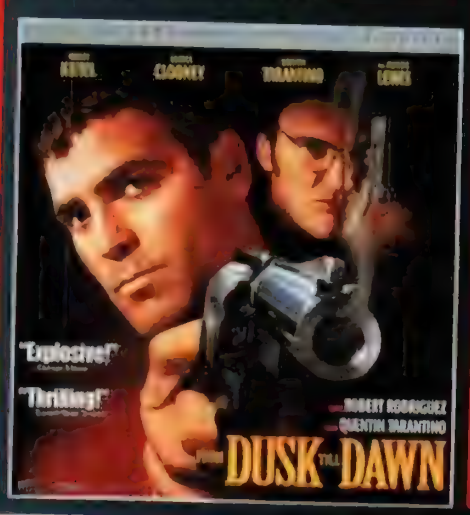
Le film de Jeff Burr a lui aussi connu les foudres de la censure et de producteurs plus désireux de compter les billets verts que de laisser une entière liberté à leur protégé. Cette nouvelle édition propose à ses heureux acquéreurs la version cinéma européenne intégrale, plus une scène allégée et la véritable fin du film tournée par Jeff Burr. Cette version, en elle-même, ne nous apporte rien si ce n'est quelques gouttes de sang supplémentaires sur le visage d'une victime, peut-être dues à un pressage d'une qualité parfaite qui permet au spectateur de découvrir de nouveaux détails jusque là invisibles. Pour des raisons de morale, la censure avait décidé d'écourter la scène du maillet qui vient exploser le crâne du petit ami de Kate Hodge. En effet, c'est la petite fille qui, à l'origine, lâche le maillet et recueille le sang qui coule dans un gobelet.

Mais l'intérêt principal du disque reste la fin originale, qui commence lors de l'affrontement entre Ken Foree et Leatherface dans le lac. Contrairement au remontage destiné à l'exploitation du film en salles, Ken Foree, le crâne fendu par la tronçonneuse, plonge dans le lac pour ne plus en ressortir. Viggo Mortensen réapparaît, brûlé au dixième degré (au moins), et fini empalé par un piège composé de rondins de bois. Alors que Kate Hodge se dirige vers la route, déserte, elle croise non plus Ken Foree, mais une voiture de police qui s'arrête à quelques mètres d'elle et sur la banquette de laquelle se trouve la petite fille. Visuellement, on alterne plans cinéma et images de moniteur mal mixées, mais le résultat reste satisfaisant.
Autres suppléments notoires, une cinquantaine de photos de production, quelques extraits du story-board, Leatherface en comics et à travers la presse mondiale, et la bande annonce cinéma très **Excalibur** qu'il est toujours plaisant de revoir. Seule déception, les commentaires de Jeff Burr, David J. Schow (scénariste), Greg Nicotero (maquilleur), William Butler (acteur) et R.A. Mihailoff (Leatherface), d'un intérêt très limité. La copie offerte par *Image* est présentée dans son format d'origine (1.85:1), et accompagnée d'effets sonores très bien détachés. Un pressage très luxueux pour un film fortement esthétique qui gagne à être revu.

UNE NUIT EN ENFER

Pour la sortie d'**Une Nuit en Enfer**, *Image* offre à cette série Z maquillée en chef-d'œuvre tarantinesque deux pressages différents : l'un contient le film et l'autre le bonifie de 95 minutes de suppléments passionnants. A commencer par un montage de scènes inédites, en majeure partie constituées d'effets spéciaux ringues soit, mais tous plus fun les uns que les autres : un homme chauve-souris plonge d'une fenêtre et plante ses canines acérées dans le cou d'une victime ; une des danseuses, transformée en monstre répugnant, ouvre son abdomen et gobe la tête d'un pauvre type ; Tom Savini prend une photo-souvenir d'une créature alors qu'il vient de lui planter un barreau de chaise dans le cœur ; ou encore, la plus impressionnante, Santanico Pandemonium (Salma Hayek) rampant sur le dos à la manière d'un reptile, puis ouvrant sa gueule pour en laisser sortir un serpent qui vient croquer la tête d'un figurant. Une bonne entrée en matière que vient compléter un «making of» d'un quart d'heure, intitulé «Hollywood goes to hell», retraçant la genèse du film, et plus particulièrement la collaboration amicale développer entre le metteur en scène de **Desperado** et celui de **Pulp Fiction**. Ce «making of» propose ainsi des extraits du film, du tournage, et de nombreux propos du petit monde qui gravite autour des duettistes : Harvey Keitel, Tom Savini, Fred Williamson, George Clooney, Lawrence Bender, la mère de Tarantino, la sœur de Rodriguez.

Les réjouissances continuent avec la bande annonce suivie de six spots TV, des scènes ratées (dont certaines à se tordre de rire), les clips vidéo de Tito and Tarantula et ZZ Top dirigés par Rodriguez lui-même, une petite centaines de photos de promotion, la confection d'un plan, avant et après le montage, et quatre scènes choisies, intégralement décortiquées et commentées par Rodriguez et son maquilleur Greg Nicotero. Des suppléments enrichis par des commentaires audio de Rodriguez et Tarantino qui donnent volontiers dans l'anecdotique rigolo et bourré de références. Ça fleure bon les propos de vrais fans. Le tout est servi dans une copie nickel bien que quelque peu pixelisée, au format (1.85:1), et agrémentée d'un très bon mixage sonore code AC-3. Un bonheur instantané pour les fans du film, et l'occasion pour les autres d'y trouver largement leur compte.



HELLRAISER 2

Lors de sa sortie, **Hellraiser 2** fut amputé de plusieurs minutes, aux Etats-Unis comme en France. Mais une fois n'est pas coutume, les deux versions du film sont arrivées jusqu'ici : exploitation en version française et intégrale, ou presque, en version originale. Car une scène manquait encore, jusqu'ici uniquement présente sur le laser japonais, lors de laquelle Kirsty et Tiffany se promènent en enfer, ouvrant des portes qui réveillent en eux des souvenirs pesants. Alors que Tiffany est en proie à des visions cauchemardesques de bébés difformes et autres monstruosités, Kirsty pénètre dans une chambre qui s'apparente à la scène et contemple les portraits de famille qui la meublent. C'est là que la torture mentale commence : le mobilier se renverse, les portraits en question se mettant à pisser le sang. Une scène inédite restaurée par l'équipe de *Lumivision* en l'honneur de cette nouvelle édition laser du film de Tony Randel.

Une version intégrale pour un film bien plus gore que celui que vous pouvez aujourd'hui voir en vidéo. Par exemple, la résurrection de Julia, ramenée à la vie par un patient du Dr Channard qui s'écorche vif sur le lamaneur matelas semblant faire la jonction avec l'enfer. Cette scène d'environ trente secondes sur votre VHS durait à l'origine une minute de plus, durant laquelle le malheureux se charcute le corps à l'aide d'un rasoir. Ou encore la transformation du Dr. Channard en Cénobite (courtes d'une dizaine de plans flashs d'un œil qui s'incrustent dans son visage...). Manquent encore de furtifs plans de main coupée, de larmes qui viennent labourer les tempes d'une victime ou la gorge tranchée de Pinhead, montant, lors de l'assaut de l'hôpital par un Dr. Channard obnubilé par ses nouveaux desseins. Des séquences rapides qui ne font que bonifier un film déjà vraiment délirant. Pour bien faire les choses, *Lumivision* a également ajouté à cette édition les deux bandes annonces cinéma, deux spots TV, et une sorte de court «making of» composé d'interviews, d'extraits de tournage et d'essais de maquillage. Inutile, en revanche, d'écouter les commentaires de Tony Randel et de son scénariste Peter Atkins qui n'avaient visiblement rien à dire. Dommage aussi que *Lumivision* ne se soit pas un peu plus attardé sur un pressage qui pêche par une qualité visuelle déplorable (vagues, grains, couleurs ternes), même si la coupure de fin de face et le mixage sonore tiennent la route.

Actuellement disponibles en NTSC

- **Carnosaur 3 : Primal Species**. *Image Entertainment*. 2 faces. CLV/CAV. Format plein cadre. Stéréo. Le dernier (?) chapitre de la trilogie amorcée par Roger Corman pour couper l'herbe sous le pied de Spielberg !

- **Wasp Woman**. *Image Entertainment*. 2 faces. CLV/CAV. Format plein cadre. Stéréo. Le remake d'un film culte de Roger Corman par son protégé Jim Wynorski. Produit pour le câble.

- **One Million Years B.C. / Un Million d'Années avant Jésus Christ**. Fox Video. 2 faces. CLV. Format 1.85:1 respecté. Mono. Une édition superbe pour un classique avec Raquel Welch.

Damien GRANGER

(remerciements à la librairie Album)

courrier des LECTEURS

Frédéric Debarnot, Strasbourg

Je profite de mon réabonnement pour vous joindre une critique éclairée d'**Independence Day**, écrite par un maître en la matière, c'est-à-dire Godzilla, mon fidèle chien. Bon, je l'ai un peu aidé, mais en gros les idées sont de lui...
«Undé pan danse dai, cévrai men insuper philm. Ce rolaneme riche, cé in réalizatheurdu toner. Y séfer delakksion kaum pas deu, édésuperssène vacheu man émouven te. Moama ssène kejadaur césell du shienqui é sové tou jusstaven la colonavek plind'feu. Paske samonttr ke rolan ilème lézanimo ésacébien. Jeu trouvasa mégajénnialle unmekk ki a otandidé keusa. Illan navé paque quat dé idé, illanavé dé ssentène !»
Ce que moi j'ai pas compris, c'est pourquoi un film comme **ID4** fait salle comble après trois mois d'exploitation, alors qu'avec Carpenter, on se retrouve à sept dans une salle de 300 places. Du coup, au bout de deux semaines, **Los Angeles 2013** ne passe déjà plus. Franchement, c'est normal, ou ça vient de moi ?

*Normal, mon gars. **L.A. 2013** nous décrit une Amérique déchue, et **Independence Day** celle dont on rêve. Par ces temps de stress ambiant, le choix n'est plus permis. A part ça, qu'est-ce que je voulais dire... ah oui, mon correcteur d'orthographe vient de se suicider dis donc, tu passeras la petite note à Godzilla. En plus, je viens de comprendre pourquoi les journalistes se font toujours payer aux feuillées. J.P.P.*

Jacqueline Martino, Marseille

Fidèle lectrice depuis que je vous lis, je profite de la présente pour vous écrire. J'en profite aussi pour abonner mon fils à votre charmant magazine. A son âge, en pleine croissance, il a besoin de lectures saines, équilibrées, avec une pincée d'insolence, un zeste d'humour, une louche d'anti-conformisme, sans publicité vaseuse qui encrasse les neurones, sans morale à la mords-moi-l'œil qui crée la frustration ou l'intolérance. Bref, les jeunes ont besoin de nourritures intellectuelles qui développent l'esprit critique, la réflexion, l'ouverture aux autres. Leurs parents en ont autant besoin, et leurs grands-parents n'en parlons pas ! Mais peut-être, pour ces derniers, est-il un peu tard. Pour toutes ces qualités (ne rougissez pas, vous avez aussi des défauts), j'abonne mon rejeton pour éviter qu'il me pique MON *Mad Movies*, et moi je continue à vous acheter en kiosque. J'évite ainsi un drame familial et un infanticide possible.
Je voulais aussi dire un petit mot sur vos charmants lecteurs. Je suis chaque fois éblouie par leurs œuvres - dessins, peintures, maquettes... Comment font-ils, pourquoi eux et pas moi ? Mais ce qui m'épate, chez certains autres, c'est leur naïveté et leur intolérance :
- Moi j'ai adoré tel film, ceux qui ne l'ont pas aimé sont des idiots.
- Telle rubrique ne me plaît pas, il faudrait la raccourcir.
Bien sûr que la liberté d'expression existe, mais je pense qu'il faut savoir nuancer. Car moi aussi j'aimerais bien qu'on supprime les rubriques qui ne me plaisent pas (les mangas, par exemple) et qu'on triple celles qui me plaisent (au hasard : *Mad Rubrik*). Mais il y a des gens qui aiment ce que je n'aime pas. C'est leur droit et c'est tant mieux. Alors, continuez à nous informer sur tout ce qu'on ne nous dit pas (c'est grâce à vous que j'ai pu contacter des collectifs contre la venue du pape), continuez à être critiques, iconoclastes, marrants, modestes, pas cher, etc
Amicales salutations d'une charmante et fidèle lectrice

Jean-Pierre Keller, Châtillon

Bravo à votre revue qui a su évoluer intelligemment. Je suis un illustrateur amateur et votre magazine est pour moi une grande source d'inspiration.
Voici deux exemples de mes travaux et vous pouvez publier mes coordonnées si vous pensez que mon travail peut intéresser vos lecteurs. Avec mes remerciements. Jean-Pierre Keller, 8, rue Jean Macé, 92320 Châtillon

David Scherer, Mutzig

Fidèle lecteur de votre journal, que je trouve génial il va sans dire (*ne le disons pas, alors...*), je vous envoie cette lettre ainsi que des photos de mes créations, qui j'espère vous plairont
Je passe en effet mon temps libre à confectionner, en tant qu'amateur, divers maquillages et créatures en latex, en espérant vraiment passer professionnel un jour. Je vous joins mon adresse afin que tout amateur de ciné fantastique, courts métrages ou maquillage puisse prendre contact. David Scherer, 2 rue de Gresswiller, 67190 Mutzig. Bonne continuation.

Ah tais-toi, j'adore les effets, surtout quand ils sont spéciaux. Les lunettes, notamment, sur la seconde photo, participent de la plus hallucinante reconstitution, et ne parlons pas des casquettes qui sont à hurler de vraisemblance. D'ailleurs, tu m'as convaincu : lance-toi dans la casquette, vieux, ça peut rapporter gros. J.P.P.

Alexis Buchet, Nantes

Déjà un an ! Je me réabonne donc à *Mad Movies*, mon bimestriel préféré. J'en profite pour soumettre à votre sagacité un dialogue intercepté il y a peu et que m'a fait parvenir l'un de mes indicateurs. Ce document pourrait vous intéresser.

Date : le 18/10/1996 à 13 h 57
Objet : Ecoute téléphonique
Intéressés : Agents Fédéraux Scully et Mulder.

- Mulder, il se passe quelque chose...
- Je sais, Scully, et j'ai ma petite idée là-dessus : je crois que *M6*, la petite chaîne qui monte, présente un cas particulièrement aigu de foutage de gueule en matière de série télé.
- Mais voyons, Mulder, ce n'est pas possible, Laura Ingalls ou le Dr. Quinn m'auraient prévenue...
- Si, je peux te l'assurer : X m'a appris que la chaîne française diffusait nos épisodes dans le désordre
- Mais Mulder, tu t'inquiètes pour rien : il s'agit de la troisième saison, or celle-ci ne présente aucun fil directeur, ni d'ailleurs le moindre intérêt.
- Oh, tu exagères, puisque tous les médias français nous encensent et trouvent cette troisième saison époustouflante (rires) !
- Mulder, réveille-toi, les prises de vues deviennent minables, les scènes nocturnes se multiplient, les scénarios flirtent avec la facilité, les effets «gore» ne produisent plus aucun effet tant il sont prévisibles, et tes méditations oiseuses et pseudo-philosophiques à la fin de nombreux épisodes gonflent tout le monde. Quant à nos dialogues ..
- Oui, ça c'est vrai, ils sont aussi minables que celui-ci
14 h 08 : fin de l'écoute.

Lisa Stevens, Bandol

Mon avis sur *X-Files* a toujours été partagé. En effet, je trouvais certains épisodes fascinants, riches d'émotion et porteurs de réflexions, alors que d'autres me paraissaient vagues, partant un peu dans tous les sens, sans intérêt pour un quelconque débat. Mais depuis la découverte de la troisième saison, je pense que la série s'est largement améliorée. Les histoires sont mieux structurées, le fil conducteur est présent, alors qu'avant, il brillait souvent par son absence. D'ailleurs, j'ai pu remarquer que les réalisateurs s'amusaient à installer une sorte de continuité entre certains épisodes, ce qui génère un suspense plus qu'inventif
J'ai particulièrement aimé l'épisode **Révélation** où j'ai pu :
- admirer une impressionnante Dana Scully, tiraillée entre un farouche scepticisme et la volonté de croire en un Dieu tout-puissant.
- apprécier l'exposition d'un rapport complexe : celui de la foi et de la vérité. Avoir la foi, c'est croire en Dieu; et croire en Dieu, c'est ne douter à aucun moment de l'existence divine, ni en attendre de preuves, comme les miracles. Seulement, l'homme est ainsi fait qu'il reste friand de manifestations divines démontrant la présence de Dieu. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est que l'homme, face à ces manifestions, ne peut s'empêcher d'être sceptique. Dana Scully ne le signale-t-elle pas clairement en disant : «*Parfois, j'ai l'impression que Dieu essaie de nous parler et que personne n'écoute*» (ce qui pourrait nous rapprocher de la phrase de Lacan : «*Dieu est mort, seulement lui ne le sait pas*»). Toutefois, cette attitude sceptique n'est-elle pas une réaction humaine bien normale ?
Pourtant, à cause de cela, ne passons-nous pas à côté d'une vérité indubitable : Dieu existe ?
Et, comme l'existence de Dieu qui devrait être maintenant un truisme, beaucoup d'autres vérités le seraient aussi, si l'entendement s'obligeait à les apercevoir. Mais ici encore, c'est un avis personnel sans doute très contestable pour certains.
Cet épisode met en lumière une attractive correspondance vérité-foi, même s'il s'amuse à brouiller les pistes par cette étrange phrase : «*La vérité est au cœur du cercle*». Mais quel est ce cercle et où se trouve-t-il ? Peut-être formant un tout en chacun de nous tout simplement.

En chacun de nous également une perception différente de cette troisième saison, s'il faut en croire les deux avis ici exprimés Quant à s'interroger sur l'existence de Dieu, c'est peut-être un peu ambitieux, juste comme ça avant l'apéritif. Beaudelaire s'en était bien débarrassé en prétendant que «Dieu est le seul être qui, pour régner, n'a pas besoin d'exister». De toute façon, rassure-toi : si comme tu dis, «Dieu essaie de nous parler sans que personne ne l'écoute», ses fidèles l'invoquent sans qu'il paraisse davantage les entendre. A notre époque de sur-communication, c'est pas très fort. J.P.P.

Marc Blanchot, Rueil

J'ai pris ma plume parce que j'ai noté une erreur dans *Mad* au sujet de **Los Angeles 2013**. Snake Plissken, il est borgne de l'œil droit (pages 14, 17 et 18), ou du gauche (p. 12, 14, 15, 18 et 19) ?
Je voulais aussi rétorquer à un certain Jérôme Birker qu'il est facile d'écrire «vous ne publierez pas ma lettre» pour tenter de passer quand même dans le courrier. Et signer «un lecteur de moins» ne change guère les choses. Si ça se trouve, ils n'en dorment plus à *Mad Movies* ?

Si, si, rassure-toi, on est tous vannés après ce bouclage. Et pour ce vieux Snake, figure-toi que la photogravure s'ingénie souvent à retoucher nos clichés, ce qui nous vaut ce genre de désagrément de dernière minute. Bon, enfin, l'œil droit, l'œil gauche, l'essentiel n'est-il pas qu'il soit borgne, après tout ? J.P.P.

PETITES ANNONCES

Sylvie Bourasseau, Nort sur Erdre

Fidèle lectrice, c'est en tant que telle que j'intrusionne aujourd'hui le courrier. J'ai pu suivre diverses évolutions, des nouveautés, l'apparition miraculeuse des *Craignos Monsters*, et aussi les rubriques qui sombrèrent dans un oubli méga-cosmique... mais nul bouleversement dans sa ligne générale. Aussi ne suis-je jamais intervenue pour m'élever contre une innovation... jusqu'à ce jour avec la rubrique *Mangarama*.

Certes, ma réaction tient avant tout d'un goût plus que modéré pour le sujet, même si je reconnais avoir un temps frayé avec *Albator*, *Goldorak* et autres mâles animés, pour la sensation d'évasion qu'ils me procuraient alors, et faute de trouver plus consistant à offrir en pâture à mon insatiable imaginaire. Aujourd'hui le «Ciné-manga» m'indifférie parce qu'il brime plus qu'il ne nourrit ce même imaginaire, à force de surenchère «délirosexocataclysmique» (vlan pour le logiciel d'orthographe !). Je peux tout de même concevoir que certains d'entre eux (**Akira**, par exemple) bénéficient de quelques pages (... heu... disons plutôt de quelques lignes), mais uniquement dans le cadre des *Griffes du Cinéphage*.

Ce qui me gêne, c'est le principe de cette rubrique, d'autant plus que la plupart des titres sont difficilement accessibles en province, ou complètement hors sujet (**Dr. Feelgood**, entre autres). En effet, le pense que le Manga et le Fantastique, s'ils utilisent les mêmes supports de diffusion, constituent en réalité deux genres cinématographiques bien distincts. Incidemment, la rubrique *Mangarama* fait figure de «revue spécialisée» dans la revue déjà spécialisée qu'est *Mad Movies*, et ce, au prix de précieuses 4 à 8 pages ! Alors là, je dis halte à l'invasion.

De plus, je ne suis rien moins que sceptique quant à une éventuelle demande du lectorat. Inversement, les mangamaniaques sont-ils susceptibles d'y chercher matière à assouvir leurs pulsions et d'y trouver leur compte ? Car, si l'on admet que le Ciné-manga est une forme d'expression artistique à part entière, il mérite certainement un traitement plus complet, étayé par des interviews, des articles techniques ou rétrospectifs, retraçant l'illustration de ce phénomène culturel à l'explosion européenne tardive.

Pour conclure, je citerais un dicton de circonstances : «Chacun chez soi et les vaches seront bien gardées» ! Alors, Madpuristes, unissons-nous et boutons hors de nos contrées les Japonais qui annexent chaque bimestre un peu plus de la pagination de notre *Mad Movies*.

L'extrême richesse du sommaire de ce numéro nous a justement fait supprimer quelques rubriques habituelles, et notamment Mangarama. *Te voilà tranquille pour deux mois, même si* ***Ghost in the Shell****, qui sort en salles, et dont les amateurs disent le plus grand bien, vient ici la remplacer. J.P.P.*

Michaël Espinosa, Cergy

Actuellement, l'amateur de fantastique peut remercier *M6* la chaîne audacieuse. En effet, comment aurions-nous pu vivre sans la diffusion des ***X-Files*** ? On peut aussi la féliciter pour nous avoir fait découvrir ***The New Outer Limits***, ***Space 2063*** et ***Poltergeist la Série***. Que ces séries soient bonnes ou non, *M6* a eu du cran, et pour cela chapeau !

Malheureusement, la petite chaîne qui monte est prise, elle aussi, dans la spirale de l'argent et du sacro-saint Audimat, un monstre venu d'ailleurs qui pourrit le PAF et nous donne du Naguinosaurus Niasis, ou du Lagaffosaurus Debilus Profondis. Au nom de l'Audimat et de l'éthique prime-time, les épisodes de **X-Files** étaient diffusés dans le désordre, selon une cote de respectabilité (les moins effrayants à 20h50 et les dégueus plus tard). Un phénomène qui nous fait perdre un peu le fil quant à l'évolution des personnages.

En plus de ces passages désordonnés, *M6* a fait la plus grosse bourde de son existence : elle a carrément oublié un épisode ! Scandale, sus aux hérétiques ! On nous promet une série en entier et voilà que l'on nous sucre 1/24ème de sa chair. L'épisode n°8 pour être exact. Un épisode au titre peut-être prémonitoire : ***Oubliette***. On ne rigole pas s'il vous plaît ! Je crache sur les pompes de Stéphane Evanno qui aurait pu superviser tout ça, au lieu de frimer le dimanche après-midi.

Mais (car il y a toujours un mais), je me suis aperçu d'une chose. Le sujet d'***Oubliette*** est l'enlèvement et la séquestration d'une petite fille par un détraqué sexuel. Ce qui pourrait sembler malvenu à une époque où le spectre de Marc Dutroux plane au-dessus de nos têtes. Dans ce cas, *M6* aurait volontairement écarté cet épisode qui aurait pu choquer certains téléspectateurs. Si l'explication est juste, je peux comprendre, mais ce que je n'accepte pas c'est qu'on censure sans un soupçon de justification. Un fait inadmissible qui, je le souhaite, ne se reproduira pas. Hélas, j'en doute, le poids de la pub écrasant celui du spectateur.

D'après nos sources, ton explication est la bonne et l'intention paraît respectable, même si elle nous rapproche chaque jour davantage d'un «politiquement correct» aujourd'hui de rigueur aux Etats-Unis. J.P.P.

Sébastien Tonin, Presles

J'ai cru que je ne le terminerai jamais... et puis, miracle ! Le chômage s'est jeté sur moi tel un face-hugger. Enfin du temps libre pour terminer mon Alien. Un gros Alien rien qu'à moi tout seul. Alors, tu sais quoi ? Si tu me fais l'honneur d'une publication, ben y'aura au moins un chômeur heureux en France ! Continuez le rêve, on a besoin de vous. Sébastien Tonin, Chemin de la Violette, 73110 Presle.

Pouvions-nous résister à un tel odieux chantage ?

Ach. 40 F pièce «Les bêtes» et «L'épave» de Serge Brussolo (éd. *Gérard de Villiers*). Yvan au 03 20 42 15 98.

Vds VHS de l'intégrale des ***Chevaliers du Zodiaque***, ***Les Cités d'Or*** et ***Cynthia ou le Rythme de la Vie*** + intégrale des BO en CD des ***Chevaliers du Zodiaque***. Elodie au 01 47 41 62 98.

Rech. enregistrement des *Emmy Awards* 96 (19 septembre sur *Canal Jimmy*). Pauline Jallet, 19 quai de Pertillon, 37540 St Cyr sur Loire.

Rech. tout doc sur Stallone (sauf coupures de presse) + fans de Sly pour échanges. Benoît Hollebecq, 56 rue Rubens, 59118 Wambrechies.

Jeune scénariste/réalisateur ch. collaborateurs pour développer court ou long métrage anti-conventionnel. Pas sérieux s'abstenir (*si c'est ça ta conception de l'anti-conventionnel, c'est mal barré, vieux !*). Sam au 01 42 59 00 61.

Vds collections d'affiches de films mexicains (90x75cm) originales et rares. Liste contre 2 timbres à Albert Bouyat, 34 av. de la Bourdonnais, 75007 Paris.

Rech. docs sur ***Code Quantum*** (n° de *Génération Série*, jaquettes...). Pascal Gillon, Rue E. Vandervelde 54, 4000 Liège, Belgique.

Rech. films horreur/SF/fantastique à prix sympas. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Ch. tout doc sur ***X-Files*** + fans de la série pour correspondre. Cécile Dumonteil, 5 rue Marie-Louise Cardin, 17230 Saint-Ouen d'Aunis.

Ach. VHS de **Wolfen** en VOST + BO du film. Vds nbreuses VHS de films et séries. Liste contre 2 timbres à Sylvain Bouvier, 7 rue François Villon, 37400 Amboise.

Vds séries complètes de trading cards : ***X-Files***, **Star Wars**, *Widevision*, *Galaxy*... Laurent Faiella, rue des Combattants 60, 7033 Mons, Belgique.

Ach. VHS de **Qu'est-il Arrivé à Baby Jane ?** (*elle a été reconduite à la frontière, il paraît...*), **Le Cercle Infernal**, **Quatre de l'Apocalypse**, **Carne**, **Antropophagous** et **Horrible**. David Bucci, 16 rue du Haut-Terroir, allée F, 59119 Waziers.

Vds *M.M.* 22 à 77 (15 F pièce ou 800 F le lot) + *E.F.* 36 à 99 (15 F pièce). Alain Mure, 4 allée J. Offenbach, 42000 St Etienne.

Vds ou éch. plus de 300 romans SF/fantastique/policier. Liste contre 2 timbres à Emmanuel Brouillet, 56 av. Jean-Jaurès, 91200 Athis Mons.

Vds ou éch. trading cards ***X-Files*** (US) toutes saisons, sets complets, cartes à l'unité. Liste contre enveloppe timbrée à Nathalie Lepouder, 15 rue A. Duchaussoy, 93700 Drancy.

Vds séries TV complètes : ***Goldorak***, ***Albator***, ***Candy***, ***Maya***, ***Captain Flam***, ***Star Trek***, ***L'Age de Cristal***... Frantz Gay, 11 place Mengin, 54000 Nancy.

Vds VHS tous styles de 50 à 70 F pièce + revues de cinéma + BOF. Liste contre deux timbres à José Cardetas, 231 allée du forum, 92100 Boulogne.

Rech. enregistrement de «La 25ème Heure» (16 novembre, 0h45 sur *F2*) consacrée à JFK : l'assassinat. Laurent Moruzzi, 1 allée des Camélias, 93160 Noisy-le-Grand.

Vds tout matériel concernant ***Star Trek*** ancienne et nouvelle génération. Dominique Dumontet, 5 rue des Entrepreneurs, 77270 Villeparisis.

Vds 60 F pièce VHS musicales «live» de Napalm Death, Alice Cooper, Anthrax... Ach. BD «Les gardiens» (Zenda). Julien au 01 64 03 61 99.

Rech. VHS de **Vil** (1967), **Les Nouvelles Aventures du Chat Botté** (1957), **Belladonna** (1973). Jean-Luc Algisi au 01 43 56 91 09.

Rech. tout sur **Tueurs Nés**, **Killing Zoë**, **Pulp Fiction**, **Reservoir Dog**, **True Romance**, Stephen King et Noir Désir. Linda Irigayen, 16 rue Lucien Gampaix, 08440 Vivier-au-Court.

Recevez notre feuille d'infos (*ah, tu m'as fais peur, j'avais lu «recevez notre feuille d'impôt» !*) sur ***X-Files*** contre 1 trading card de la série. Ch. fans de ***X-Files*** pour correspondance (les fans de ***Code Quantum*** sont également les bienvenus). Noëlla Lemaître, 8 rue du Parc, B-4920 Remouchamps, Belgique.

Vds 150 F pièce VHS PAL de **Independence Day**, **Mission : Impossible**, **The Rock**... Yann au 01 46 57 11 53 après 20 h.

Vds 1.000 comics US + *Strange*, *Titans*, comics *Pocket*, trading cards, BD cartonnées... Liste sur demande à Jean-Claude Bertrand, 4 allée de la Colémine, appt 50/10, 89000 Auxerre.

Ch. tout doc sur ***X-Files***. Laurence Garcia Tudela, 17 rue de Mme d'Epinay, 33140 Villenave d'Ornon.

Ach. *M.M.* 48. Stéphane Ryascoff, 409 Fbg Montmélian, 73000 Chambéry.

Vds dossiers complets hard rock et pop rock (Metallica, Motorhead, Doors, Rolling Stones...). Liste sur demande à Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Vds affiches et photos de cinéma, 1977/1996. Liste sur demande au 01 60 84 24 62.

Vds nbreux comics US (*Image*, *Marvel*, *DC*...) + divers. Liste contre 2 timbres à Christophe Enderlin, 36 rue de l'Etang, 68120 Pfastatt.

Rech. BO du **Sixième Sens**. Vds ou éch. cartes **Akira**. Rech. les cartes 11, 39, 50, 61, 64, 66, 68, 69, 72, 98, C1, C2, C3. Ludovic Meline, «Les Pins», Parc Maria, Bd Jean Behra, 06100 Nice.

Rech. tout sur Stallone. Francis Bauchet, 2 imp. du Bon-Poste, 59390 Lys-les-Lannoy.

Vds K7 audio hard-rock, trash, speed, heavy... Plus de 650 titres. Guy au 04 74 96 20 21.

Vds nbreux films rares en VF ou VO : **Le Monstre Magnétique**, **Les Amours Enchantées**, **Bataille au-delà des Etoiles**... Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Desperately seeking MSTies to create a «Mystery Science Theatre 3000 Apreciation Society - France». Please contact Tiphaine Catel, Le Vaucery, 14140 St Germain de Montgommery, France. (*Euh, les MSTies, faites gaffe quand même, c'est contagieux !*)

Ech. ou vds trading cards ***X-Files*** toutes saisons, US ou françaises. Vds 80 F VHS **Le Projet**. Richard Donini, 6 square C.L. Berthollet, 79000 Niort.

Rech. documents sérieux (livres, revues, références...) sur le cirque Barnum et le théâtre du Grand Guignol. Johannes Roger, 37 allée Théodore Dubois, 51200 Epernay.

Auteur de scénarios fantastiques ch. co-auteur et également des débouchés (*embouchés s'abstenir, donc !*) ou adresses pouvant les diffuser. Conseils bienvenus. Jean-Luc au 01 39 84 14 67.

Vds merchandising ***X-Files***, dont bcp de trading cards. Ch. X-Philes pour correspondre en Franche-Comté ou alentour. Michaël au 03 84 81 92 73.

Urgent ! Wanted fans de **Star Wars** pour exposition (*Quoi ?!!!*) les 29/30/31 mars 1997 : costumes, maquettes, affiches... (*Ah, c'est pas les fans que vous voulez exposer, alors !*) Contacter Alex ou Yoann, MJC P. Destorges, 27 rue de la République, 54000 Nancy.

Vds importante collection sur le cinéma fantastique : affiches, photos, scénarii, fanzines, livres... Catalogue contre 2 timbres à Patrick Giraud, 67 bis rue Jean de la Fontaine, 78000 Versailles.

Collectionneur propose les classiques de ciné fantastique/SF des années 20/70 + séries et serials. Listes contre 20 F en timbres à Thierry Ledesma, 33 rue Denis Papin, 93500 Pantin.

Cède à petits prix *Strange* 1, 12 à 298, *Spécial Strange* 1 à 84, *Titans* 2 à 92, *Conan*, *X-Men*... Liste sur demande. Raphaël au 03 86 35 23 63.

«Chloë, just to say I love you to death» (*Chloë, quand il sera mort, on est là, nous, remember...*). Olivier Lehmann, 39100 Villette.

Vds collec ***X-Files*** : VHS PAL, trading crads, livres, montre... Rech. épisodes en VO de ***Urgences***. Nathalie Legrain, Cité du Grand Cerf, Bt L1, 95870 Bezons.

Rech. VHS de **Zombi Horror**, **L'Invasion des Morts-Vivants**, **Le Manoir de la Terreur**, **Virus Cannibale** et autres... Cédric Pichard, 1 rue de l'Arquebuse, 51200 Epernay.

Vds nbreux jouets **Star Wars** (vaisseaux, personnages...), **E.T.**, **Gremlins**... Liste contre env. timbrée à Chris Mechelen, 4 rue du Blason, Bt 62, Appt 116, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Vds et éch. nbreux romans SF/fantastique dans plus de 50 collections. Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Vds docs sur ***X-Files*** et ses acteurs. Rech. tout sur ***X-Files***, ***Urgences***, ***Les Simpsons***, **Wallace & Gromit**. Sarah Laronde, Le Bourg, 03500 Saulcet.

«Le Cercle de Babylon 5» présente son fanzine galactique et spatial : *Babcom*. Trimestriel. Abonnement annuel : 100 F. Le Cercle de Babylon 5, c/o Dominique Delozé, 1 clos de Mongambé, 54460 Aingeray.

Jeune réalisateur style Jan Kounen (*ou Steven Spielberg même, c'est plus porteur !*) rech. fans de cinéma susceptibles de financer mon prochain film, court métrage en super 8, voire 16 mm (*voire même 70 mm si beaucoup d'argent ?*). Alexandre Robaa au 04 94 42 18 54.

Vds *Game Gear* + adaptateur + jeux (600 F) + VHS (65 F pièce). Liste contre 1 timbre à Victor Carvalho, 10 route de Montfort, 78490 Galluis.

Rech. BO de **The Crow**, CD pochette noire, musique composée par Graeme Revell. Cédric Sabine, 2 rue du Camp de Foire, 14700 Falaise.

Vds 60 F pièce, VHS de **Sanctuaire**, **Ça**, **Massacre dans le Train Fantôme**, et **Society**. Olivier au 04 78 45 98 57 après 19 h.

Vds ou éch. n° de *M.M.* et *L'E.F.* contre n° de *M.M.* antérieurs au n°23. Frédéric Metais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Ach. en VHS PAL ou SECAM les films gore de H.G. Lewis, Umberto Lenzi, Jorg Buttgereit, Alain Robak, Paul Morrissey... J. Licalsi, 3 rue des Peupliers, 31700 Blagnac.

Christophe Quélais, Lille

Je sais que j'arrive après tout le monde, mais je ressens comme le devoir de faire part de mon expérience avec **Independence Day**, dont le seul mérite aura été de m'éviter une faute d'orthographe. Je fais partie des nombreux gogos qui ont vu ce film «comme on ne le verra jamais ailleurs», c'est-à-dire au Kinépolis de Lille (*au commissariat, donc. Ah non, pardon !*). Ce qui signifie écran géant, son digital et THX. C'est là qu'on s'aperçoit que cette daube est largement au-dessous de **Prisonnières des Martiens** (*film de Honda de 1957. NDLR*), qui lui avait le mérite d'être désopilant. Je disais écran géant, mais l'effet aurait été le même au format *TF1*, et je disais THX, mais il est à peine exploité (et encore, je suis gentil). Alors, je le demande : qui a dit que la forme sauvait le fond dans ce film ?
A propos, j'ai lu l'article qui lui était consacré dans le *Figaro Magazine* (*quelle imprudence !*), *Voici* et *Paris-Match* étant déjà squattés par les ménagères de moins de 50 ans avant moi chez mon toubib. On y apprend tout de même, mis à part l'inexpérience de l'auteur pas toujours bien renseigné, qu'on a cru bon de préciser dans le générique que les Extraterrestres n'avaient pas été maltraités durant le tournage !
Au fait, au sujet de la *Mad Rubrik* du numéro précédent, ce signe ✧ signifie «attention, publicité pour l'huile Lesieur, veuillez éteindre votre télévision». On devrait d'ailleurs en faire un pour chaque pub. Signé Simone.

Tu te moques de moi, Lesieur, c'est ce signe là, d'abord : ✧. Si tu viens dans le courrier pour dire des bêtises, c'est pas la peine, hein, je peux le faire moi-même. J.P.P

Laurent Guyot, Sausheim

Laissez-moi vous relater une triste histoire. J'ai récemment acheté la K7 **L'Enfer des Zombies** de Lucio Fulci, je m'étais en effet souvenu d'un de vos articles sur ce film, et surtout de l'interview du maquilleur qui s'était rendu dans des morgues afin de reproduire la couleur réelle de la chair des cadavres ! Certain d'avoir fait un bon achat, j'introduis la K7 dans le magnétoscope et découvre ceci : **L'Enfer des Zonbies** (oui, avec un N), suivi d'un générique n'ayant rien à voir avec le film espéré. Je l'ai tout de même regardé dans l'espoir que vous me donniez son véritable titre afin de le recommander à ceux que je n'aime pas.
J'en profite pour vous envoyer une de mes photos directement inspirée du film **Hollywood Chainsaw Hooker**, bien qu'à notre niveau ce soit plutôt **Les Jeunes filles de Sausheim avec des Tronçonneuses** (*ça alors, c'est des trucs à en perdre McCullogh !*). Merci à Nadia et Sophie, heureuses lectrices, pour leur participation.

Ton film fantôme n'est autre que ***L'Avion de l'Apocalypse*** *d'Umberto Lenzi. Nous signalions d'ailleurs l'imposture dans le* Flying Jaquette *de notre n° 102. A part ça, dis voir, j'aurais des trucs à tronçonner chez moi, et si tu veux... Non, attends, je te téléphone et on en reparle. J.P.P.*

Frédéric Gamba, Le Pontet

Quelques jours avant que **Los Angeles 2013** ne sorte sur le territoire français, j'apprends que le nouveau film de Carpenter fait un «flop retentissant» aux States. Mais pourquoi les mangeurs d'hamburgers l'ont-ils boudé ?
13 novembre 19h45, je suis dans la salle de cinéma et les choses se précisent : les Etats-Unis sont devenus un pays fasciste où tous les plaisirs sont interdits. A l'écran, l'humour noir est omniprésent, la caméra longe un couloir dans lequel des pauvres types se font griller la cervelle sur des chaises électriques, sans le moindre aspect dramatique pour accompagner. Le Président n'est pas beau, blond et ex-pilote de chasse, mais plutôt du genre facho et catho à l'extrême. Le clou du film, quant à lui, est d'une jouissante ironie, puisqu'on y voit Snake allumer une cigarette en gros plan. Cela peut paraître amusant pour certains, mais à l'heure où la simple mention de tabac ou de cigarette est devenue tabou aux Etats-Unis, il fallait oser le faire. Quelle audace, quel soufflet à tous ces pseudo-politiciens bien-pensants qui nous gouvernent !
Si vous avez aimé **Independence Day**, n'allez pas voir ce film, il pourrait vous faire réfléchir...

Hélène Scholl, Paris

Dernièrement, je tombe sur un article à propos de **Los Angeles 2013** et j'y lis : *«Carpenter tente «un coup». Mais il y met du cœur, des tripes et surtout une bonne dose d'humour (...). Tout fonctionne à merveille dans cette grosse BD animée, cette opérette rock, ce carnaval autoparodique (...). Carpenter donne avec jubilation dans le «politiquement incorrect».* ***Los Angeles 2013*** *peut donc, en plus, servir de parfait antidote au balourdissime* ***Independence Day****»*.
Où ai-je bien pu lire cette critique pleine de justesse et de finesse. Dans mon *Mad Movies* ? Erreur, amis lecteurs ! C'était dans le *Télérama* n°2444. Comme vous pouvez le constater, *Télérama* apprécie aussi Carpenter, et même les **X-Files**. Arrêtez donc de l'allumer dans vos colonnes, vous vous trompez de cible. *Mad Movies* et *Télérama* même combat. Je les lis tous les deux et j'y vois même une certaine complémentarité.
Je termine par les formules d'usage : je vous trouve drôles, irrévérencieux, pertinents, blablabla : en bref, pas trop mauvais, sauf lorsque vous consacrez plus de deux lignes aux mangas, à l'intention des pervers et des adolescents attardés. Sinon, ne changez rien.

LE TITRE MYSTERIEUX

Ah d'accord, bien joué les Princes Charmants ! Alors moi, je m'endors, confiante, j'attends mes 100 ans tranquille et personne ne vient me réveiller d'un doux baiser, comme elle avait dit, l'autre conne ! Ah non, vous savez, y'a des jours où on resterait bien au lit...
Bon, ho, mollo, la Belle au Bois Dormant, y'a qu'à poireauter un siècle de plus, ça ira bien. En attendant, il suffit aux lecteurs de retrouver le film où intervient notre personnage pour gagner le prochain numéro de *Mad Movies*.
Notre précédent titre concernait bien sûr **Les Sévices de Dracula**, de John Hough, ce que nous ont avoué spontanément, et dans l'ordre, Christian Krouch, Céline Chambon, Damien Marchal, Tiphaine Catel, Olivier Galanti, Camille Roussel et Marc Friant.

Urgent ! Rech. K7 du dernier épisode de ***Murder One*** (***L'Affaire Jessica***). Pitié, le suspense est insoutenable, on ne sait toujours pas qui est l'assassin ! (*Mais si,* [illegible]...) Cécile et Marianick Plateaux, 17 rue Charles Le Borgne, 76400 Fécamp.

Vds 700 F plein de trucs sur ***X-Files*** d'une valeur de 2.000 F. Jérémie au 01 48 33 66 44.

Medusa n°10 est sorti (*par ce temps, c'est pas prudent !*). Au sommaire : interview de Frank Darabont, et les rubriques habituelles (vieux films, cinéma Bis...). 30 F port compris à Didier Lefevre, Rés. America 2 B, Appt 56, 10 rue d'Alsace, 59370 Mons-en-Barœul.

Vds guitare électrique, imitation Fender, TBE : 1.200 F. Lionel Compte, 117 rue des Allobroges, 73290 La Motte-Servolex.

Rech. la VHS du **Lac des Morts-Vivants** (*maso, va !*). Geoffrey Lagrange, 3, allée de la Fontaine, 54110 Varangéville.

Rech. BOF **Aventures de Jack Burton** + **Fog** en CD ou en 33t + vds **Dark Star** + affiches des films de Carpenter. Frédéric Debarnot, 3 quai de la Tuilerie, 67100 Strasbourg, 03 88 84 29 20.

Ch. films, gadgets, posters ayant rapport avec le fantastique (excepté les jouets **Star Wars** et les K7 de Jacques Pradel, beurk !). Ecrire à David Frécinaux, 9 voie du Hinbeaumont, 88480 Etival.

Ach. absolument tout sur la trilogie **Star Wars**. Envoyer listes et prix à David Briolet, 15 av. Roger Varney, 89300 Joigny.

Fans de ***Loïs & Clark***, le fanzine *Superfan* est pour vous : infos, interviews, photos... Abonnement pour 4 n° : 80 F. Muriel Adamski, 28 rue des Coquelicots, 7134 Peronnes-lez-Binche, Belgique.

Vds trois premières saisons des ***X-Files*** +V.O. + Interviews, le tout 900 F. Vds aussi livre *X-Files : Book of the Unexplained*, par Jane Goldman (anglais, 360 pages). 160 F. Christophe Belva, 65 rue de Flers, 59800 Lille.

Ach. épisodes de ***X-Files*** depuis le début de la série. Docteur Thérèse Prieur, 37 rue du 4 Septembre, 72400 La Ferté-Bernard. (*Ech. épis.* **X-Files** *contre vaccinations diverses. Contacter la rédaction*).

Vds *Creepy*, *Eerie*, *Vampirella*, albums d'illustrateurs et VHS. Emmanuel Guzzi, 2 rue Chanel, 38000 Grenoble.

Vds E.F. 30 à 96, *Starfix* 2 à 13, *Futurs* 2 à 6 + VHS. Robert au 01 40 35 34 62.

Vds 160 F pièce sets complets ***X-Files*** 3 + cards à l'unité des saisons 2 et 3. Linda Edjekouane, Bt E, n°314, Bd de Lattre de Tassigny, 37000 Tours.

Ch. VHS de **La Nuit des Diables**, **Le Moulin des Supplices**, **Les Vampires** (Freda), **Diabolik**, **Une Nuit Mouvementée** et **La Vénus d'Ille** (Bava). Vds BO de Dario Argento. Vincent Malausa, 4 impasse de la vallée, 28150 Voves.

Vds intégrales en VHS de ***X-Files***, ***Star Trek***, ***Au-delà du Réel***, ***Les Envahisseurs***. Jean-Luc Finotto, 14 A rue Virgile, 42100 St Etienne.

Rech. anciens *Strange*, *Marvel*, *Fantask*, ainsi que des *Rahan*. Mr. Lucien, 39 rue Jules Vercruysse, 93170 Bagnolet.

Vds deux K7 de BO de films : **Plus de Peur**, et **Studio IV**. 45 F pièce, ou 80 F les deux. Fabrice Berrier, 3 rue Corneille, 59147 Gondecourt.

Sérieux ! Ex. technicien de plateau sur le tournage de ***X-Files***, propose la blouse chirurgicale portée par Gillian Anderson dans l'épisode **Avatar** (**La Visite**). (*Hé, attends, nous aussi on possède des trucs : le portable de Mulder dans* **Oubliette** *(un objet jamais vu en France. Super collector comme truc), et aussi la casquette de Cruise dans* **Des Hommes d'Honneur**, *le fouet d'Indy dans* **Ah Oui, Vas-y, Fais-Moi Mal**, *les boules de Luc Tarmoulec au Tournoi Georges de Beauregard, le bordel qu'a laissé Rallouch sur son bureau avant de s'enfuir aux States. Je sens qu'on va gagner plein de sous, nous aussi !*). Faire Offre à Pierre Lannoy, 16, rue des Archives, 59000 Lille (*des clous ! Faire offre à nous !*).

Vds magazines fantastique et sci-fi Movies, ***X-Files***, etc. Envoyez un coupon réponse et écrire en anglais si possible. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford, M 7 4GQ, Angleterre.

Vds *Mad Movies*, *Ecran Fantastique*, *Starfix*, *Première*, BO, affiches, photos de films, livres... Liste contre un timbre à Frédéric Destombes, 98 rue de Canteleu, Studio 11, 59000 Lille.

Rech. désespérément K7 ***X-Files 1 : Le Dossier Secret*** à prix sympa. Sacha Farzat, 56 avenue Edouard Vaillant, 93500 Pantin.

Cède différentes séries complètes, de ***Goldorak*** à ***Albator***... en passant par ***L'Age de Cristal***, ***Star Trek***, etc... Cherche ***Gradius*** et ***Iraki Warrior***. Frantz Gay, 11, place Mengin, 54000 Nancy.

Vds 100 F VHS PAL de **Tetsuo**. Michaël Monnier, 16 rue Montaigne, 25300 Pontarlier.

Rech. VHS de **Tron**, **Le Trou Noir** et **Délivrance**. Fabrice Blasco, 70 rue Franklin, 68200 Mulhouse.

Vds BO des ***Chevaliers du Zodiaque*** (musique originale + chansons). Elodie ou Caroline au 01 47 41 62 98.

Vds figurines **Star Wars** (dont Princesse Leïa sous Blister). Tél.: 01 39 78 34 78.

Ech. ou vds films fantastiques (50F pièce), exemple : **King Kong**, **Soudain les Monstres**, **Crimes au Musée des Horreurs**. Rech. **Impasse aux Violences** et **L'Oasis des Tempêtes**. J.P. Martin, 76 rue Henri Dunant, 44150 Ancenis.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondants 24-27 ans aimant les films fantastiques, fans de The Cure, de gothic et s'habillant de noir. Gisèle Daumas, Les Tilleuls Bt B7, 13250 St Chamas.

- correspondant(e)s 14-17 ans, région nantaise si possible, fans de rap, de SF et de ***X-Files***. Olivier Wattelier, 23 rue du Belem, 44470 Thouaré.

- fans de ***X-Files***, de paranormal, de punk/death metal/trash, dans les environs de Montbéliard. Emmanuel Mitton, 30 bis route d'Audincourt, 25200 Montbéliard (*ah oui ! le nougat de Montbéliard, ça c'est quelque chose... Quoi, des saucisses ? Mon Dieu, quelle horreur !*).

- correspondant(e)s 14-16 ans aimant la littérature fantastique (King, Rice) et la pop anglaise. Cécile Lecomte, 11 rue Antigna, 45000 Orléans.

- correspondante fan de vampires et de paranormal. Ludo Legentil, 44 rue de Belfort, 59200 Tourcoing.

- correspondantes 17-30 ans fans de ***Twin Peaks***, ***X-Files***, ***Sliders***, aimant le cinéma et la littérature fantastiques, l'humour noir, le paranormal... Cédric Vergoz, 8 av. de Montmirail, 77260 La Ferté-sous-Jouarre.

FILM OFFICE

CAUCHEMAR

DU SANG NEUF DANS LA COLLECTION RÉFÉRENCE DE L'ÉPOUVANTE

DÉJÀ DISPONIBLES: 15 TITRES DIABOLIQUES

AMITYVILLE 1993 • BRAINDEAD • BRAINSCAN • DARKSIDE • LES DEMONS DU MAIS I
LES DEMONS DU MAIS II • FAUX-SEMBLANTS • LA FIN DE FREDDY • FREDDY 5
HOUSE IV • INVASION LOS ANGELES • THE MANGLER
PRINCE DES TENEBRES • LE RETOUR DES MORTS VIVANTS • SANCTUAIRE

UGC VIDEO

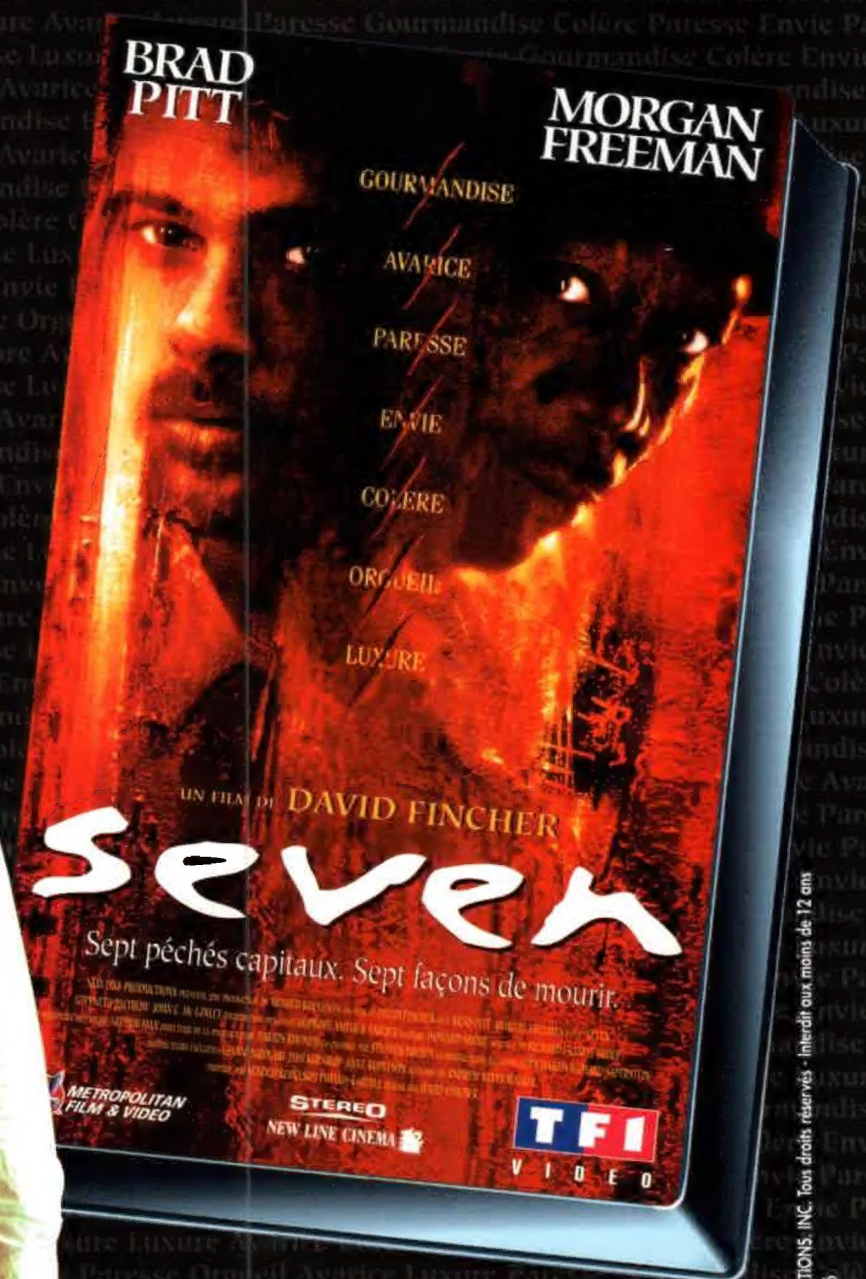
EN VENTE PARTOUT

MK2 MARIN KARMITZ MK2 VIDEO

VOUS N'AVEZ JAMAIS VU ÇA !

seven

EN VENTE PARTOUT - DÈS LE 10 JANVIER



METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEW LINE CINEMA

NRJ

TF1 VIDEO

36 15 TF1 Rubrique Vidéo

© 1995 NEW LINE PRODUCTIONS, INC. Tous droits réservés - Interdit aux moins de 12 ans
J.L. Monié - MM 19/12/96